

Dr Franck Brocher

L'inutile labeur




Arbre d'Or

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or. D'abord payant, le site devient gratuit en 2016. Les eBooks sont téléchargeables gratuitement et vous avez parfois la possibilité de commander un exemplaire POD (*Print On Demand*, impression à la demande) payant celui-ci.

COPYRIGHTS

La loi sur les droits d'auteur reste en vigueur, même sur un ouvrage gratuit ; il reste interdit de copier, plagier ou vendre un texte sous copyrights sans l'autorisation de son auteur.



© Arbre d'Or, Genève, juin 2018

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

Dr Frank Brocher

L'INUTILE LABEUR
Réflexions d'un médecin

Vergebens, dass ihr ringsum wissenschaftlich schweift...
(C'est en vain que vous vous livrez à vos élucubrations scientifiques...)

Goethe, Faust.

AVANT PROPOS

J'ai pensé intéressant et amusant de rééditer ce petit livre :

— pour les habitants de Vandœuvres et de ce coin du canton de Genève. En jetant ainsi un regard sur le passé, nous pouvons relativiser les agréments du «bon vieux temps» et apprécier les comforts du temps présent ;

— pour ma famille, mes amis et mes patients intéressés à mon travail et à ma manière de voir la vie ;

— pour les médecins et les étudiants en médecine. Lequel d'entre nous, en effet, n'a jamais senti un instant de découragement dans l'exercice de cette profession ?

Dr Françoise Berthoud,
petite-fille du Dr Franck Brocher

LETTRE À MON GRAND-PÈRE

Vandœuvres, le 9 septembre 1996

Cher Franck,

Cela fait déjà soixante ans que tu es mort, trois ans avant ma naissance. Je te suis très reconnaissante d'avoir construit cette maison où, comme toi, je vis et je travaille.

Depuis mon enfance, je sais que tu préférais parfois la compagnie des insectes et d'autres petits animaux à celle des humains. *L'inutile labeur* a toujours fait partie de ma bibliothèque, je le réédite aujourd'hui et cela me fait très plaisir. Tu n'as plus besoin de te cacher sous un pseudonyme presque un siècle après l'avoir écrit!

Si je songe aux fées penchées sur ton berceau et le mien, je souris et me dis que j'a eu plus de chance que toi et plus de capacité à voir la vie en rose. Peut-être que si tu avais rencontré l'homéopathie, ta vie de thérapeute eût été plus légère et tu aurais pu continuer, comme moi, à soigner des humains. Tu as choisi de devenir naturaliste et entomologiste pendant les derniers trente ans de ta vie et c'est très bien ainsi car il nous reste ce très joli livre de toi : *Regarde, promenades dans la campagne*.

Quand j'étais petit j'aimais bien ces douze promenades, une

à chaque mois de l'année, où un grand-père montre à son petit-fils les merveilles de la campagne genevoise. Tu n'étais plus là pour me les montrer, ces merveilles.

Dans mon cœur de petite fille nostalgique de toi, c'était comme si tu l'avais écrit pour moi, ce livre.

Merci, Franck, et à bientôt.

Françoise.

L'INUTILE LABEUR

Je reçus l'autre jour un paquet peu banal. Il se composait de deux vieux agendas accompagnés de la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Mettant en ordre les objets ayant appartenu à mon bien-aimé mari, je découvris avec surprise en feuilletant ses agendas, qu'il y inscrivait non seulement ses visites, mais encore diverses petites anecdotes médicales, dont il se plaisait à tirer, suivant son état d'esprit, une conclusion lugubre, ironique ou plaisante.

Mais, ce qui m'intéressa le plus, ce fut de trouver notées dans ceux de ces deux dernières années, à l'occasion de tels ou tels événements ou circonstances, ses pensées et ses réflexions touchant sa vie professionnelle.

Plusieurs fois, malgré son aversion pour toute espèce de publicité, il m'avait fait part de son intention de publier, lorsqu'il se retirerait, quelques souvenirs médicaux, accompagnés de réflexions, mais j'ignorais qu'il eût commencé à en récolter les matériaux. La mort l'a empêché de les utiliser.

Sachant l'amitié que vous aviez pour mon mari, je prends la liberté de vous envoyer ces agendas comme souvenir de notre

regretté défunt, vous laissant toute liberté d'en faire ce que vous jugerez bon.

Veillez recevoir, etc.

Vve GOUJON

J'ai parcouru ces agendas, j'ai lu les différentes pensées et réflexions semées çà et là, et, pensant qu'elles seraient bonnes à être connues du public laïque, si porté à notre époque à s'occuper de choses médicales et à discuter les médecins sans les connaître, je les offre telles qu'elles ont été écrites ; j'ai seulement changé parfois leur ordre, groupant autant que possible celles qui se rapportaient à un même fait ou à un même malade. J'en ai supprimé beaucoup qui n'avaient qu'un intérêt très restreint.

En lisant ces notes journalières et les réflexions dont elles sont accompagnées, le lecteur pourrait être porté à penser que c'est l'œuvre d'un misanthrope ou d'un pessimiste qui ne voyait les choses que par leur mauvais côté¹.

Pour éviter cette erreur, je me crois obligé de donner ici quelques renseignements sur le caractère de mon ami, qui, étant peu sociable, était peu connu. S'il fuyait la société, il n'était

¹ Ces notes ont déjà paru (au moins en partie) dans la *Bibliothèque Universelle*. Je dois dire que si quelques personnes (laïques, ou même médecins pratiquant en ville) ont trouvé certaines idées du Dr Goujon un peu exagérées ou pessimistes, les médecins de campagne, qui ont eu l'obligeance de me communiquer leurs appréciations, m'ont tous déclaré qu'ils n'avaient jamais lu de description plus exacte et plus réelle de leur profession et de leur vie. (NDA)

pourtant ni misanthrope, ni pessimiste, et jouissait beaucoup de vivre.

Il avait passablement de connaissances, mais peu de vrais amis ; il en possédait cependant quelques-uns d'intimes. À ceux-là seuls, et j'étais heureux d'en faire partie, il lui arrivait quelquefois d'ouvrir son cœur et d'expliquer ses pensées. Il ne le faisait jamais dans sa famille. On lui a beaucoup reproché cette existence un peu trop renfermée et retirée, par vanité pensaient les uns, par égoïsme disaient les autres.

Ce n'était ni égoïsme, ni vanité, c'était nécessité.

Son esprit critique, rebelle à toute discipline, rebelle aux vulgaires admirations bourgeoises, sa volonté d'être juste sans distinction de partis, la sincérité avec laquelle il défendait toutes les idées qu'il croyait vraies, sans s'occuper des personnalités qu'il pouvait blesser, son humeur, souvent un peu ironique et ses propos, parfois trop francs, avaient éloigné de lui bien des personnes.

Il le regrettait. Mais il préférait encore cet isolement relatif à la vie de société qui l'eût forcé à toutes sortes de compromissions, de concessions et de mensonges conventionnels dont il avait horreur.

Il vivait donc plutôt retiré, parce qu'il était sincère, éloigné autant par les simagrées des prêtres que par celles des francs-maçons, fuyant autant le pontificat des savants officiels que la bêtise des bourgeois ou la vulgarité du peuple. S'il n'aimait pas les plaisirs bruyants et les réunions mondaines, il admirait en

revanche beaucoup la campagne, les plantes, les bêtes et tous les spectacles de la nature. Observateur et contemplatif, il pouvait dans ses moments de vacance passer des heures entières, couché à terre, à contempler un beau paysage.

La fréquentation et les conversations de quelques rares personnes instruites lui procuraient aussi une grande jouissance.

Ces remarques expliqueront au lecteur les idées souvent paradoxales de mon ami sur la profession médicale².

Idées qu'il avait coutume de défendre avec chaleur, même en société, au grand scandale de ses confrères. Il n'aimait pas sa profession, « toute de mensonge, et indigne d'un honnête homme, » avait-il coutume de dire, sans remarquer que lui-même était un exemple vivant de la fausseté de ce qu'il énonçait.

Il reconnaissait, du reste, facilement que ses idées étaient pleines de contradictions, purement théoriques, souvent impraticables ; « n'empêche qu'elles sont vraies » concluait-il toujours. Mais, s'il n'aimait pas son métier, il l'a toujours pratiqué avec la scrupuleuse minutie qu'il apporta dans les rares choses dont il a consenti à s'occuper.

Il n'aimait pas sa profession, et il la considérait comme un

² Ces remarques constituent également une excellente auto description du Dr Frank Brocher. En effet, le Dr Goujon est le pseudonyme qu'a choisi le Dr Pierre, en s'amusant à prétendre transcrire les carnets que l'imaginaire Veuve Goujon lui aurait confiés. En fait, Dr Pierre et Dr Goujon sont une unique et même personne, le Dr Frank Brocher, médecin de campagne à Vandœuvres, près de Genève de 1895 à 1905.

sacerdoce. Il la détestait même parfois, et il lui était dévoué. Il « ronchonait après » tous ses clients, les accusant de le déranger toujours inutilement, mais se conduisait en général poliment avec eux. Aussi, s'il n'était guère aimé, du moins le respectait-on.

Ce qui lui est arrivé, ce qu'il a vu, et ce qu'il a noté dans son agenda, c'est ce qui est arrivé à tous les médecins. Mais son caractère l'avait empêché d'atteindre ce degré d'endurcissement et d'engourdissement professionnels qui permet d'oublier et souvent de ne plus remarquer.

Quoique n'étant pas vindicatif, il n'oubliait jamais. C'est un grand tort, et il le sentait, car, pour être tout à fait heureux, il faut savoir beaucoup oublier et beaucoup ignorer. Lui approfondissait tout.

Dans les notes qui vont suivre, le lecteur constatera qu'il n'a pas relaté d'anecdotes scabreuses et qu'il n'a pas non plus abordé la question des honoraires médicaux. Selon moi, c'est une preuve encore de la haute estime qu'il accordait à sa profession, tout en disant la mépriser. Il lui est arrivé, certes, de se trouver mêlé, comme médecin, à des histoires un peu croustilleuses ; il m'en a même parfois raconté quelques-unes, il a trouvé inutile de les noter.

De même pour les questions d'honoraires. Sa position indépendante lui rendait souvent difficile le recouvrement de ce qui lui était dû ; il en a moralement souffert, étant peiné du procédé ; il passait outre.

Ces notes n'ont donc aucune prétention littéraire, mais je crois que c'est un exposé vrai, dont tous les mots, pour ainsi dire, représentent des faits vécus. Car ce que je viens de dire du caractère de mon regretté ami montre qu'il était incapable d'inventer les notes de son agenda, qui attestent en tous cas la parfaite sincérité des idées qu'il défendait.

J'ai supprimé les dates, sans importance pour le fond des choses ; elles n'auraient pu qu'aider à retrouver les lieux et les personnalités cités, dont les noms ont tous été modifiés.

Le Dr Goujon était médecin de campagne dans la Suisse romande.

Je crois que je serais approuvé du défunt en dédiant de sa part les pages qui vont suivre :

— Aux malades et aux médecins, non pas comme une critique amère ou ironique de leurs actes, mais plutôt comme un témoignage de cordiale sympathie, car ne sont-ils pas un peu réciproquement les victimes les uns des autres ?

— Aux étudiants en médecine, afin que, prévenus, ils n'aient pas trop à souffrir, plus tard, des cruels coups de bec de la désillusion.

— Enfin, et surtout, aux romanciers, ces puissants vulgarisateurs de notre époque. Qu'ils se rendent compte, en lisant ces notes journalières, que la vie du médecin et celle des malades, dans leur réalité, sont loin de ressembler à ce qu'ils se plaisent à décrire dans leurs œuvres d'imagination.

Très belle journée de premier printemps. L'air est tiède, les pinsons chantent, les étourneaux, arrivés ces jours derniers, s'ébattent au haut des arbres, les prés se garnissent de fleurs.

En se promenant dans la campagne, on découvre un charme à la profession et on jouit d'avoir à circuler dans une nature riante, amicale et fleurie, plutôt que d'avoir à ascensionner, en ville, étages sur étages dans les petites rues encore froides et crues.

J'ai été appelé à voir, cet après-midi, Mme Durand, qui habite cette maison isolée, au flanc du coteau, d'où l'on a une si belle vue sur le lac.

Elle a une pneumonie. Mais elle est dans d'excellentes conditions de guérison : tranquille, loin du bruit et de la poussière, dans un air pur. Je lui ai recommandé seulement le repos complet au lit, de ne pas craindre, au milieu de la journée, de laisser entrer largement le soleil par la fenêtre ouverte, le silence, et surtout « point de visites ! »

Elle m'a tout promis, m'a seulement supplié de ne pas mettre d'affiche sur la porte, car, me dit-elle, tout le monde s'en moque³.



Je suis retourné aujourd'hui voir Mme Durand.

³ Le Dr Goujon avait coutume, quand il ne voulait pas que ces malades reçussent des visites, de fixer sur la porte un avis : *les visites sont interdites*. Signé Dr. G. (NDA)

Mon entrée dans sa chambre en fit partir deux voisines. La malade avait l'air fatigué.

— Ah ! Docteur, s'est-elle écriée, Docteur, ces femmes me tuent, s'il vous plaît, mettez une affiche !

Du reste, sauf la fatigue, elle allait bien, et je pense que dans quelques jours elle sera tout à fait hors d'affaire.

Inutile de dire qu'en sortant j'ai affiché sur la porte l'interdiction des visites.



Triste après-midi, aujourd'hui.

Rentrant à cinq heures, je fus arrêté dans le village par le gros Peyret. Il me demanda de venir tout de suite chez lui, à Bellevue, voir sa femme qui avait la grippe et beaucoup de fièvre.

À six heures j'étais chez lui, surpris, à mon arrivée, d'y trouver la sage-femme.

— C'est que voilà, me dit le mari, ma femme a la grippe, mais elle est enceinte de six mois ; hier elle est tombée, et j'ai peur qu'elle ne se soit fait du mal.

Je ne savais pas le gros Peyret marié. Il a au moins cinquante-cinq ans. C'est un rustre sale et désordre. Aussi je fus stupéfait de me trouver en face d'une toute jeune femme de vingt à vingt-deux ans, l'air timide, presque ingénue.

Elle était du reste fort malade, au lit, abattue, 40° de fièvre.

Un violent point au côté l'empêchait de respirer ; outre cela une fausse couche était imminente.

Et quel intérieur ! Une petite chambre sale et désordre, un grand lit, une armoire, une table branlante et une vieille malle ; rien pour s'asseoir, aucun moyen de chauffage.

De temps en temps la malade était prise d'envie de vomir ; une cuvette ébréchée, posée sur le lit, servait de récipient.

Après l'avoir examinée, je demandai un peu d'eau pour me laver les mains. Le mari sortit et revint avec un pot, qu'il était allé remplir à la fontaine. Il vida, par la fenêtre, la cuvette dans laquelle sa femme venait de vomir, et, sans seulement la rincer, y versa le contenu du pot et me la tendit. En fait de linge, de savon, rien.

« Ah ! pensai-je, j'aimerais vous voir, vous, romanciers peu sérieux, qui, sans rien y connaître, vous plaisez à décrire dans vos livres les faits et actions, plus ou moins réels de héros obscurs, parcourant les bouges, y rencontrant des misérables et des malades qu'ils soignent et pansent avec amour ! Mais comment donc font-ils, vos héros de romans, pour avoir toujours sous la main de l'eau, des cuvettes, des bandes ou au moins du linge propre pour en faire des bandes et de la charpie ? »

La réalité est tout autre ; dans les bouges on ne trouve rien, pas même de l'eau et du savon, et y faire un pansement propre est une impossibilité.

Je fis signe au gros Peyret de me suivre sur la route, et là je lui expliquai que sa femme était gravement malade, qu'elle avait

probablement une pleurésie, qu'outre cela, elle était sur le point de faire une fausse-couche, qu'il était impossible de la soigner dans cette chambre petite, sale, dénuée des meubles les plus nécessaires, et sans aucun moyen de chauffage ; que j'estimais donc urgent de la faire transporter tout de suite à l'hôpital.

— Je m'en vas voir ce qu'elle en dit, répondit-il.

Deux minutes après il descendit :

— Elle ne veut pas.



L'événement s'est produit cette nuit.

Heureusement qu'on ne m'a pas fait chercher, c'est la sage-femme qui fut demandée. À mon arrivée, je l'ai trouvée toute fière et radieuse :

— Docteur, c'est fait, elle est bien délivrée, ça va très bien.

La malade avait 39°5, l'air abattu, et la douleur au côté l'empêchait de bouger ; elle ne vomissait plus. À grand'peine je pus cependant l'examiner et constater que tout le côté droit du thorax était mat⁴.

De nouveau, en sortant, je pris à part le mari :

— Votre femme, lui expliquai-je, a fait sa fausse-couche,

⁴ Ce qui signifie une pneumonie ou une pleurésie, où quand le médecin percute le thorax avec les doigts, cela sonne plein. Essayez de tapoter sur une cruche en terre à moitié pleine d'eau, et vous entendrez bien la différence de son entre le haut (vide) et le bas (plein).

mais elle a encore une pleurésie, ce que la sage-femme ignore. Il est impossible de la soigner chez vous dans les tristes circonstances où elle se trouve, je vous l'ai déjà dit et expliqué. Il faut absolument qu'elle aille à l'hôpital, sinon elle mourra c'est inévitable.

— Je vas lui dire.

Deux minutes après :

— Elle ne veut pas.



Aujourd'hui, c'est la sage-femme qui m'a fait appeler. Elle est un peu effrayée et soucieuse pour sa responsabilité, car la fièvre persiste.

Je le crois sans peine, la malade avait 40,3°.

Le mari était absent.

— Mais, dis-je à la malade, au nom du ciel, que voulez-vous que je fasse ici ? Vous êtes horriblement mal dans cette chambre crue, non chauffable et sans personne pour vous soigner ; il faut absolument, comme je l'ai expliqué à votre mari, vous décider à aller à l'hôpital.

— Je le veux bien, moi, gémit-elle avec peine, il y a plusieurs jours que je le demande.

Je sursautai :

— Alors ?

— C'est le mari qui ne veut pas, m'expliqua la sage-femme.

— Eh bien ! ma bonne femme, je vais tout de suite demander qu'on vous envoie la voiture d'ambulance, et cet après-midi vous serez à l'hôpital.

Je lui serrai la main et sortis.

La sage-femme me suivit dans la rue.

— Ne faites pas cela, Docteur, me dit-elle, le mari sera furieux, il fera une scène à tout casser, il ne veut pas que sa femme aille à l'hôpital.

Le frère de Peyret habitait dans le voisinage, je me rendis chez lui. Il était heureusement à la maison. Je l'avertis de ce qui se passait et de ce que j'avais décidé. Mais lui aussi estimait qu'il fallait attendre le retour de son frère.

— Il doit rentrer à midi, me dit-il.

J'étais découragé et impatienté.

— Cet après-midi, lui dis-je, la voiture d'ambulance viendra chercher votre belle-sœur pour la conduire à l'hôpital où elle désire aller ; si votre frère s'oppose à son départ, dites-lui que demain je porterai plainte contre lui pour mauvais soins envers sa femme. Dites-lui du reste de venir me voir dès qu'il rentrera.



Peyret est venu me voir ce matin . Sa femme est à l'hôpital depuis hier.

Je lui ai fait un sermon d'importance, et tâché de lui montrer que sa conduite envers sa femme était laide. Mais à quoi bon

essayer de faire entendre raison à un rustre malappris⁵ ? C'est un labeur inutile et une vaine dépense de forces. Peyret m'a écouté sans rien dire, il avait l'air tout étonné, mais il n'a rien compris à mon indignation.



Aujourd'hui, j'ai eu une consultation à Beausite, avec mon ami et ancien camarade Belin. Je ne l'avais pas revu depuis la fin de nos études, car il a fait plusieurs stages à l'étranger et n'est revenu que dernièrement s'établir à ***.

Tout en marchant, nous nous racontions ce qui nous était advenu ces dernières années, et nos impressions professionnelles.

À mi-chemin, passant vers la fontaine, le père Rudoz, cantonnier, m'arrêta. Il avait l'air fatigué, se plaignait d'une douleur au côté et me demanda si je ne pouvais pas lui conseiller quelque chose pour se frictionner.

— Mon brave homme, lui dis-je, venez me voir à deux heures, je vous examinerai et verrai ce que vous avez.

— Non, non, me dit-il, ce n'est pas la peine, est-ce que vous ne connaissez rien pour frictionner et faire passer les douleurs ?

— Eh bien, frictionnez-vous avec un mélange d'huile et de

⁵ Cette expression peut nous choquer... nous verrons plus loin que Frank Brocher n'est pas plus tendre pour les « bourgeois bien éduqués ».

térébenthine, mais, si cela ne va pas mieux, venez me voir à mon heure de consultation.

Belin, tout étonné, souriait.

— Mais oui, lui dis-je, voilà où j'en suis après huit ans d'études dites « scientifiques »

J'en suis réduit à droguer les gens au petit bonheur, au hasard des rencontres sur le chemin ; car plutôt que de venir chez moi, ce qui, pensent-ils, leur occasionnerait des frais, les paysans aiment mieux me prendre une consultation au passage, aussi idiote que celle que tu viens d'entendre. Car, enfin, qu'est-ce qu'il a, ce bonhomme, nous n'en savons rien. Je ne peux pas le déshabiller sur le chemin pour l'ausculter. Lorsque j'ai commencé à pratiquer ici, j'ai essayé de refuser ces consultations en plein air, disant de venir chez moi à mon heure de réception, j'ai passé pour un orgueilleux et un grippe-sou. Aussi, à présent, résigné, je leur conseille toujours quelque chose, mais quelque chose d'inoffensif... Ah ! Belin, va, tu as bien fait de t'établir en ville, ce n'est pas drôle d'être médecin de campagne. Le paysan ne vous fait chercher qu'au dernier moment, souvent tard le soir, ou dans la nuit, et on doit examiner les malades à la lumière d'une bougie, dans des conditions déplorable. Plusieurs fois je le leur ai fait observer, et me suis plaint de cette manière de faire. « Mais, Docteur, m'ont-ils répondu, de jour on travaille, on n'a pas le temps d'aller chez vous, et on vous fait chercher, une fois la journée finie ». Ou bien, à tout

moment, on est arrêté au passage, comme tu viens de le voir. En ville, au moins, les choses ne se passent pas ainsi.

Nous étions arrivés au sommet du coteau. Belin s'arrêta :

— Sans doute, sans doute, me dit-il. Oh ! nous avons aussi nos ennuis, mais nous, nous n'avons pas ça, et, étendant ses deux bras, il me montra, à droite la chaîne des Alpes avec ses sommets d'une blancheur immaculée, se détachant avec netteté dans le bleu du ciel, et, à gauche, le contraste du Jura, dont la ligne onduleuse, mais si pure, allait se perdre à l'infini, avec, à sa base, les coteaux couverts de jeune verdure, parsemés de villas, dont le soleil du matin accentuait la blancheur, et enfin, à nos pieds, le lac, bleu, un vrai morceau du ciel.

C'était une merveilleuse matinée de printemps. Le ciel était pur, sans aucun nuage. De tous côtés descendait le chant des alouettes.

Et Belin répéta :

— Nous, nous n'avons pas ça ; si chaque métier à ses ennuis, tous, en revanche, n'ont pas leur poésie.



Ce père Jourdan n'est qu'un manant ; je ne retournerai pas le voir.

Lundi il m'a fait chercher, il n'en pouvait plus. Il était affalé, sans souffle, dans un fauteuil ; son pouls était imperceptible, les battements du cœur désordonnés. Aujourd'hui, je l'ai trouvé

assez joliment. Il m'attendait avec impatience, désirant se lever après ma visite.

Mais, lui dis-je, il n'est pas question que vous vous leviez. Vous vous sentez bien, tant mieux ; cela montre que votre cœur a encore de la force et réagit au médicament. Mais tant que vous prendrez de la Digitale⁶, restez au lit, sinon le mieux ne persistera pas, et même il pourrait vous survenir un accident.

Jourdan haussa les épaules et ne répondit rien.

— Alfred, dit-il à son domestique, donne-moi mon pantalon. Je veux me lever.

J'ai compris que je pouvais me retirer.



Le pasteur m'a abordé ce matin, me demandant des nouvelles de Rudoz.

— Mais, lui dis-je, j'ignore, est-il malade ?

— Sans doute. Il m'a dit qu'il vous avait consulté l'autre jour.

— Non, répondis-je, il y a cinq ou six jours, il m'a arrêté sur le chemin et m'a prié de lui indiquer quelque chose pour frictionner ses douleurs, mais je ne l'ai pas revu depuis, il ne m'a pas fait demander.

— Eh bien, il est malade, il est au lit.

⁶ La digitale est une très belle fleur pourpre de nos régions, dont on tire un des plus vieux médicaments de l'insuffisance cardiaque, encore employé de nos jours.

— J'irai le voir.

J'y suis allé cet après midi. Il a une pleurésie.



J'ai eu aujourd'hui la visite du Dr Lacour.

Je viens de chez mon pauvre vieil ami Jourdan, m'a-t-il dit, il m'a prié de passer chez lui, parce que, depuis huit jours, vous n'étiez pas revenu.

— Mais, lui dis-je, d'après la manière dont Jourdan s'est comporté avec moi, j'ai cru comprendre que ma présence lui était désagréable.

— Oh ! je sais, fit le docteur Lacour, il est effectivement difficile d'être plus grossier envers son médecin que Jourdan l'a été envers vous, mais là n'est pas la question :

Vous connaissez Jourdan, c'est un original. Il a passé toute son existence solitaire, il a eu du malheur, il est vieux, il est aigri, et, à présent, il est gravement malade. Il a besoin d'être suivi de près par un médecin. Moi, à mon âge, je n'ai plus les forces nécessaires pour venir de la ville, le voir régulièrement. Aussi, en vous demandant de vouloir bien aller le visiter, au moins tous les deux jours, c'est un service que je vous demande de me rendre, à moi. Si vous voulez, nous pourrons le voir ensemble, une fois par semaine. Mais, prenez patience avec lui ; s'il est grossier, mettez cela sur le compte de la maladie. Du reste, je crois qu'il vous recevra bien, je l'ai prévenu que je passerai

vous parler, et lui-même est bien forcé de reconnaître à présent, que vous aviez raison l'autre jour.

— Puisque les choses sont ainsi, dis-je à Lacour, j'irai le voir demain.

Lacour me serra la main. « Merci » me dit-il.



Je suis retourné chez le père Jourdan.

Il m'a reçu poliment, mais froidement, d'un air soumis, comme résigné à ce qu'il ne pouvait éviter.



Hier, on m'a prié de venir voir « une petite fille, qui était tombée et avait mal à la jambe ». C'était à Creste, chez Jeannot.

La mère avait accouché dans la journée. Dans le même lit se trouvaient avec elle, à droite le nouveau-né, et, à sa gauche, l'enfant blessée, une fillette de deux ans et demi.

La chambre était encombrée. Meubles, chaises, table, ustensiles divers, tout était pêle-mêle et en désordre, suite probable du désarroi de la journée. À peine avais-je l'espace nécessaire pour faire trois pas le long du lit.

Je pris l'enfant blessée, je la posai sur la table de la cuisine, dans la pièce à côté, et, tout en la déshabillant, je m'informai de ce qui était arrivé.

— C'est avant-hier matin, me dit la fille aînée, elle grimpa à l'échelle qui est derrière la maison, elle est tombée et est restée pendue par sa jambe prise entre les barreaux. Oh ! comme elle a crié !

— Avant-hier matin ?

— Oui, nous avons mandé le rebouteur⁷, qui lui a fait des massages ; mais, comme la petite criait beaucoup, la sage-femme, qui est venue aujourd'hui pour ma mère, nous a conseillé de la faire voir à monsieur le docteur.

J'examinai l'enfant. Elle avait une fracture de la cuisse, le membre inerte retombait sur le côté.

Je frémis en pensant aux souffrances qu'avait dû endurer ce pauvre petit être sous les massages d'un rebouteur, alors que, dans ces cas, la plus petite secousse, le moindre mouvement est odieux.

— Elle criait beaucoup, m'a dit la sœur aînée.

Et à présent que faire ? Tant bien que mal j'avais réussi à immobiliser la jambe entre des linges (propres ?) et des fragments d'échalas⁸ et à arranger l'enfant dans une corbeille à lésive, formant une espèce de berceau, facilement transportable.

⁷ Il est étonnant d'apprendre que c'est ainsi qu'on appelait les rebouteux, dans le canton de Genève, il y a un siècle.

⁸ *Pieu de chêne ou de châtaignier planté en terre afin de soutenir la vigne* (Petit Larousse). Ce détail nous montre que ce coin du canton de Genève était déjà planté de vignes. Du reste, le terrain que Frank Brocher avait acheté pour construire sa maison, terrain en pente vers le levant, était auparavant une vigne.

Enfin j'étais parvenu, à mon grand étonnement et sans trop de peine, à décider les parents à mettre leur fillette à l'hôpital des enfants⁹, au moins pour quelques jours, en attendant que la mère fût debout et pût s'occuper d'elle.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Jeannot a bien mené hier soir sa fille à l'hôpital ; mais, retournant en ville aujourd'hui, pour le marché, il a passé lui faire visite. Voyant que, depuis hier soir, on l'avait laissée simplement au lit dans son appareil, sans lui faire subir ni massages, ni reboutages, il l'a reprise avec lui, l'a ramenée à Creste et a redemandé le rebouteur !



Ce soir, comme je passais devant l'auberge, le père Radis m'arrêta, et, d'un air goguenard, me demanda si je n'entraîs pas prendre un verre.

Je refusai en riant.

— Ah ! me dit-il, vous n'êtes pas comme le pasteur Terman, vous ! Vous l'avez bien connu le pasteur Terman ?

— Vaguement.

⁹ D'après nos recherches, l'hôpital des enfants était en 1900 au boulevard de la Cluse (l'hôpital cantonal y fut construit de 1853 à 1856) et plus tard, le 3 octobre 1872, l'hôpital Gourgas fut ouvert dans les anciens laboratoires d'Augustin de la Rive à la Jonction. Dès 1876-1877, trente malades pouvaient y être accueillis. En 1907, un bâtiment destiné à la chirurgie fut construit. Il servit par la suite de clinique infantile. (Sources: Archives d'État de Genève)

— Donc, oh ! il y a longtemps, il y a plus de quarante ans, il passait là, comme vous, et moi j'étais là, comme aujourd'hui... Ah ! j'étais jeune alors, et je lui ai fait en riant la même demande : "Ainsi, Monsieur le Pasteur, vous n'entrez pas prendre un verre ?"

— Et puis ?

— Volontiers, dit-il.

— ?

— Alors nous sommes entrés, il a commandé une chopine, et il l'a payée. Il en a versé la moitié dans son verre et la moitié dans le mien, et nous avons trinqué.

— ??

— Et puis, à mon tour, je lui ai offert un verre.

— ???

— Non, me dit-il, je suis entré, avec vous, pour boire un verre et pas deux. À présent vous allez ressortir, avec moi, et, chacun de notre côté, nous irons à notre travail.

— ????

— Alors, il m'a pris par le bras, et nous sommes sortis ensemble. Qu'en dites-vous, Monsieur le Docteur ?

Je dis que c'est une belle leçon de tolérance, de tact et de modération.



Je sors de maladie. J'ai eu la grippe, huit jours de lit, trois jours de chambre, et, ce matin, j'ai profité du beau temps pour faire une première sortie. Je suis encore un peu chancelant. À mon retour, ma femme m'avertit qu'on était venu me prier d'aller chez Dupont, mais qu'elle avait répondu que je n'avais pas encore repris mes visites.

Mais cet après-midi, comme je jouissais du soleil, étendu sur un banc, devant la maison, survint le fils Dupont, un gamin de 10 à 11 ans.

— Monsieur le Docteur, dit-il, ma maman m'a envoyé vous chercher ce matin, mais vous n'êtes pas venu.

— Sans doute. On vous a répondu que je n'avais pas encore repris mes visites ; c'est du reste affiché sur la porte.

— Oui, mais mon papa nous a dit que vous pourriez bien venir chez nous, puisqu'on vous avait vu vous promener ce matin.

— C'est bien, lui dis-je, j'irai.

Dupont demeure à moins de cinq minutes de chez moi. C'est ce que j'appelle un client désagréable : ancien employé de bureau, homme à prétentions, qui se croit toujours mal servi. Il est très exigeant, quoique ses moyens passent pour être fort modestes.

Sa fille a été malade à la fin de l'hiver, elle a eu un léger

épanchement pleurétique¹⁰, mais elle était en bonne voie de guérison la dernière fois que je l'ai vue.

J'arrivai chez eux, un peu fatigué, et m'assis tout de suite en entrant dans la cuisine.

— Vous n'avez pas encore l'air bien, Docteur.

— Certes non, répondis-je, vous m'avez fait chercher deux fois, malgré qu'on vous ait dit et qu'il soit affiché sur ma porte que j'ai suspendu mes visites ; c'est aujourd'hui mon premier jour de sortie, et je vous avouerai franchement que je ne me sens pas encore capable d'examiner avec attention un malade. Je suis venu uniquement pour vous montrer que je n'y mets aucune mauvaise volonté, mais je ne peux ni ne veux examiner votre fille aujourd'hui. Si elle ne va pas bien, faites venir le confrère qui a l'obligeance de me remplacer. Dès que je serai tout à fait remis, je viendrai la voir, ce sera ma première visite ; j'espère vendredi.

— Merci, Docteur, non, elle ne va pas mal, elle voulait seulement vous demander un renseignement et un conseil.

— Eh bien, à vendredi.

Je comprends, à présent, le confrère qui, étant venu me voir lorsque j'étais malade, m'avait dit :

— Tant que vous êtes couché, c'est bien, mais, dès que vous pourrez vous lever, filez, allez faire votre convalescence ail-

¹⁰ Présence de liquide dans la plèvre, c'est-à-dire entre le poumon et la cage thoracique.

leurs. Si vous restez chez vous, jamais on ne respectera votre repos. Vous recommencerez trop tôt vos visites et vous risquez d'avoir une rechute.

Mais je me trouvais si bien chez moi, avec ma terrasse en plein soleil : qu'aurais-je pu espérer de mieux ?

Sans doute, mais un médecin qui n'est pas au lit, c'est un médecin qui se porte bien, et on n'admet pas qu'il refuse de faire des visites du moment qu'on le voit se promener. Est-ce logique ? Et est-ce juste ?



Alfred, le domestique de M. Jourdan est venu chercher de mes nouvelles et m'a remis de la part de son maître un petit paquet. C'est une belle médaille, que j'avais remarquée l'autre jour, sur la table, et que j'avais admirée.

— Mais, demandai-je à Alfred, pourquoi m'envoie-t-il cette médaille ?

— Ah ! me dit-il, je ne sais pas. Quand Monsieur a su que Monsieur le Docteur était mieux, et pouvait recevoir des visites, il m'a dit : « Tiens, Alfred, porte, de ma part, cette médaille, au docteur. Tu lui diras que je fais des vœux pour qu'il soit bientôt rétabli et que je me réjouis de bientôt le revoir ». Je crois, ajouta-t-il en baissant la voix, je crois que Monsieur a eu des remords. Il n'a pas été tellement poli avec Monsieur le Docteur, les premières fois que Monsieur est venu.



J'ai recommencé aujourd'hui mes visites et me suis rendu chez Dupont. Mlle Dupont va bien, aussi bien que moi dans tous les cas. Elle désirait me demander si je lui conseillais d'aller passer deux semaines à Bex et si je pensais que ce changement d'air serait bon pour elle.

— Bon, lui dis-je, évidemment. Un changement d'air, au printemps, est toujours bon. Bex est un fort joli endroit. Cela sera bon pour vous, comme cela serait bon pour moi et bon pour tout le monde... Si je vous le conseille ? Vous me permettrez de ne pas répondre à cette question, car vous êtes mieux que moi en mesure de savoir ce que vous devez faire... Quant à la nécessité, à mon avis, elle n'existe pas. Vous êtes ici à la campagne, tranquille, au bon air, vous avez un bon logement, vous avez du soleil... Bon, c'est bon. Nécessaire, non ; ce n'est pas nécessaire. Et c'est pour me demander cela que vous m'avez fait chercher deux fois l'autre jour ?

— Mais oui, Docteur, parce que, si j'avais eu votre avis lundi, j'y serais aujourd'hui ; une de mes amies y est déjà.

Parfait, mais où diable prendront-ils l'argent, ou quelle âme charitable le leur procurera pour cet inutile séjour ? J'en connais bien d'autres plus malheureux et ayant un besoin urgent de choses de première nécessité qui pourraient être aidés et soulagés avec cet argent employé plus judicieusement.



Mlle Dupont est à Bex. Son père raconte dans le village que c'est moi qui ai jugé nécessaire qu'elle aille là-bas terminer sa convalescence.

Mais ce qu'il ne dit pas et ce que je viens d'apprendre, c'est que c'est le pasteur et l'excellent M. Maurice qui ont fourni les fonds pour ce changement d'air, conseillé par le docteur.

Allons, tout est bien qui finit bien !



Consultation, aujourd'hui, avec mon collègue Court pour Mlle Mottier. Elle s'impatiente, la pauvre femme, et trouve sa maladie bien pénible. Sa sœur, Mme Monnet, chez laquelle elle est venue se réfugier, et qui est une de mes anciennes clientes, m'a demandé une consultation, surtout pour la forme, car elle sait ce qu'il en est, hélas ! et a abandonné tout espoir.

Court a examiné la malade avec soin. Elle est atteinte d'un mal de Pott¹¹, avec fistule dans la fosse iliaque gauche. Court me conseillait de lui faire des injections dans le trajet fistuleux.

¹¹ Le mal de Pott est une atteinte tuberculeuse d'une vertèbre (un «abcès froid»). Là, le cas est vraiment très avancé, car l'abcès a fusé à travers le corps jusqu'à l'aîne où le pus s'écoule (c'est ce que signifie le mot «fistule»).

— C'est la méthode, me dit-il, qu'emploie notre maître Sordet pour soigner les maux de Pott.

— Crois-tu qu'elle puisse guérir ?

— Oh ! pour ça, jamais ! Elle a 65 ans, les poumons sont atteints, elle est déjà en pleine cachexie¹² et, maigre comme elle est, jamais elle ne pourrait faire les frais d'une convalescence. Dans six mois, elle sera morte.

— C'est aussi mon avis, mais pourquoi lui faire subir ce traitement qui la fatiguera, sans aucun espoir quelconque d'amélioration ou de soulagement.

— Alors, me dit-il d'un air étonné, que veux-tu qu'on lui fasse ?

— ??

Court a expliqué, à Mme Monnet, sa manière de voir. Je l'ai laissé parler, sans ajouter un mot.



Mme Monnet a compris que nous n'étions pas d'accord, elle est venue me trouver, aujourd'hui, et m'a demandé ce que je pensais de la consultation d'hier.

— Mais, lui dis-je, rien ; vous avez désiré avoir l'avis de mon confrère Court, vous l'avez. Si vous et Mlle Mottier êtes d'ac-

¹² Très mauvais état général et de nutrition.

cord, je n'ai, quant à moi, pas d'objection à commencer ces injections, quand vous voudrez.

— Oui, mais, Docteur, c'est votre opinion à vous que je désirerais avoir, sur ces injections. Hier, vous n'avez rien dit, ni approuvé.

— Ah bien, voilà ce qui en est : Court vous a indiqué, hier, ce qu'il ferait s'il avait à soigner un cas semblable. Il emploierait, nous a-t-il dit, la méthode du professeur Sordet. Mais, ce que Court ne vous a pas dit, et nous sommes du reste absolument d'accord sur ce point, c'est que Mlle Mottier, votre sœur, est trop âgée, trop gravement malade, trop cachectique déjà, pour que ce traitement puisse lui procurer une amélioration quelconque. Si donc on lui fait suivre ce traitement, c'est avec l'idée bien nette que, dans le cas particulier, il ne peut servir à rien qu'à lui faire prendre patience. Ce sera un travail inutile, on la fatiguera, on lui fera mal, uniquement pour qu'à sa maladie corresponde le traitement classique et qu'elle soit soignée dans les formes. Le voulez-vous ?

— Et alors, Docteur, vous, que pensez-vous faire ?

— Moi, Madame, je crois que le mieux est de laisser Mlle Mottier vivre ses derniers mois sans la tourmenter ; si elle souffre trop, je tâcherai de la soulager, de la faire dormir. Mais ne la tourmentons pas ; s'il fait beau, sortez-la sur son fauteuil, qu'elle profite de son dernier été¹³.

¹³ Frank Brocher est là un digne précurseur des soins palliatifs, qui n'ont pas encore hélas droit de cité partout en notre fin de 20^e siècle, et qui ont

— Je suis tout à fait de l'avis de monsieur ; ma sœur appréhendait déjà ces injections, elle va être toute contente quand elle saura que nous avons décidé d'y renoncer.

Ce n'est pas fréquent de rencontrer un client qui s'en rapporte aussi complètement à nous, et qui nous témoigne ainsi sa confiance. Mme Monnet, vous ne savez pas le plaisir que vous m'avez fait, et, soyez-en bien sûre, Mlle Mottier ne pâtira pas de notre abstention.

Mais que cela est rare : un malade qui consente « à ne rien faire ! »



Oh ! l'horrible souvenir !

Je venais de me coucher hier soir lorsque, à 10 heures, on est venu me prier de venir tout de suite, à Collonges, pour un enfant bien malade.

C'était chez des gens que je ne connaissais pas encore. De condition moyenne, ni pauvres, ni aisés, des travailleurs. On m'introduisit dans une petite chambre où quatre ou cinq femmes étaient en train de frictionner un enfant ne donnant presque plus signe de vie. Une lampe fumeuse, la fenêtre close, une atmosphère pénible.

vraiment commencé à se généraliser dans les années 1970, suite aux travaux en particulier de Cecily Saunders, en Angleterre. Les soins palliatifs, en fin de vie, s'attachent au bien-être de la personne, en opposition avec les soins curatifs, qui ont pour but sa guérison.

L'enfant, d'environ huit ans, était couché sur le dos, les yeux entrouverts, vitreux, le pouls imperceptible. Il ne remarqua pas ma présence, ne répondit rien à mes questions, ne bougea même pas lorsque je le touchai.

D'un air interrogateur, je me tournai vers la mère, une grosse et puissante femme, pleine de santé.

— Voilà, me dit-elle, il y a plusieurs jours qu'il est malade, il allait du ventre sans s'arrêter, mais ce soir il est tellement faible qu'on vous a fait chercher. Qu'en pensez-vous ? Que faut-il lui faire ?

Sans répondre, je renvoyai tout le monde. Seules, la mère et sa fille, une grande fille de vingt ans, restèrent dans la chambre avec moi. Je réexaminai l'enfant. Il était à l'agonie.

À ce moment la porte s'ouvrit, et je vis entrer le curé. Un bon vieux, sale et désordre, mais que je connaissais comme un excellent homme.

— Bonjour, Docteur, me dit-il jovialement ; eh bien, que pensez-vous de ce petit ?

Je le pris à part, et lui expliquai ce qu'il en était : que l'enfant était à l'agonie, que les parents n'avaient aucunement l'air de s'en douter.

— Alors, me dit-il, je vais vite chercher ce qu'il faut pour l'administrer.

Et, sans ajouter un mot, il partit.

— Est-il donc si mal ? me demanda la mère.

— Hélas ! Madame, dis-je, en détournant la tête, il est en train de mourir.

J'entendis un cri affreux, la mère se tordit les bras et, les élevant au ciel, s'écroula à moitié à terre. Sa fille, aidée par les femmes accourues, l'entraîna dans la cuisine à côté.

Je restai seul dans la chambre, avec l'enfant agonisant. Quelques minutes plus tard, il mourut.

À la cuisine, je trouvai les femmes réconfortant la mère. Je leur fis signe que tout était fini.

Sur le pas de la porte, je rencontrai le curé qui revenait. Je lui dis ce qui en était, et, tout émus, nous nous serrâmes les mains.

Je sortis, oppressé, avide d'air.

Et, en refaisant à pied, par cette belle nuit de juin, les trois kilomètres qui me séparaient de chez moi, le cœur gros, attristé de tout ce que j'avais vu, je me posai ces inutiles questions : « Pourquoi sont-ils venus me chercher inutilement, trop tard ? Pourquoi inutilement ai-je perdu mon repos de la nuit ? Certes, je ne regrette pas de me déranger pour aider et secourir des malheureux quand cela peut avoir une utilité quelconque. Mais pourquoi attendre pour me déranger que cela n'ait plus aucune raison ? »

Et, dans le silence de la nuit, à plus d'un kilomètre et demi, je percevais encore dans le lointain les cris de la mère pleurant son enfant, tandis qu'autour de moi, dans toutes les haies, les rossignols chantaient. Au loin, dans le marais, on entendait par

instant mugir un butor. Lorsque j'arrivai à la maison, l'horloge sonnait une heure.



La baronne a eu un joli mot aujourd'hui

— Que pensez-vous de ma petite fille, Docteur ? me dit-elle, comme je sortais de la chambre de la fillette que j'avais été appelé à voir.

L'enfant n'ayant qu'une indisposition sans gravité, je la tranquillisai.

— Mais, Docteur, cette fièvre !

— De la fièvre, Madame, elle n'en a pas, le thermomètre a indiqué 36,8°.

C'est alors qu'il aurait fallu la voir ! Petite et grosse, elle s'est redressée, a semblé grandir, et, d'un air souverainement dédaigneux, elle m'a écrasé, moi humble médecin de campagne, par cette parole majestueuse :

— Comment donc, Docteur, vous vous servez encore du thermomètre pour constater la fièvre ? À Paris, m'a-t-on dit, il y a longtemps que les médecins ont renoncé à cet instrument.

Je n'ai pu m'empêcher de partir d'un éclat de rire silencieux. Elle l'a vu. C'est un client de perdu. N'importe ! le mot est joli, il vaut le client.



Depuis trois jours, je visite le petit Bastian à Artaz. Sa fièvre augmente insensiblement chaque jour, il est très abattu, je soupçonne une fièvre typhoïde. Ce n'est qu'un soupçon, je ne l'ai pas encore communiqué aux parents. Il est couché dans un grand lit, au fond d'une vaste chambre, dans un coin tellement obscur que je dois allumer une bougie pour le voir et l'examiner. Il est constipé, je lui ai fait prendre de l'huile de ricin, mais ne lui ai rien prescrit d'autre que des soins hygiéniques, et du lait pour s'alimenter.

À ma visite aujourd'hui, apercevant une potion sur la table, je la montrai à la mère avec un geste interrogateur et étonné.

— Vous ne nous avez rien dit, vous ne lui avez rien prescrit contre sa fièvre, me dit-elle, aussi nous avons fait chercher le docteur Morrens ; lui au moins nous a dit qu'il croyait que l'enfant couvait la diphtérie et il a prescrit une potion pour faire tomber la fièvre.

— Eh bien, dis-je à la mère, ce n'est pas la coutume des médecins d'être deux à soigner le même malade à l'insu l'un de l'autre. Je reviendrai demain avec mon collègue Morrens, nous verrons le malade ensemble, et il continuera à soigner votre petit enfant, puisqu'il vous inspire plus de confiance que moi.



Morrens ignorait que je soignasse le petit Bastian. C'est un confrère très aimable et correct. Nous avons examiné ensemble le malade et il a complètement abandonné son idée de diphté-

rie. La fièvre typhoïde est aujourd'hui indubitable. Il a expliqué la chose à la mère, tout en tachant de lui faire comprendre que sa conduite était stupide.

Puis nous nous sommes disputés à qui soignerait l'enfant. Découragé, je voulais le lui laisser, comme je l'avais dit à la mère. Lui n'en voulait rien, puisque j'avais été appelé le premier et qu'en somme c'était mon diagnostic qui était exact.

Discussion du reste sans portée, car, ces gens étant des assistés, c'était à moi de m'en occuper, étant chargé de l'assistance médicale pour cette commune.

Morrens, en attendant l'arrivée du tram¹⁴ me parla tout naturellement de la bêtise des clients, de leur ingratitude, de leur versatilité, passant pour un rien d'un médecin à un autre.

— Mais, voyez-vous, me dit-il, vous avez eu tort. Ils m'ont fait chercher parce que vous n'avez rien prescrit. Il faut toujours prescrire quelque chose, ça contente le malade, ça contente l'entourage, ça leur fait prendre patience. Et puis, ajouta-t-il en riant, ça montre que l'on a bien connu la maladie, puisqu'on en prescrit le remède¹⁵.

Sur ces mots, il me serra la main et sauta dans le tram.

¹⁴ La ligne 11 qui conduisait les voyageurs de Rive à Jussy, en passant par Vandœuvres, a été inaugurée en 1891. En 1930, son tracé s'est limité à Rive-Choulex, 1938 a vu l'arrivée du premier autobus, devenu aujourd'hui (en 1997) le B qui effectue le parcours Rive-Vandœuvres-Chevrier.

¹⁵ Si les malades et les médecins méditaient quelque peu sur cette page écrite il y a plus d'un siècle, les budgets de santé seraient certainement allégés.



J'ai revu le petit Bastian, il va normalement et la mère a l'air d'avoir repris un peu confiance en moi.

Et je repense à cette phrase de mon collègue Morrens : « Il faut toujours prescrire ». Bien des gens, bien des amis me l'ont répété : je ne prescris pas assez.

Mais faut-il toujours prescrire ? Faut-il continuer à répandre l'idée fausse qu'à chaque maladie il y a un remède que le médecin seul connaît, et que seul il sait comment on doit l'appliquer ? Faut-il, quand on est appelé dans un milieu modeste, où la maladie pèse déjà lourdement sur le budget de la famille, faut-il toujours prescrire ? Même quand c'est absolument inutile, faut-il prescrire une potion anodine d'un franc aujourd'hui, une pommade demain et des cachets ou des pilules quelconques plus tard, uniquement pour faire prendre patience au malade ? La potion n'est-elle qu'un oreiller de paresse pour éviter de perdre son temps en explications souvent longues et non comprises ?

Le vrai devoir du médecin ne devrait-il pas être justement d'expliquer à la famille que pour le moment il n'y a que des mesures d'hygiène à prendre et un régime à suivre, et qu'il faut réserver ses ressources pour plus tard afin de pouvoir accorder au malade quelques petits extras pendant sa convalescence, afin de pouvoir au besoin prolonger celle-ci pour que le malade ne recommence pas trop tôt à travailler et à se fatiguer ? Le médecin doit-il être un pionnier de la science médicale cherchant

à la répandre, à l'expliquer, à la vulgariser, aidant en même temps et secourant son prochain, ou doit-il faire simplement le métier d'un commis-voyageur en visites et en médicaments ?

Et puis, enfin, pourquoi cet autre inutile labeur, pourquoi envoyer quelqu'un exprès à la pharmacie, souvent par le mauvais temps ou de nuit, pour chercher un prétendu médicament qui ne sera d'aucune utilité ? Pourquoi exiger de la famille, du pasteur ou du budget de l'assistance publique, une dépense superflue alors que cet argent pourrait être employé plus judicieusement, en achat de vivres ou de vêtements ?

Le médecin souffre déjà de « labeur inutile » ; doit-il, lui aussi, continuer à répandre cette bizarre maladie autour de lui ?



Cet après-midi, comme je reconduisais à la porte un client qui était loin d'être tout à fait de sang-froid, car, hélas ! à la campagne, quand on vient consulter le médecin, on en profite pour faire une petite station au cabaret, je vis ma domestique qui avait l'air toute joyeuse dans sa cuisine.

— Eh bien, lui dis-je, riant à mon tour par contagion, qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Je ris, Monsieur, je ris, parce que Monsieur est bien trop poli. Il prend la peine de raccompagner ces gens à la porte, leur dit : « Au revoir, Monsieur », et eux ne se donnent pas même la peine de répondre à Monsieur.

Sans doute, avant la Révolution, on leur aurait dit : « Fiche-moi le camp, maroufle » tandis qu'à présent on leur dit « Monsieur » gros comme le bras, on les soigne souvent sans recevoir le moindre témoignage de reconnaissance, et ils s'en vont sans dire ni Monsieur, ni merci, ni adieu.

La chose, tant elle se répète, finit par me sembler si naturelle, que c'est ma domestique qui la remarque.

Moi, je n'y avais jamais fait attention.



À minuit, on est venu me chercher en char pour aller à Palud faire un accouchement. C'est la sage-femme qui m'a fait mander.

Magnifique nuit, un peu froide. Palud est à trois quarts d'heure de chez moi. Ce fut une course très pittoresque, presque tout le temps au galop car c'est le mari qui conduisait, il était pressé de rentrer. Le chemin passe au milieu des marais ; à travers les saules décharnés et les roseaux on apercevait au loin les ruines du vieux château¹⁶ éclairées par la lune. Hou-hou-hou. Un hibou ululait, accompagné plaisamment par le coin-coin des canards et le coassement des grenouilles.

À mon arrivée, l'enfant était né, tout était fini et en règle. La sage-femme me prit à part et m'expliqua qu'elle m'avait fait chercher parce que le mari l'ennuyait. Il avait bu, il était encom-

¹⁶ Était-ce le château de Roelbeau?

brant ; aussi, à un moment où il l'impatientait trop, elle lui avait dit que cela n'allait pas bien, qu'il fallait absolument aller chercher le docteur.

— Comme cela, me dit-elle, je l'ai éloigné deux heures. Pendant ce temps tout s'est bien passé. Mais vous savez, ajouta-t-elle en clignant de l'œil, ce sont des gens à leur aise, faites-leur seulement bien payer votre course.

Pendant que le mari me reconduisait, je me souvins d'avoir fait ce même trajet, il y a quatre ans, je crois, mais en plein hiver, dans la nuit du 2 au 3 janvier, aussi pour un accouchement, appelé à l'aide par mon confrère Morrens. Il avait fallu opérer. Ce fut un rude travail, mais heureusement pas inutile, car tout se termina bien pour la mère et pour l'enfant.

Tandis que cette fois le dérangement était inutile, et ma nuit fut perdue parce que... le mari avait bu. Est-ce une raison suffisante ?



Mon oncle, le fervent tempérant¹⁷, est venu nous voir

¹⁷ Il y a dans la famille Brocher (dont la maison, je le répète, a été construite sur une ancienne vigne) une longue tradition de tempérance. La femme de Frank, Eva, était une responsable de «l'Espoir du Berceau», groupe d'enfants de parents alcooliques ; mon oncle, Jean Brocher, cinéaste, a fait des films antialcooliques ; mon père, Frédéric Brocher, était président de Croix Bleue. Je n'ai le souvenir d'aucune boisson alcoolisée sur une table, ni dans mon enfance, ni dans mon adolescence.

aujourd'hui. Nous avons parlé de la lutte qui s'engage contre l'absinthe.

— Oh ! m'a-t-il dit, hier en me promenant avec mon ami Chappuis, j'ai passé devant le café du Levant. Il y avait là six médecins attablés qui prenaient, qui un vermouth, qui une absinthe.

— Comment prétendez-vous, m'a dit Chappuis en me désignant ce groupe, comment prétendez-vous prouver que l'absinthe est une boisson malsaine, avec cet exemple sous les yeux ?

— Ah ! évidemment, mon oncle, ce sera difficile.



Une belle mort.

Le père Vauthier avait quatre-vingt-trois ans. Il a charrié du fumier hier tout l'après-midi. Le soir, après avoir soupé, il dit à sa femme :

— Ah ! je suis fatigué, je vais me mettre dans mon cercueil.

— Qu'est-ce que tu racontes, lui dit sa femme en riant, dans ton cercueil ? C'est dans ton lit que tu veux dire.

— Dans mon cercueil ! répondit-il.

Il monta à l'étage ; quelques instant après on entendit une espèce de râle. Sa femme et son fils se dépêchèrent d'accourir,

et voilà, Vauthier était mort dans son lit. Il s'était déshabillé, il s'était couché, puis il était mort, tout simplement¹⁸.



Mon petit garçon est malade. Il a une pneumonie, quarante degrés de fièvre. Ma femme est fatiguée. J'aurais voulu rester un peu à la maison, mais impossible.

Dès le matin déjà, on m'a téléphoné de venir tout de suite voir le petit Bastian qui, de nouveau, n'allait pas bien. Sa fièvre typhoïde était guérie ; je l'ai trouvé avec une légère rechute et réapparition d'un peu de fièvre.

Et voilà que je suis obligé de venir le revoir tous les jours, de consacrer tous les jours deux heures à cette ennuyeuse course à Artaz, pour expliquer aux parents, à coups de marteau dans la tête, ce qu'ils ne peuvent comprendre : qu'il faut être prudent, que leur enfant reprendra ses forces petit à petit, non pas en mangeant beaucoup, mais en pouvant absorber et assimiler ce qu'il mange, et que pour cela il faut d'abord restaurer le tube digestif.

Mais pourquoi cette inutile rechute qui aurait si bien pu être évitée, et qui m'oblige à quitter, moi, mon enfant malade, pour aller soigner celui d'autrui, alors que les parents ne prennent

¹⁸ En lisant l'histoire du père Vauthier, je ne peux m'empêcher d'y entendre en écho l'écriture de mon petit livre *Quintessence, le quotidien d'un pédiatre homéopathe*, et je me demande sur quel chromosome est transmise l'inspiration qui nous pousse à écrire ?

pas même la peine d'écouter et de suivre les avis que je leur donne ? Pourquoi ? Parce que l'autre jour ils ont eu la visite du vieux curé qui a donné son avis médical :

— Mais vous laissez cet enfant mourir de faim ; il n'a plus de fièvre, faites-le donc manger, jamais il ne reprendra ses forces

Il a mangé trop, et il a eu une rechute.



À trois heures ce matin, violent coup de sonnette. Je me réveille en sursaut. Mon petit garçon qui dormait se réveille aussi et se met à pleurer. Je vais à la fenêtre. Un gros rustaud était à la porte :

— Il faut venir tout de suite chez Bottens à Bellerive, dépêchez-vous.

— Mais pourquoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Dépêchez-vous, il est mort.

— Il est mort ?

— Oui, hier soir. Alors on m'a dit de venir vous chercher ce matin, en venant à la laiterie ; c'est pour la visite, vous savez, et pour fixer l'enterrement.

— Espèce de crétin, va !

J'ai refermé la fenêtre et me suis recouché, navré de ce que, pour une bêtise pareille, on eût réveillé toute la maisonnée, et surtout mon enfant malade. Si encore c'était pour un cas grave

ou un accident subit, mais pour un décès qu'il est inutile que j'aïlle constater avant vingt-quatre ou trente-six heures !

Pourquoi cette souffrance inutile ?



Malheur ! Pressé de rentrer à la maison ma tournée achevée, ne faut-il pas que ce soir, passant près du château, je sois arrêté par Mme de Belessort !

— Ah ! Docteur, me dit-elle, que je suis contente de vous voir ! Justement je voulais vous parler, pouvez - vous m'accorder un petit instant ?

— Un petit instant, si vous voulez, Madame, car j'ai hâte de rentrer à la maison voir comment va mon garçon. Est-ce pour un malade ?

— Non, Docteur, un simple renseignement à propos de Magnin, mon protégé.

La mort dans l'âme, j'entrai. Mme de Belessort appartient à la catégorie, haïe des médecins, des âmes charitables faisant du bien par sport, heureuses de pouvoir dire : « mon protégé », « la femme dont je m'occupe », « vous savez, ce ménage pour lequel j'ai fait une loterie » ; à tous moments ennuyant le médecin, lui prenant son temps, voulant lui donner des conseils et lui indiquer même ce qu'il faut faire et prescrire.

Je m'attendais à une tuile. Hélas ! hélas !

À peine fus-je entré qu'elle me dit :

— Vous connaissez Magnin, n'est-ce pas, Docteur, c'est vous qui le soignez ? Je viens de voir sa femme. Il va très mal, ce pauvre homme ; est-ce que vous ne pourriez rien faire pour le soulager, est-il réellement incurable ? Sa femme me dit qu'il ne mange pas ; ne devrait-il pas prendre un tonique, du quinquina, du bon vin ? Seriez-vous d'accord, Docteur ? Allez le voir aujourd'hui ; cela fera plaisir à sa femme, elle ne sait que lui faire, il paraît qu'il ne peut plus respirer, le pauvre homme ! Connaissez-vous, Docteur, les pastilles d'oxygène comprimé ? C'est un nouveau remède, on pourrait peut-être lui en faire prendre.

Je lui expliquai que je faisais à Magnin une visite par semaine, tous les mercredis, sauf si on me prévenait qu'il allait moins bien et qu'on me priât de passer plus tôt.

— Mais, lui dis-je, on ne m'a rien fait dire, j'irai donc après-demain.

— Qu'est-ce qu'il a, Docteur, ce pauvre homme ? Je m'intéresse à eux, vous savez ; on m'a dit qu'ils étaient dans une affreuse misère, et sans ordre, tout manque chez eux. Enfin le pasteur a pu lui procurer un fauteuil ; mais s'il a besoin de fortifiants, de bon vin, puis-je lui en envoyer ?

Ma foi, j'étais si énérvé de tout ce verbiage, si pressé de rentrer chez moi que, agacé, je lui répondis un peu sèchement :

— Je vous remercie, Madame. Magnin est en effet dans un triste milieu. Il ne veut pas aller à l'hôpital ; je suis donc obligé de le soigner chez lui, malgré ces déplorables conditions. Ce n'est

pas un plaisir pour moi, et je vous suis reconnaissant de vouloir bien aussi vous occuper de lui. Nous pourrions nous partager la tâche : comme médecin, je m'occuperai de la partie médicale et je puis lui faire donner gratuitement les médicaments nécessaires par l'assistance publique ; vous pourriez peut-être, vous, Madame, puisque vous avez l'obligeance de vous intéresser à eux, vous occuper de la cuisine, voir quels sont les ustensiles qui manquent, y mettre un peu d'ordre. Cela serait bien nécessaire, et je crois que vous leur feriez le plus grand plaisir.

Mme de Belessort ne m'a rien répondu. Elle m'a regardé. Un regard qui voulait dire : « Mon petit, tu te moques de moi ! »

— Au revoir, Docteur, dit-elle simplement.

Parbleu ! Elle veut faire la charité, avoir des pauvres et des protégés, mais elle ne les connaît pas, elle ne va jamais les voir, ça la dégoûte, c'est sale, et puis il y a les petites bêtes. C'est plus simple et plus commode de prier le médecin de multiplier un peu ses visites.

Désormais, Mme de Belessort sera mal disposée pour moi. Ça ne fait rien, car mon petit garçon va beaucoup mieux ce soir. Je suis content.

Le jeune Bastian va de nouveau tout à fait bien.

Mon petit garçon n'a plus de fièvre et entre franchement en convalescence.

Je suis allé aujourd'hui voir Magnin, mais Mme de Belessort, elle, n'y a pas été ; elle lui a envoyé une bouteille de vin et des raisins du Midi.

Effectivement, il va bien mal, ce pauvre homme. Il était assis dans le fauteuil que le pasteur lui a procuré, ses deux jambes fortement œdematiées¹⁹ posées dans des baquets. Il s'y est produit des phlyctènes²⁰, qui ont percé, et, depuis plusieurs jours, la sérosité s'écoule. Il en a déjà coulé plusieurs litres ; cela le soulage, mais c'est terriblement incommode. Il ne peut se mettre au lit, il en serait inondé.

C'était une belle soirée ; Magnin, assis devant sa fenêtre, regardait les Alpes toutes colorées en rose par le coucher du soleil. À mon entrée, il étendit le bras et me montra cette vue :

— C'est beau, Docteur, dit-il. Pouvoir admirer ces montagnes de mon fauteuil. C'est bien beau, et dire que je vais mourir !

Ces paroles m'ont étonné, les gens de la campagne remarquant en général peu la belle nature. Mais Magnin est un type tout spécial, et, quoique mes visites, vu la gravité de son état et mon impuissance à le guérir, fussent pour moi une pénible corvée, il réussissait souvent à m'intéresser par ses réflexions originales.

Il était poli et reconnaissant envers moi de la peine que je prenais de venir le voir tous les huit jours, s'apercevant très bien lui-même que c'était une simple marque d'attention. Il se savait perdu ; de temps en temps je le ponctionnais quand il ne pouvait plus respirer, ou je lui donnais un peu de digitale pour ranimer le cœur. Mais, la plupart du temps, mes visites ne servaient à rien,

¹⁹ Dont les tissus sont pleins de liquide.

²⁰ Grosse vésicule pleine de liquide clair.

je n'avais rien à lui faire, rien à lui dire. Il était libre-penseur, moi aussi ; donc nous ne pouvions pas même aborder le chapitre de la religion.

Nous causâmes de choses et d'autres, de la pluie, du beau temps, des récoltes, et même, hélas ! je crois, de politique. Souvent mes lèvres parlaient, alors que mon esprit vagabondait ailleurs. Mon regard se porta par hasard sur la table, qui était à côté de lui. Elle était sale et en désordre. Pêle-mêle on remarquait dessus un vase à demi plein d'urine, un vieux pot à confiture servant de crachoir, un paquet de tabac à moitié répandu, un verre presque vide, une bouteille de bon vin (don de Mme de Belessort) et, sur une assiette, de belles grappes de raisin.

La chambre était pleine de mouches, la table en était couverte. Les mouches, dans leur vagabondage, passaient du crachoir dans le vase de nuit, en faisaient le tour, allaient boire une goutte de vin au fond du verre, puis faisaient un temps de vol et les voilà sur les raisins !

Magnin, qui me parlait et me voyait tout absorbé à regarder les fruits, sans penser à lui répondre, me dit tout à coup :

— Ah ! mais, Docteur, j'oubliais, servez-vous donc, j'ai là de beaux raisins qu'on m'a envoyés ; vous les regardez sans vous servir, prenez-en donc.

Ma gorge se resserra. Des mouches justement, sortant du crachoir, venaient de se poser sur une grappe.

— Non, lui dis-je, excusez, je regardais les raisins c'est vrai,

mais je pensais à tout autre chose ; non, je vous remercie, sans compliments ; je viens d'en manger tout à l'heure chez Duval.

— Mais non, Docteur, pas du tout, vous venez me faire visite et c'est pour moi un grand plaisir ; vous savez que jamais vous ne serez payé ; la seule chose que je puisse vous offrir, c'est du raisin ; prenez-en une grappe, s'il vous plaît, ça me fera plaisir.

Je vis que, si je refusais, je lui ferais de la peine. Je pris donc une grappe, que je choisis tout en dessous, et en mangeai devant lui un ou deux grains. Ils eurent beaucoup de peine à franchir mon gosier ; ils passèrent cependant.

— Ils sont excellents, lui dis-je, je vous remercie ; mais il faut encore que j'aille à Creste ce soir, je mangerai ma grappe tout en marchant. Au revoir, merci bien.

Une fois dehors, à distance, la grappe prit le chemin du fossé.
Ah ! ces mouches !



La baronne est venue nous faire visite aujourd'hui, je ne sais pas trop pourquoi. Pour s'informer, je crois, de la santé de mon petit garçon.

Ma femme la recevait au salon lorsque je suis rentré. Toujours grande dame, toujours l'air protecteur. Sa fille venait de la rendre grand-mère ; je profitai de l'occasion pour la féliciter.

— Ah ! oui, dit ma femme, et j'ai appris que vous aviez eu beaucoup d'ennuis, la nourrice a manqué au dernier moment.

— Mais non, mais non, fit la baronne, pas trop d'ennuis ; la nourrice a bien fait défaut, mais elle nous avait avertis depuis quelques jours déjà. Mon gendre a un de ses amis qui est établi médecin dans un coin de Savoie ; vous savez, en France, on trouve des médecins de campagne qui ne sont point des imbéciles. Celui-ci tient un bureau des nourrices de la contrée et il a pu immédiatement nous en envoyer une.

Cela jeta un froid, la conversation languit. La baronne se leva et prit congé.

N'importe, il n'y a que les gens qui se croient gens d'esprit pour se conduire comme des manants.



J'ai fait ce matin la visite d'école à Challens. Là, au moins, on sent qu'on fait un travail utile et honnête ; on peut se servir des connaissances acquises au cours de ses études, et les appliquer sans avoir à discuter chaque mot, ou à mentir continuellement. C'est un service intéressant, mais combien difficile. On risque de mécontenter tout le monde. Si l'on fait une observation sur la propreté des classes, qui sont souvent fort mal nettoyées, ou sur l'entretien du bâtiment que, par négligence, la municipalité laisse tomber en ruine, celle-ci s'en trouve blessée (il n'y a que la vérité qui vexe), et exhale sa mauvaise humeur en me causant tous les ennuis possibles.

Si l'on signale tel enfant comme tenu peu proprement, ou même atteint de quelques parasites, alors les parents sont

furieux, et, le plus souvent, c'est un client qu'on perd ; la chose m'est arrivée plusieurs fois. Tous les parents désirent que je sois très sévère dans l'inspection sanitaire des enfants, parce que, pour eux, l'école est le foyer de toutes les maladies. Souvent même ils me le demandent ; mais il doit toujours être sous-entendu que je ne ferai pas de remarques sur leurs propres enfants.

Et puis, il faut tenir compte des cas particuliers ; malgré soi on est forcé d'être partial, et cette partialité envers les uns nous est reprochée ensuite par les parents de ceux auxquels on a fait une observation.

Ce matin, le petit Falquet était loin d'être propre, et je rédigeais la carte pour le renvoyer, lorsque la régente me dit :

— Il a perdu sa mère, il y a trois semaines ; auparavant il était tenu assez proprement, ce ne sera peut-être que passager.

— Qui prend soin de lui à présent ?

— Son père, pour le moment, mais il est encore tout désorienté, et n'a pas l'habitude de ces choses-là. Souvent, il part pour les champs avant que le petit soit levé, et c'est tantôt une voisine, tantôt une autre, qui vient donner un coup d'œil et envoie l'enfant à l'école.

Sans doute, mais voilà des gens étrangers au pays, qui sont reçus gratuitement à l'école et qui donnent le mauvais exemple d'y venir sales, en désordre, et peut-être d'y amener des parasites. Que faire ? Je tâcherai de voir le père et les voisines et de leur expliquer la chose gentiment.

En revanche, j'ai renvoyé le petit Visinand ; c'est la troisième fois que je le trouve avec une couche de crasse d'un bon millimètre d'épaisseur sur le cuir chevelu. Les parents s'obstinent à ne pas vouloir lui nettoyer la tête, la crasse, suivant eux, préservant des méningites !



J'ai rencontré le père du petit Falquet, je l'ai arrêté pour lui parler de son enfant. Mais aussitôt il me répondit grossièrement, me reprochant d'être sans cœur, de chercher à lui faire des misères, avec ça qu'il n'en avait pas assez... Je l'ai quitté sans discuter.

J'ai déjà reçu hier, du père Visinand, la jolie lettre que voici :

Le soussigné fait savoir à Goujon que, au lieu de faire des observations sur les enfants d'autrui, il ferait mieux de s'inquiéter des siens, s'il y connaît quelque chose.

Visinand.

Allons ! Les visites d'écoles sont peut-être utiles. Elles ne sont pas toujours gaies²¹.

²¹ L'établissement d'une école à Vandœuvres remonte probablement vers 1650 mais la première mention précise ne date que du 4 janvier 1684. Longtemps, l'enseignement officiel sera donné dans l'une des deux maisons contiguës au couchant de la place. Le local est petit et sombre. Le 1^{er} juillet 1820, les classes seront installées au-dessus de la fruitière, plus tard la laiterie et actuellement l'ébénisterie Destraz. Dès 1871, apparaissent successivement une école moyenne, une école secondaire (1873, installée d'abord dans une salle de café puis dans la maison Gross), enfin



Décidément, c'est la série noire, et je me souviendrai de cette année.

Le petit Gouluz vient de mourir à l'hôpital, heureusement pour lui, mais malheureusement pour moi, qui ai eu bien des ennuis à propos de cette histoire.

Il y a quelques jours, je passais en me promenant près de la baraque que Gouluz s'est construite lui-même avec de vieilles planches, dans les terrains vagues et déserts, à vingt minutes du village. Gouluz me pria d'entrer voir sa femme qui, me dit-il, devait prochainement accoucher. Il me demanda si je me chargerais de la soigner.

J'entrai dans la cabane, dont la porte ne fermait même pas. Elle se composait de deux pièces, une cuisine minuscule, éclairée par la porte, et, communiquant avec elle, une chambre encore plus petite, avec une fenêtre grande comme un mouchoir de poche. Dans cette chambre se trouvait un lit, qui servait aussi de table, et sur lequel étaient entassés pêle-mêle de vieux

une école enfantine (1874). Les trois écoles étaient disséminées dans le village, il convenait de les réunir. Sur la route vers Pressy, la commune possédait un vaste terrain qui était l'ancien champ de tir et qui accueillit la mairie-école. La construction débuta en juillet 1880 et se termina à la fin de l'année 1881. Les bâtiments scolaires furent inaugurés en juillet 1882. (Sources: G. Vaucher et E. Barde, *Histoire de Vandœuvre*, Alexandre Julien, Genève 1981, réédition). L'actuelle mairie a été inaugurée le 28 juin 1979, et la nouvelle école le 16 octobre 1993.

habits et du linge tout sale. Point de table, une seule chaise boiteuse et, ironie du sort, contre la paroi, une jolie pendule.

L'eau que consumaient ces malheureux provenait d'un trou à ciel ouvert, d'un mètre de profondeur, qu'ils avaient creusé, à vingt mètres environ de la porte ; eau plus ou moins jaune et boueuse.

Je restai près d'une heure à leur expliquer que vouloir accoucher dans cette baraque et dans ces conditions, c'était s'exposer à des accidents, dont je refusais, quant à moi, d'endosser la responsabilité, que je leur conseillais donc d'aller tout de suite à la Maternité. Je leur remis même un bon d'entrée.

Inutile !

— Aller à l'hôpital, jamais ! me dit la femme. Me faire examiner par des étudiants, y être comme en prison, sans seulement que mon mari puisse venir m'y voir quand il voudra, non, je ne veux pas ! Et puis ils font des expériences sur nous, c'est des apprentis médecins qui nous soignent, non, non, jamais, j'aime mieux mourir ici.

Essayer de la convaincre eût été peine perdue et un labeur ingrat. Je le tentai néanmoins pendant près d'une heure, mais sans résultat.

L'événement se produisit de nuit, environ deux jours plus tard. Heureusement qu'ils ne me firent pas prévenir. Le mari, dès le début, partit à la recherche de la sage-femme, et, en traversant le village, avertit quelques femmes de ce qui se passait.

Pendant son absence, l'enfant naquit. Personne n'était là.

Les voisines, à leur arrivée, trouvèrent la mère pleurant, l'enfant pleurant, et le tout plongé dans une obscurité complète. Aucun moyen d'avoir du feu ou de la lumière.

Elles durent retourner au village chercher bougies, linges, cuvettes et même de l'eau, le strict nécessaire, quoi ! Au bout d'une heure la sage-femme arriva.

Je n'appris la chose que quelques jours après. On vint me prier d'aller voir la mère et l'enfant, qui n'allaient pas bien. L'enfant avait la diarrhée et une double conjonctivite ; la mère était fébrile, probablement d'infection puerpérale²².

Cette fois, vaincus par l'évidence et la nécessité, et aussi par l'unanimité des voisines, ils se décidèrent à partir pour l'hôpital. L'enfant ne tarda pas à mourir, je l'ai appris aujourd'hui. Mais pourquoi cette terreur de l'hôpital ?



Pourquoi cette terreur de l'hôpital, surtout, je dois le dire, chez les personnes qui, n'y ayant pas encore été soignées, ne savent ce que c'est ? Et d'où proviennent toutes les idées fausses à son sujet répandues dans le public ?

Les romanciers d'abord, qui décrivent faussement des choses qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont du moins pas comprises, ou sûrement pas vues, ont une grande part de responsabilité. Ils ont fait plus de mal et causé plus de morts, en

²² Infection bactérienne après un accouchement.

éloignant de l'hôpital des malades qui y auraient trouvé le salut, que toutes les opérations inutiles (?) et les expériences tentées (?), suivant eux, dans les hôpitaux (seuls?).

Certains d'entre eux ont trouvé plus simple de suivre le courant socialiste de la littérature actuelle, qui est de flatter le peuple, en dénigrant systématiquement ce qu'on fait pour son bien, entre autres les hôpitaux et les soins qu'on y donne, que de les montrer sous leur vrai aspect, c'est-à-dire, de nos jours, presque des palais, et, en tout cas, des milieux propres et tranquilles, où le malade se trouvera toujours beaucoup mieux que dans sa famille, et où il sera mieux soigné que ne l'est souvent le bourgeois chez lui.

Et pourtant ont-ils complètement tort ?

Quelle était mon opinion à moi, vers la fin de mes études, après avoir habité et fréquenté l'hôpital pendant plusieurs années ?

Découragé par ce que j'y avais observé, ne m'étais-je pas promis, lorsque je pratiquerais, de ne jamais y envoyer des malades ? Pourquoi ? Parce que j'avais vu et touché du doigt tous les désavantages du système, la promiscuité, les conversations souvent peu édifiantes à subir, le joug de la règle, la discipline du service, les fatigues causées par les étudiants, et puis, faut-il le dire, le peu d'intérêt que le malade, en tant qu'individu, inspire au médecin, pour lequel il n'est souvent qu'un numéro de lit ou de maladie ? Le médecin, en effet, ne peut pas

s'intéresser individuellement à tous les cas, parce qu'il y en a trop.

Mais, après avoir pratiqué quelques mois, après avoir vu les conditions bien pires des intérieurs d'où venaient les malades, j'ai vite reconnu que la vie de l'hôpital, ses promiscuités, ses conversations, tout cela n'était rien en comparaison des inconvénients résultant de l'encombrement, du manque d'air, de lumière, de repos, de la saleté et du supplice continu des mouches et des puces. J'ai compris que la fatigue, que pouvaient causer parfois (rarement) les cours et les étudiants, était négligeable en regard des fatigues qu'auraient causées, au même malade, dans sa demeure, les visites des voisins, leurs conversations, leurs conseils et leurs continuelles indiscretions.

Voilà ce que les romanciers ne savent pas, parce qu'ils n'ont pas visité, en médecins, les intérieurs misérables d'où proviennent les malades.

J'ai vu qu'un malade, envoyé à l'hôpital, guérissait bien plus vite, et mieux, que s'il restait chez lui. La chose est même à tel point évidente, qu'après avoir débuté par des hôpitaux pour indigents ou peu fortunés, on en est venu à présent à en faire pour gens riches ou du moins aisés : les cliniques particulières.

J'ai vu que, loin d'être mal soignés à l'hôpital, les malades y ont souvent bénéficié gratuitement, les premiers, de remèdes nouveaux et ont guéri, alors que, même à prix d'or, les particuliers ne pouvaient se procurer ces remèdes.

Pendant plusieurs mois quelques hôpitaux seuls employaient

avec succès le sérum antidiphthérique ; les malades qui y étaient soignés guérissaient, tandis que ceux du dehors, ne pouvant encore avoir ce remède, accusaient une mortalité bien plus élevée.

Il en fut de même pour la rage.

C'est une grossière erreur, d'autre part, de croire que l'hôpital sert particulièrement de champ pour les expériences médicales. Tous les malades sont des sujets d'expériences ; j'ajouterai même, surtout les malades riches et aisés, parce qu'ils le veulent et le demandent. Ce sont eux qui désirent que le médecin éprouve sur eux toutes les nouvelles drogues annoncées dans les journaux ou recommandées par des connaissances. Et souvent le médecin ne fait que de se soumettre et essaie avec appréhension l'effet d'un médicament, à lui parfaitement inconnu. Les malades, qui ont pâti à la suite de l'essai de quelque nouveau médicament ou médication, sont beaucoup plus nombreux dans la clientèle privée que dans les hôpitaux. Et cela pour plusieurs raisons : ils sont moins suivis, ils sont moins dociles, et ensuite leur médecin est loin d'être aussi au courant des dernières recherches que ce n'est le cas pour les médecins des hôpitaux, secondés par leurs internes.

Sur qui a-t-on expérimenté les innombrables sérums anti (?) tuberculeux ? Autant sur les malades aisés et fortunés, chez eux et dans les sanatoriums privés, parce qu'ils le demandaient, que dans les hôpitaux, sur des malades qui ne pouvaient juger ce qu'on leur faisait.

Et voilà comment, après quelques mois de pratique, j'ai complètement changé d'opinion ; peut-être en changerai-je encore...



Oui certes, je le lui ai donné le certificat qu'elle me demandait. Mue par son bon cœur, la sage-femme alla voir Mme Gouluz à l'hôpital. Elle fut navrée de l'accueil qu'elle reçut, de la malade d'abord, qui lui reprocha sa maladie, et de l'interne ensuite qui, me dit-elle, l'accusa devant toute la salle, d'avoir infecté la malade par son manque de propreté.

Tout ennuyée, elle me demanda si je pouvais lui donner un certificat constatant « qu'elle n'était pas responsable de la maladie de Mme Gouluz », parce que, ajouta-t-elle, au village on en cause déjà.

Malgré mon horreur pour tout certificat, je le lui ai immédiatement accordé, la maladie de Mme Gouluz provenant bien plus des conditions ambiantes que de la malpropreté de la sage-femme. On ne peut pas obtenir de la propreté là où il n'y a ni eau, ni cuvette, ni linges.

Il y a quelques années, lorsque j'étais interne, que je n'avais pas encore été aux prises avec les difficultés de la pratique particulière, moi aussi, voyant arriver à l'hôpital, gravement malades, surtout des femmes qui avaient été soignées par des sages-femmes, alors que j'ignorais encore les conditions déplorables dans lesquelles ces dernières auraient souvent été forcées de travailler, je les ai sévèrement jugées, ne trouvant

en elles que malpropreté, ignorance et routine. Mais, à présent que j'ai vu, j'ai modifié ma manière de penser. Ignorantes et peu propres, elles le sont, c'est vrai. Mais elles sont en général dévouées et ont bon cœur. Et puis, par qui les remplacerait-on ? Par les médecins ?

Qui se chargerait, pour le salaire souvent dérisoire qu'elles demandent, sans même toujours l'obtenir, non pas seulement de visiter, mais de soigner pendant plusieurs jours la mère et le nouveau-né ?

Là où un médecin refuse d'agir, soucieux de sa responsabilité, et habitué qu'il est à avoir un peu de jour, d'espace, d'eau et d'air ; dans des taudis où il craindrait de passer la nuit, de peur d'y tomber malade d'asphyxie, la sage-femme, elle, accoutumée à des conditions très modestes, sait se tirer d'affaire. Et, dans ces milieux déplorables où tout manque, elle arrive encore à rendre service, et à être utile, sans avoir trop d'accidents.

Ce n'est plus leur suppression que je demanderais à présent. Qu'on leur vienne en aide et qu'on les instruisse davantage²³.



Hier, il y avait séance au conseil municipal. Pour la première fois, depuis huit ans que je pratique à Challens, j'ai demandé l'autorisation de prélever une modeste somme sur le fonds de

²³ Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle avec les programmes actuels d'éducation des matrones dans les pays pauvres, en Inde, en Afrique, en Amérique latine, par exemple.

bienfaisance. J'ai demandé 20 francs, afin que la sage-femme qui a donné des soins à Mme Gouluz soit payée. Le maire Cabrol, un politicien verbeux, s'y est opposé. Il ne voulait pas, a-t-il dit, laisser se créer un semblable précédent ; pareille chose n'a jamais eu lieu, et ce n'est pas aux communes à payer les sages-femmes.

Et, sauf moi, tous les conseillers municipaux l'ont approuvé. Mais quel est donc le but d'un fonds de bienfaisance s'il ne sert pas à aider les indigents, et à leur procurer des soins médicaux ? Qui donc peut être autorisé à y puiser, si on le refuse au médecin ?

J'ai perdu aussi une demi-heure à discuter sur l'opportunité qu'il y aurait à supprimer un arbre, qui enlève toute la lumière d'une des classes de l'école, ainsi que sur la nécessité urgente de changer les bancs d'une autre classe. Les bancs actuels étant à moitié brisés, les élèves y déchirent leurs vêtements. Mais j'ai plaidé en vain : le maire, qui ne s'est jamais rendu compte par lui-même du manque de jour en automne dans les classes et du mauvais état du mobilier, qui n'a jamais fait une inspection sérieuse des bâtiments pour constater le désordre et la saleté qui y règnent, et qui estime qu'une bonne administration se résume en un boniment débité aux promotions²⁴ ou le 1^{er} août à la fête nationale, le maire n'a rien voulu entendre.

— Je serai toujours, a-t-il dit, opposé à ce qu'on enlève des

²⁴ Cérémonie marquant la fin de l'année scolaire.

arbres ; il faut tant de temps pour qu'ils poussent ! Quant aux bancs, de mon temps on n'en avait pas de meilleurs.

Tous les conseillers municipaux en chœur ont répété : « Monsieur le maire vous avez raison » Pas un seul n'a eu l'idée qu'avant de donner son avis, il eût peut-être été bon de voir ce qu'il en était.

En revanche, sur la proposition du maire, sans discussion, on a accordé un subside de 50 francs à la jeunesse du village, pour le bal qu'elle va donner dans quinze jours. Il vaut bien mieux flatter ses électeurs que procurer du jour aux élèves, ou des soins aux malades !

Quand on m'a fait entrer, un peu contre ma volonté, au conseil municipal, je pensais bien trouver aussi là un labeur ingrat et inutile. Tout le monde m'en a prié : « Vous êtes, m'a-t-on dit, celui qui connaît le mieux la commune ; votre profession vous la fait parcourir en tout sens, et entrer partout ; vous connaissez tout le monde, vous êtes facilement abordable ; vous serez le porte-parole de tout le village ; vous ne pouvez refuser ».

Bien volontiers, certes, je mettrais mon temps, ma peine, mes forces et ma science, au service des gens de la commune si cela pouvait avoir une utilité quelconque. Mais se fatiguer vainement, se dépenser sans résultats, pour arriver au néant ; signaler des faits réels et dangereux, demander des améliorations urgentes et utiles, et, pour toute discussion, n'avoir que des arguments oratoires, souvent, en outre, faux et mensongers, bons uniquement à décider une demi-douzaine d'excel-

lents et honnêtes concitoyens, trop timides pour se faire une opinion ou oser la défendre, à répéter en chœur : « Monsieur le Maire, vous avez raison, » tout cela me semble un labeur inutile.

Et je me répète : « À quoi bon, à quoi bon ? »



Ah ! la logique des femmes²⁵ ! Que de temps perdu !

J'ai été prié cet après-midi de venir sans tarder chez Mme Dumont, pour la domestique qui s'était blessée. Je crus à un accident sérieux et m'y rendis au plus vite.

La cuisinière s'était légèrement coupée au doigt, il y a quelques jours déjà, et la plaie suppurait. C'était fort peu de chose. Trois jours de propreté devaient suffire à amener une guérison complète.

J'expliquai cela à la domestique ; je lui fis un pansement propre et j'allais me retirer lorsque : « Madame désire parler à Monsieur au salon », me dit le larbin qui attendait à la porte. J'entrai donc au salon.

— Bonjour, Docteur, alors que pensez-vous de cette fille ?

— Oh ! Madame, ce n'est pas grand-chose, un peu de propreté et quelques pansements bien faits, et cela sera vite guéri.

²⁵ Frank Brocher était-il misogyne ? Était-il même misanthrope à ses heures ? Ma mère me rapportait une de ses plaisanteries acides : « Je ne sais pas s'il est bon d'accorder le droit de vote aux femmes... je le retirerais plutôt aux hommes ».

— Vous croyez, Docteur, mais toutes ces humeurs ? C'est une fille qui a, je crois, un mauvais sang ; ne pensez-vous pas qu'un dépuratif lui ferait du bien ? Pourquoi est-ce que chez elle le moindre bobo suppure ?

— Mon Dieu, Madame, parce qu'elle est cuisinière et ne tient pas ses mains propres ; mais je puis vous affirmer que sa santé est bonne, et qu'elle n'a point de mauvais sang.

— Vous ne croyez pas aux dépuratifs, Docteur ?

— Et la voilà partie : les camomilles, la salsepareille, le cresson de fontaine, vous n'y croyez pas, Docteur ? Ah ! je sais bien, les médecins maintenant ne croient plus qu'aux microbes. Y croyez-vous, au moins, vous, Docteur ? Lui avez-vous bien désinfecté le doigt, lui avez-vous prescrit un antiseptique énergique ?

— Mais, sans doute, Madame, je lui ai montré comment elle devait nettoyer son doigt, simplement avec de l'eau chaude et du savon, plusieurs fois par jour, et comment il faut qu'elle s'y prenne pour faire un pansement propre. Je le lui ai nettoyé au Lysol et le lui ai pansé moi-même. Le tout est qu'elle tienne la petite plaie propre.

— Ah ! merci, Docteur, vous lui avez bien désinfecté et pansé le doigt ? Alors, n'est-ce pas, elle peut aller finir son relavage ?

— !!!

Une heure et demie entre la visite, le pansement et la discussion au salon pour arriver à cette compréhension-là !

Pendant ce temps, Mme Comte, que je devais aller ponc-

tionner, m'a attendu en vain. J'avais dit de tout préparer pour 5 heures, mais il était trop tard et je n'ai pu y aller aujourd'hui.

Ah ! l'inutile labeur ! Ah ! la logique des femmes !



Je suis allé ponctionner Mme Comte ce matin. Elle va mal. Les ponctions se rapprochent, tous les quinze jours je lui retire de 18 à 20 litres ; cela ne durera plus bien longtemps. Du reste, elle est résignée et ne désire que mourir.

À chacune de mes visites elle me demande : « Docteur, est-ce que cela ne sera pas bientôt fini ? Dans six semaines, dans un mois, je serai morte, n'est-ce pas ? » Et moi, je ne sais trop que lui répondre, puisque c'est moi-même qui, pour tâcher de la décider, l'ai renseignée sur le cours de sa maladie, et l'ai avertie que, sans opération, il n'y aurait pas de salut, que les ponctions se rapprocheraient, qu'elle finirait par s'affaiblir et mourir.

Jamais elle n'a voulu aborder l'idée même d'une opération.

J'ai fait venir, au début de sa maladie, un confrère de la ville, un spécialiste, qui, très obligeamment, uniquement pour me rendre service, (car, hélas ! les malades qui donnent le plus à faire sont, en général, ceux qui rapportent le moins) est venu la voir et l'engager à se faire opérer.

Elle a un énorme kyste de l'ovaire, qu'on aurait pu lui enlever il y a quelques mois encore. Si, alors, elle y avait consenti, elle serait à présent radicalement guérie, et moi libéré de l'ingrat

travail d'avoir à la visiter, à la soigner et à la ponctionner pour arriver à ce seul résultat lamentable d'avoir prolongé de six à huit mois son agonie physique et morale, à elle, qui ne désire que mourir ! Oh ! je crois bien que dans un mois elle aura fini de souffrir. D'ailleurs, elle n'est pas une malade désagréable. Elle m'est reconnaissante de ce que je fais pour elle et, à chaque visite, me remercie. Ils sont rares, les malades, surtout incurables, qui en font autant.



Comme c'est bizarre ! Hier, je ponctionnai Mme Comte et aujourd'hui, allant à Collonges, j'ai rencontré Mme Roger. Elle a bonne mine, se porte bien, est enchantée et ne fait que répéter : « Mon Dieu, que j'ai été bête ! »

Je le crois bien ! Il y a deux ans environ qu'elle m'envoya chercher et que je fis sa connaissance. Elle était au lit, à bout de forces, incapable de se mouvoir, ne respirant qu'avec peine.

Instantanément elle me pria de la soulager.

Je découvris qu'elle avait dans le ventre un énorme fibrome qui l'étouffait. D'emblée je lui expliquai la gravité du mal, la nécessité d'une opération urgente à faire au plus vite et qui la soulagerait immédiatement ; sinon, je me déclarai impuissant à faire quoi que ce soit.

— Non, Docteur, me répondit-elle, depuis vingt ans, tous les médecins que j'ai consulté m'ont dit cela, je ne me suis pas fait

opérer et vous voyez que je vis toujours. Si j'avais consenti à l'opération, j'en serais morte, j'en suis sûre.

— Oui, très bien, lui fis-je observer, mais, à présent vous êtes arrivée à un tel point que, si on ne vous opère pas, ce n'est plus une affaire que de quelques semaines ou peut-être de quelques jours.

Devant mon refus absolu de rien tenter pour la soulager, elle s'était décidée à se faire opérer. Mais c'était la mort dans l'âme que je lui avais remis le billet d'entrée pour l'hôpital, car, si j'avais l'intime conviction qu'on ne pouvait, pour la guérir, rien lui offrir d'autre que l'opération, j'avais la non moins intime conviction qu'elle n'y survivrait pas, l'opération arrivant trop tard, alors que la malade était déjà trop affaiblie et trop épuisée.

L'opération réussit ; on lui enleva un énorme fibrome de six kilos. Un mois après, elle était de retour chez elle. Six mois plus tard, elle faisait de grandes courses, comme elle n'en avait pas fait depuis plus de vingt ans. Et, à présent, elle se sent légère, contente de vivre et ne fait que répéter : « Mon Dieu, que j'ai été bête de m'obstiner à porter ce poids de six kilos pendant vingt ans ! »

Mais qui saura jamais le nombre des médecins qu'elle a dû consulter pendant cette longue suite d'années, et qui, tous, les uns après les autres, auront inutilement passé, qui une demi-heure, qui une heure, à l'examiner et à s'efforcer de la convaincre que seule une opération la soulagerait ?



Hier, repas de famille ; naturellement, oncles, tantes, cousins et cousines m'ont parlé médecine. Peut-on parler d'autre chose à un médecin ? De nouveau ont reparu les dépuratifs, les tempéraments, les microbes, que sais-je encore ; les coups de froid et les inconvénients qu'il y a à dormir la fenêtre ouverte.

J'en avais la tête cassée. Car que faire ? Opiner du bonnet et tout approuver, c'est encore ce qu'il y a de plus simple. Vouloir discuter, démontrer, défendre une opinion presque toujours en opposition avec les idées de notre interlocuteur, n'est-ce pas une fatigue et un labeur hors de proportion avec le résultat à obtenir : amuser ou distraire, pendant une soirée, un parent ou un ami, qui, dès le lendemain aura oublié tout ce qu'on lui a dit, si encore il ne l'a pas mal compris.

Et pourtant je me suis emballé hier soir. Une de mes cousines s'avisa de me vanter les charmes de ma vocation : la vie au grand air, les services qu'on rend à droite et à gauche, le sérieux et la dignité de la profession, son importance scientifique, etc.

— Oh ! fis-je, scientifique ! Dites humanitaire, dites philanthropique, si vous le croyez. Mais ne donnez pas le nom de scientifique à une profession, pleine de dévouement, je vous l'accorde, mais dont la pratique n'a rien de scientifique : dont le principal travail consiste à faire croire à l'efficacité, le plus souvent illusoire, de prétendus médicaments, et à consoler les

malades en leur affirmant, en général, précisément l'inverse, de ce qu'on croit être la vérité ou la science. Ah ! si vous croyez que c'est drôle d'être médecin de campagne... Consacrer huit ans de sa vie à étudier, à fréquenter des professeurs et des savants, à se former un esprit scientifique et critique, en discutant avec des gens instruits. Puis, tout à coup, être plongé dans la nuit noire, ne frayer qu'avec des personnes, très honorables, je le veux bien, mais, sans instruction, qui pensent différemment, qui ne nous comprennent souvent même pas. Si vous croyez que c'est drôle, quand on a des habitudes de propreté, de fréquenter des gens souvent d'une saleté répugnante, au point que, lorsque j'ai à ausculter quelqu'un, je suis d'abord obligé de jeter un furtif coup d'œil sur ses cheveux et sa barbe, pour voir si je ne risque pas de ramasser des parasites. Chaque fois que je rentre à la maison, je dois consacrer dix minutes à rechercher et à enlever les puces que j'ai recueillies dans mes visites, et à me parfumer à la poudre de pyrèthre... Si vous croyez que c'est drôle de n'être jamais assuré d'avoir un moment à soi, à moins de quitter la maison ; de ne jamais oser entreprendre un travail qui exigerait une heure pleine, sans être à peu près sûr d'être dérangé au milieu ! Et le soir, quand on se couche, harassé de sa journée, l'appréhension d'un réveil brusque par la sonnette de nuit nous empêche de nous endormir. Et tout cela pour quel résultat ? Pour me faire rire au nez et souvent insulter par un alcoolique auquel j'ai passé un quart d'heure à expliquer que, si son foie était malade, c'était parce qu'il buvait trop.

Ma cousine fut stupéfaite, jamais elle n'avait réfléchi à tout cela.

— Vous exagérez, me dit-elle, vous avez pourtant, quelquefois, de beaux moments dans la profession. Je suis sûre que bien des malades vous sont reconnaissants. Ne croyez pas que tout ce que vous faites est inutile, je connais de vos malades ; on vous trouve un peu froid, mais je vous assure que beaucoup vous estiment et vous apprécient.

Est-ce vrai ? Est-ce moi qui me trompe ? je le voudrais bien.



Eh bien, oui, c'est moi qui me suis trompé et ma cousine qui avait raison.

Avant-hier, pendant que nous discussions à table, Mlle Mottier mourait, après son agonie de quatre mois ; et une de ses dernières paroles fut pour moi, ainsi que me l'a rapporté sa sœur, Mme Monnet.

Quelques minutes avant sa mort, alors que ses yeux déjà égarés voyaient à peine, elle a serré la main de sa sœur et lui a murmuré ces mots : « Elise... le docteur... jamais il ne m'a dit que je guérirais... jamais il n'a voulu me mentir. » Quelques minutes après elle expirait.

Le croirait-on ? ce témoignage presque posthume, rendu par une mourante, qui m'était reconnaissante de ce que j'avais toujours refusé, par dignité pour elle et pour moi, de l'endormir au

moyen de paroles fausses et mensongères, ce témoignage et ces dernières paroles m'ont fait le plus grand plaisir.

Il y a des joies dans la profession, ma cousine avait raison ; c'est moi qui ne sais pas les trouver ; mon labeur n'est donc pas complètement inutile ; quelques malades, au moins, en ont de la gratitude.

Joie sans doute, mais joie lugubre, car, ce que ni ma cousine, ni Mlle Mottier n'ont jamais pu concevoir, c'est l'effroyable calvaire qu'ont été pour moi les deux visites par semaine que je lui faisais pendant cette longue agonie de quatre mois. Alors qu'il n'y avait rien à faire, rien à dire. Oh ! quel horrible souvenir que ces quelques douzaines d'inutiles visites, pourquoi, à quelle fin ? La malade ne s'en est pas mieux portée, et le seul résultat a été cette parole de reconnaissance pour moi, prononcée in extremis. Et dire que c'est une des seules joies que la profession m'ait rapportées²⁶ !



J'ai rencontré le pasteur ce matin. Il organise, pour la fin de

²⁶ Frank Brocher était éduqué comme médecin du corps physique, strictement séparé de l'émotionnel ou du psychologique. Ce qu'on lui avait enseigné, c'était que les maux du corps physique étaient du ressort du médecin et les maux de l'âme du ressort du pasteur. Et pourtant, avec Mme Monnet il faisait déjà ce que l'on appelle maintenant de l'accompagnement, activité officiellement reconnue comme acte médical. Il en a du reste été bien récompensé. Et c'est bon pour nous de le voir ici, chose rare, ouvrir son cœur, même discrètement.

l'hiver, quelques conférences populaires, et m'a demandé si j'accepterais d'en faire une ou deux.

— Sur quoi, lui ai-je demandé, sur l'alcoolisme ?

— Non, m'a-t-il dit, c'est un sujet trop rebattu. Il faudrait quelque chose de neuf et d'intéressant, mais c'est à vous, Docteur, à trouver le sujet ; tenez, par exemple, sur la tuberculose, à présent qu'on parle tant de sanatoriums populaires ; ou sur l'hygiène du logement.

— Oui, l'idée est bonne, mais laissez-moi quelques jours pour y réfléchir.

Et, toute la journée, j'y ai pensé. Une conférence populaire, c'est bien, cela ; voilà au moins un travail honnête et un labeur utile. Sur la tuberculose ? c'est un sujet actuel et intéressant, mais que dire ? Ce que, peut-être par ignorance, je crois être la vérité²⁷, ou bien, faut-il contribuer à vulgariser les exagérations fantastiques, que je crois être l'erreur, et que beaucoup de confrères, hélas ! répandent dans le public ?

Faut-il, avec le spectre théorique de la contagion, contribuer à affoler les gens, alors que, pratiquement, elle est tellement rare qu'on peut la négliger ? Faut-il vanter les sanatoriums populaires, moi qui y suis si opposé, les considérant comme un leurre et une duperie envers le public et les malheureux malades ? Faudra-t-il, au contraire, leur dire que quatre-vingt-dix pour cent des gens sont ou ont été tuberculeux, et ont guéri,

²⁷ Rendons ici hommage à la modestie de Frank, face à la notion si subtile de « vérité ».

sans s'en douter ; que l'on ne possède aucun moyen de traiter la tuberculose, que l'organisme y résiste ou est vaincu, sans que l'on connaisse exactement les causes qui influent dans le bon ou le mauvais sens ; que la tuberculose guérit dans tous les milieux et sous tous les climats, et, souvent, aussi bien dans la rue que dans un sanatorium, aussi bien au Midi qu'à la montagne ?

Mais, si je fais cela, je vais me mettre à dos, non seulement le public, qui me traitera d'égoïste, mais tous mes confrères. Car, ces idées-là, quoique considérées scientifiquement comme vraies dans les publications médicales²⁸, ils se gardent bien de les afficher ; ne faut-il pas toujours flatter le goût du public pour acquérir des clients ?

Une conférence populaire ? Non, il me faudrait ne débiter que des lieux communs, faux ; et, à la place de faire œuvre scientifiquement utile et vraie, ce serait une œuvre néfaste. Sur l'hygiène du logement ? C'est bien difficile : expliquer qu'il faut des chambres propres, vastes, bien aérées et ensoleillées, à de pauvres diables qui vivent dans des réduits souvent obscurs et trop petits ! Certes, ils ne demanderaient pas mieux que de changer, là je ne risque pas d'avoir des contradicteurs ; mais c'est la possibilité de leur procurer les moyens de le faire qui me manque. Et puis, quoi ? Puis-je faire comprendre à des pay-

²⁸ Voir entre autres le rapport de la tuberculose, Paris 1905, p. 229, p. 407-9, p.507-9, p 518, p. 576-86. Voir aussi: Pujade, *Traitements pratiques de la tuberculose*. (NDA)

sans les avantages hygiéniques d'habiter des locaux clairs et aérés, alors que les plus intelligents de la commune, le maire et les conseillers municipaux, estiment que ce n'est pas la peine d'émonder ou d'enlever un arbre pour donner du jour aux classes ?

Je crois que je m'abstiendrai de ce nouvel et inutile labeur.



Quelle triste série : Mlle Mottier, puis Magnin, mort il y a quelques jours, et, ce soir, la mairie vient de m'aviser pour que j'aie constaté le décès de Mme Comte, décédée à la fin de l'après-midi.

Je l'avais vue ce matin encore, mais, elle ne m'avait pas reconnu, elle était déjà à l'agonie. Lugubre agonie, car c'est aujourd'hui fête au village, et elle est morte aux sons du Bleu Danube, aux grincements d'un carrousel et aux cris de « Viens, Poupoule » hurlés sous sa fenêtre. Elle est tranquille, à présent, et ne me demandera plus : « Docteur, dans quinze jours, je serai morte, n'est-ce pas ? »



J'ai vu, aujourd'hui, une chose incroyable. Ce matin, je reçus un billet de M. Besson, maire d'Artaz. Il m'informait que Simon, le chiffonnier, était malade, me priait de l'aller voir, de lui dire

ce qu'il en était et d'examiner s'il y avait moyen de l'envoyer à l'hôpital. J'y suis donc allé, cet après-midi.

En arrivant à Artaz, j'ai demandé, au premier paysan rencontré, de vouloir m'indiquer où demeurait Simon.

— Vous allez chez le père Simon ? fit-il avec une profonde stupéfaction, il vous a fait demander ?

— C'est M. le Maire qui m'a prié d'y passer. Simon est malade.

— C'est possible, on ne l'a pas vu depuis plusieurs jours. Mais, il ne vous laissera pas entrer, personne n'a jamais pu pénétrer chez lui.

— Qui est ce Simon ?

— Oh ! vous le connaissez bien, Monsieur le Docteur. Ce vieux à barbe blanche, qu'on rencontre toujours, se promenant avec sa sœur. Ils vont ruclonner²⁹ à droite et à gauche, chacun avec une hotte sur le dos. Ah ! bien du plaisir à Monsieur le Docteur ! tenez, c'est là, vous voyez.

Et il me désigna une porte, au fond d'une cour. Je m'y rendis et je compris.

La porte était ouverte, mais le passage en était barricadé avec des fascines, placées de pointe, présentant leur hérissément de branches à qui tentait de s'approcher. J'appelai. On me répondit.

Je me nommai. On me dit d'entrer.

²⁹ Fouiller dans les vieux objets à récupérer.

— Mais par où ?

— Par la porte.

Je montai donc à l'assaut des fascines et les franchis. Je ne vis d'abord rien, mais je fus suffoqué par la pestilence du lieu. Au bout d'un moment, mes yeux s'habituant à l'obscurité, ce que j'aperçus m'épouvanta. La porte servait à la fois d'entrée, de fenêtre, de cheminée. La pièce était tellement archipleine et encombrée de guenilles et de détritrus innommables que j'eus l'impression d'être, non pas sur, mais dans un ruclon³⁰ et d'en faire partie moi-même.

Je ne distinguais toujours personne.

— Mais où êtes-vous donc ? criai-je.

— Ici.

Et je vis surgir à un des angles, émergeant d'un tas de chiffons, servant de lit (ou de litière), une vénérable tête de vieux, cadavérique. Contre le mur, à côté de lui, je remarquai un pot de tisane ; le contenu en était gelé.

— C'est vous le père Simon ?

— Oui.

— Qu'avez-vous ?

Je vis sortir du tas de chiffons une jambe énorme, œdématisée, blanche, puante, avec des plaies.

— Je ne peux plus marcher, dit-il, et je tousse continuellement.

³⁰ Creux à fumier (NDA)

— Il vous faut aller à l'hôpital, c'est impossible que je vous soigne ici.

— Je vois bien qu'il le faut, gémit-il. Mais ma sœur?... Hé, Marie!

Et je vis apparaître un peu plus loin, sortant d'un autre tas de chiffons, une tête de vieille qui ricanait.

Ce soir, j'ai pris un bain ; j'ai changé complètement tous mes vêtements. J'ai rédigé un rapport pour le maire, un, pour la Salubrité, un, pour l'Assistance publique. Puis j'ai songé à Cabrol, notre maire de Challens, qui trouve que le médecin de l'Assistance publique est trop payé, parce qu'il touche 150 francs par an et par commune.

Et, j'ai songé aussi, combien je m'étais montré inférieur à tous ces médecins dont les livres rapportent les actions, qui auraient trouvé moyen de voir clair dans ce bouge ; de faire du feu, pour chauffer instantanément la chambre (!), qui auraient improvisé cuvettes, eau, linges, pour panser les plaies ; qui auraient fait le lit (!!), déshabillé et ausculté le malade (par ce froid!!!) et qui, en le quittant, l'auraient embrassé en lui disant : « Je reviendrai vous voir, demain ». Mais voilà, il n'y avait ni lit, ni table, ni chaises, ni cuvettes, ni rien. Il n'y avait que des chiffons. Ah ! la réalité ! Ah ! l'imagination ! Quel abîme entre les deux !



L'Assistance publique m'a informé qu'elle avait fait transpor-

ter Simon à l'hôpital, et que sa sœur, étant en état de démence sénile, avait été évacuée sur l'asile ; qu'en outre la Salubrité publique allait s'occuper de faire vider et nettoyer leur taudis.

Je suis retourné à Artaz, aujourd'hui, pour le petit Bastian, qui s'est foulé le pied. Plusieurs paysans, que j'ai rencontrés, m'ont félicité d'avoir réussi à envoyer Simon à l'hôpital. « Il y a plus de dix ans, me dit l'un d'eux, que le maire s'efforce de faire entrer Simon et sa sœur dans un asile de vieillards. Ils s'y sont toujours refusés. » « Nous aimons la liberté », répondaient-ils.

— Et de quoi vivaient-ils ?

— Eh bien, voilà. Monsieur le Maire payait leur compte de pain ; le boulanger leur en apportait une miche tous les deux jours. Monsieur le maire leur fournissait aussi des fascines en hiver. Oh ! il est très bon, notre maire, mais que voulez-vous, Monsieur le Docteur, ces gens étaient fiers, ils ne voulaient pas qu'on s'occupât d'eux, et puis, ils ne sont pas tout à fait dans la misère, ils sont propriétaires.

— Propriétaires ?

— Mais oui, d'abord ils possèdent le quart de la maison où ils logent : leur chambre et un réduit au-dessous. Ils ont aussi quelques petits champs, au bord du ruisseau ! oh ! je sais bien qu'ils ne valent pas grand-chose, mais enfin ils auraient pu y cultiver des légumes. Jamais ils n'ont voulu s'en occuper, ils les laissent en tattes³¹.

³¹ En friche. Il y a dans la région de Genève plusieurs chemins des Tattes et un chemin de Tattes-Fontaine à Vandœuvres.



La mère Grognon a de nouveau sa hernie qui lui joue un tour. Cette fois c'est plus sérieux, la hernie est étranglée.

Je n'ai pu la lui réduire et elle refuse de se faire opérer, disant qu'elle ne comprend pas pourquoi, à présent, je lui parle d'opération alors que, les autres fois, je l'avais guérie tout de suite par quelques manipulations. J'ai bien tâché de lui expliquer qu'alors sa hernie n'était qu'engorgée et pouvait être réduite, mais qu'aujourd'hui c'est plus grave, qu'elle est étranglée et que je ne puis la réduire. Elle a hoché la tête, elle n'est pas persuadée.

J'ai essayé de faire comprendre la chose à sa fille, à son gendre, j'y suis resté près d'une heure. Je les ai bien avertis que l'issue serait fatale, si on ne se dépêchait d'opérer. Mais ils n'ont pas compris, ou, peut-être, pas voulu comprendre.



La mère Grognon souffre beaucoup, je lui ai fait une injection de morphine. Ils ne veulent, toujours, pas entendre parler d'opération.



Enfin la mère Grognon est à l'hôpital.

On est venu me chercher cette nuit à deux heures. Elle souffre

frait atrocement. Je lui ai fait une nouvelle injection de morphine. Sa fille était là ; je lui ai parlé très carrément, lui disant que, puisqu'ils refusaient l'opération, moi je refuserais dorénavant de venir, puisque je ne pouvais rien faire, qu'ils devraient du reste avoir l'intelligence et le tact de comprendre que c'était un abus de me faire chercher la nuit, puisqu'ils ne faisaient même pas ce que je leur conseillais.

Alors... petit à petit... voyant que depuis quarante-huit heures, l'état ne faisait que s'aggraver, ils en sont venus à envisager l'idée d'une opération. Ils m'ont demandé si je ne pouvais faire venir un confrère pour une consultation et pratiquer l'opération. J'ai refusé. Je veux bien, leur ai-je dit, perdre mon temps et ma peine à discuter avec vous, mais déranger un collègue pour un labeur aussi inutile, je ne le ferai pas. D'abord, vous savez aussi bien que moi que vous ne le paierez pas ; à moi, cela m'est égal, j'en ai pris mon parti, mais je refuse de faire venir un confrère inutilement dans ces conditions. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, une seule chose peut sauver votre mère : l'opération, et l'opération faite le plus rapidement possible. Faire l'opération seul, dans cette petite chambre encombrée et pleine de poussière, je ne le veux pas, parce que, en opérant dans ces mauvaises conditions, le résultat serait déplorable, et vous me le reprocheriez toujours. Demander un confrère, non, pour les raisons que je viens de vous dire. Si vous, vous voulez le faire, c'est bien, faites chercher un autre médecin, moi, je me retire-rai. Si vous vous décidez à faire opérer la malade à l'hôpital,

c'est une autre affaire, je ferai les démarches nécessaires et dès demain matin on viendra la chercher.

Ils se sont enfin décidés, c'est bien heureux ; moi, j'y ai perdu ma nuit.

À dix heures, ce matin, la voiture d'ambulance est venue. Au dernier moment encore, j'ai cru que la mère Grognon allait refuser de partir. Soulagée par l'injection de morphine, elle souffrait moins et, de nouveau, elle ne voulait plus entendre parler d'opération.

— Mais au moins, m'a demandé sa fille, une fois à l'hôpital, est-ce qu'elle sera examinée par un médecin compétent, car il ne faut pas qu'on l'opère si c'est inutile.



J'ai eu hier une vraie journée de médecin de campagne, avec des labeurs variés, mais pas inutiles. À cinq heures du matin, je pompais pour un incendie, puis, dans la matinée j'ai fait mes visites ; à deux heures, je dépendis le père Wolff, qui s'était pendu dans son grenier, et, le soir, on est venu me chercher pour un accouchement. Résultat : un gros garçon de quatre kilos et demi. J'ai dû employer les fers, et l'enfant, aujourd'hui, a une ecchymose bleue sur les joues, comme le père Wolff que j'avais dépendu hier ; aussi je l'ai appelé « le père Wolff ».

La mère est furieuse.



Hier, journée encombrée. J'ai fait une injection de sérum au petit Blanc qui a la diphtérie, puis j'ai dû aller à Artaz chez le vieux Morrand. À ma consultation j'ai eu un panaris à opérer, deux dents à arracher³²; et j'avais encore pour l'après-midi, outre un rendez-vous à quatre heures, trois visites à faire, sans compter mes instruments à nettoyer ce soir.

Mais, à deux heures, on m'a téléphoné de venir chez Mme Nicod, si possible tout de suite après ma consultation, « parce que Madame désirait parler à Monsieur ».

La chose me dérangeait beaucoup, ma tournée de l'après-midi n'étant justement pas de ce côté-là. Je me décidai cependant à y aller à deux heures et demie, après avoir changé l'heure du rendez-vous.

Mme Nicod me reçut au salon.

— Je vous ai prié de passer à deux heures et demie, Docteur, parce que je désirais vous parler et que je dois aller à trois heures chez Mme de Belessort. Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma cuisinière. Elle se plaint de maux de tête, mais c'est parce qu'elle est constipée; je le lui ai dit, mais elle ne veut pas se purger. Ce n'est pas pour cela, Docteur, que je vous ai fait venir, mais, vous verrez cette fille, elle ne se tient pas du tout propre. J'aimerais que vous le lui disiez, s'il vous plaît. Je le lui

³² Arracher des dents. On n'apprend plus ce geste aux médecins, et pourtant, j'ai dû le faire dans les cliniques de brousse, en Afrique du Sud, en 1970. De là à dire que Vandœuvres, il y a un siècle, ressemblait à la brousse aujourd'hui, le pas est vite franchi.

ai déjà fait observer, mais sans aucun résultat. Elle vous parlera de ses maux de tête, mais regardez ses mains, et tâchez de lui faire comprendre qu'il faut qu'elle soit plus propre ; vous savez, cela a beaucoup plus de poids si c'est un médecin qui fait l'observation.

Mme Nicod me conduisit dans une chambre, y fit appeler sa cuisinière et se retira. Tête à tête charmant ! Le récit de Mme Nicod était de tous points exact. Cette fille se plaignait de maux de tête, elle était effectivement atteinte de constipation chronique ; outre cela, elle était d'une malpropreté révoltante : tête, mains et, je suppose, le reste aussi.

— Y a-t-il, lui demandai-je, une chambre de bains dans la maison ?

— Oui, Docteur.

Eh bien, vous direz à Madame que, autant pour vos maux de tête que pour votre santé en général, il vous faut prendre un grand bain tiède, tous les deux jours.

— Oh ! mais, Docteur ! Madame ne voudra pas, jamais on ne nous laisse nous baigner dans la chambre de bains.

— Ça, ça ne me regarde pas³³, vous vous arrangerez avec Madame.

Quand je sortis, Mme Nicod était heureusement déjà partie

³³ Nous autres médecins sommes souvent les confidents de problèmes qui ne nous regardent pas (appartement trop petit, soucis financiers). Ce qui nous «regarde» pourtant c'est la manière dont le patient vit ces problèmes. Là, nous avons un large champ de manœuvre.

pour son thé chez Mme de Belessort. Je n'eus donc pas d'explications à lui donner, mais j'aimerais bien assister, ce soir, à sa conversation avec sa cuisinière. Dire qu'elle m'a dérangé tout mon après-midi pour cette bêtise, et que j'ai fait huit ans d'études scientifiques pour arriver à faire ce métier-là !

Non, vrai, c'est écœurant.



La mère Grognon est de retour, on l'a opérée il y a quinze jours, elle est revenue de l'hôpital aujourd'hui. J'ai été la voir. Elle est enchantée de son séjour là-bas, de la manière dont elle y a été soignée, et surtout de la perspective qu'elle est définitivement guérie de sa hernie, qui ne lui jouera plus de vilains tours. Mais, pas un mot de remerciement pour la peine que j'ai eue avec elle, lorsqu'elle était malade.

Ne nous plaignons pas, ce labeur-là, au moins, n'a pas été inutile.



Mon vieil ami Kips³⁴ est venu aujourd'hui déjeuner à la maison. Quoique dix ans se soient écoulés, sans que nous nous soyons revus et malgré ses septante ans, qu'il porte du reste

³⁴ Le personnage de Kips, botaniste après avoir été médecin, préfigure peut-être celui de Frank, entomologiste et naturaliste de 1905 à 1936. Voir aussi Falaise qui a dû s'arrêter de travailler à cause d'une tuberculose.

allégrement, je l'ai trouvé toujours le même. Il a émerveillé ma femme par la verueur de son esprit, la vivacité de ses réparties et son enthousiasme lorsqu'il se mettait à parler de ses études d'histoire naturelle.

C'est un ancien confrère. Il a, comme moi, pratiqué à la campagne. Mais, sa mentalité de chercheur et d'homme de science étant incompatible avec celle que nécessite la pratique médicale, il a, depuis plus de trente ans, renoncé à cette dernière et ne s'est plus occupé, dès lors, que de travaux de botanique.

Au cours de la conversation, il lui arrivait de lancer à sa première profession, ou à d'anciens confrères, de petites pointes malicieuses, qui nous égayaient.

— Eh ! Docteur, lui dit ma femme, en riant, ne découragez donc pas mon mari ; il n'est déjà pas si enthousiaste de la médecine, c'est pourtant une belle profession.

— Belle profession, répondit-il, devenant tout à coup sérieux, oui, Madame, ce pourrait être une belle profession, mais, c'est devenu un piètre métier ; et cependant, ajouta-t-il, pour quelques-uns, c'est devenu un bon métier, « l'industrie des malades »... , mais, dans ce cas-là, ce n'est plus une belle profession.



Nous avons reparlé, hier soir, ma femme et moi, de la visite de mon ami Kips. Ma femme ne le comprend pas. Elle ne com-

prend pas son dédain pour la pratique médicale, sa misanthropie, et surtout sa vie, qu'il n'a consacrée qu'aux plantes.

— C'est de l'égoïsme, me dit-elle, car, il n'y a pas à dire, un médecin rend service, il est utile, même s'il est obligé, parfois, de tromper ses malades, il leur fait du bien, on ne peut s'en passer.

Est-ce réellement égoïste, de faire des recherches scientifiques, purement désintéressées, dont peut-être l'humanité profitera plus tard ? Vaut-il vraiment mieux, connaissant la mentalité des malades sous prétexte de les consoler, en profiter et en vivre, en les leurrant ?

Et, cependant, il en faut des médecins, oui, ils sont utiles. Comme les marchands de prières tibétains, ou les féticheurs nègres, ils font du bien... en vendant des amulettes. Mais, se représente-t-on, quelle doit être la souffrance morale de ceux, comme Kips, qui, après avoir fait des études, et avoir cru embrasser une profession demandant un travail intellectuel, ont l'intelligence de reconnaître qu'ils ne font, le plus souvent, que ce métier-là !

Ils sont à plaindre, ceux qui, ayant fait cette douloureuse constatation, sont néanmoins, pour vivre, obligés de continuer, quand leur position, ou les circonstances ne leur permettent pas, comme à lui, de retourner à un travail sérieux.

Confrères, qui souffrez en silence, je pense à vous.



Une bien bonne : de la mère Grivet encore.

Elle a soixante-quinze ans, elle souffre de douleurs. Elle m'a prié de venir, de temps en temps, la voir, puisque c'est moi le médecin de l'Assistance publique. Je suis entré chez elle, aujourd'hui ; elle m'a raconté que, ses douleurs ne passant pas, elle s'était décidée à aller consulter un rebouteur.

— Et comment y êtes-vous allée ? À pied ?

— Mais non, Docteur, en voiture.

— Ah !

— C'est le pasteur qui nous l'a payée.



Ces paysans sont décourageants. Mardi dernier, l'un d'eux vint me consulter. Il avait, au cuir chevelu, une loupe³⁵ de la taille d'une grosse noix, et me demanda si je pouvais la lui enlever.

Rusé, il fit le prix d'avance. Je lui demandai 15 francs.

— Tout compris, avec les pansements ?

— Tout compris, lui dis-je, mais il faudra que vous restiez un peu tranquille ; vous pourrez vous promener, mais pas de travaux fatigants.

L'après-midi, je lui fis l'opération, tout alla bien les premiers jours, mais quelle ne fut pas ma stupéfaction, de le voir, hier,

³⁵ Kyste sébacé. Tumeur formée par une poche développée au départ d'une glande sébacée qui sécrète une matière grasse et onctueuse au niveau de la peau

bêchant sa vigne, en plein soleil ! Je lui fis observer qu'il faisait une grosse bêtise.

— Mais, Docteur, me dit-il, cela va si bien, je ne sens rien du tout.

Oui, mais, aujourd'hui, il est venu me voir. Son pansement était défait, taché, et toute la tête lui faisait mal. Toutes les sutures avaient sauté, la plaie suppurait. Conséquences : à la place de deux pansements il faudra que je lui en fasse une dizaine ; au lieu d'avoir sept ou huit jours la tête embandée, cela durera quinze jours ou trois semaines ; mais, à présent que toute la tête lui fait mal, il est bien forcé de se tenir tranquille.

— Je ne fais plus de chirurgie à la campagne, me disait, l'autre jour, mon confrère Morrens, à moins de cas d'extrême urgence. C'est un travail inutile, on n'a que des résultats trop décourageants, car, quand le paysan n'est pas au lit, il ne veut prendre aucune précaution.



La mère Trottet est morte, malgré la potion de Bourgeon. Elle a eu une attaque hier matin. La famille désira une consultation avec le professeur Bourgeon.

Bourgeon vint dans l'après-midi et passa me prendre en voiture. Pendant le trajet, je le mis au courant de l'état de la mère Trottet, hémorragie cérébrale avec tout le côté droit contracturé.

— Oh ! alors, me dit-il, elle est perdue, il n'y a rien à faire.

— Je vous serai bien reconnaissant, lui dis-je, de le leur expliquer, parce que, à ce qui m'a été rapporté, ils me reprochent un peu de n'avoir rien tenté pour ranimer la malade. Or, que voulez-vous que je fisse ?

Bourgeon me regarda en haussant les épaules.

— Alors, ajoutai-je, vous me rendriez service en ne prescrivant rien, vous non plus, afin qu'ils comprennent que, si je n'ai rien prescrit, c'est qu'il n'y avait rien à faire.

— Cela va sans dire, fit-il en riant.

Nous entrâmes dans la chambre. Dix personnes, au moins, entouraient le lit. Bourgeon s'approcha, regarda la malade, lui tâta le pouls et fit un signe d'impuissance. Nous passâmes dans la chambre à côté, suivis d'un ou deux parents.

— Alors, Docteur, qu'en pensez-vous ? Voici du papier, une plume, nous enverrons, tout de suite, quelqu'un à la pharmacie.

À ma profonde stupéfaction, Bourgeon prit la plume et prescrivit :

| | |
|-------------|--------|
| Kali iodati | 0.50 |
| Aq. destil | 150.00 |

S. Une cuillerée à soupe toutes les deux heures

Avec sérieux, il expliqua la gravité du cas, le peu de chances probables de guérison, mais, enfin, qu'il fallait tout tenter, que, peut-être, la potion ferait du bien, qu'il ne fallait, cependant, pas se faire trop d'illusions. Puis, d'un air contrit, il serra la main de

tout le monde, et, la tête haute, même légèrement renversée en arrière, il sortit d'une démarche pleine de dignité.

Remonté avec lui en voiture :

— Croyez-vous, lui demandai-je, que, dans l'état actuel, du iodure puisse avoir un effet quelconque ?

— Aucun, me dit-il. Ah ! c'est vrai, vous m'aviez demandé de ne rien prescrire, je l'ai complètement oublié. Il fallait me le rappeler ; du reste, cela n'a aucune importance.

Six heures après la malade était morte.

Est-ce vrai que cela n'a aucune importance ? C'est possible. Mais est-ce bien honnête de la part d'un homme qui passe pour pratiquer une carrière scientifique, et est-ce digne d'un médecin, nommé au poste de professeur, pour enseigner la Vérité ?

Et pourquoi, alors, moi, me plaindrais-je de ma lutte stérile, et de mon inutile labeur, d'avoir à discuter, à convaincre et éduquer des gens qui ignorent tout de la médecine, si les confrères, eux-mêmes, contribuent à répandre l'erreur par manque de courage moral ?



Est-ce par manque de courage moral ?

Oui, un peu, mais surtout par découragement, par résignation aussi et, il faut le dire, pour vivre. Tout médecin qui débute, sauf quelques rares cyniques, cherche à pratiquer son art sérieusement et honnêtement. Mais, en moins d'un an, il a compris

ce que demande le client, et, résigné, il se voit forcé de diviser sa clientèle en ceux qu'il peut soigner, et ceux, beaucoup plus nombreux, qu'il doit tromper. Et, ce qui est plaisant, c'est que ce sont ces derniers qui le font vivre³⁶.

Est-ce le cas pour tous les médecins ? Assurément non. Il y a des médecins qui ont la foi, qui croient à l'efficacité de ce qu'ils prescrivent. Quand ils ont soigné un pneumonique auquel ils ont fait prendre divers médicaments, ils croient que c'est grâce à leurs soins qu'il a guéri ; souvent même ils ont la naïveté de le dire : « J'ai guéri le jeune X d'une mauvaise pneumonie. » Ce sont des médecins heureux, ils ne raisonnent pas, ils n'observent pas, ils ne doutent jamais. Ils ont la foi, ils n'hésitent pas, ils ont une confiance illimitée en eux-mêmes, et inspirent par contagion cette confiance autour d'eux. Ils sont courus, ils ont la vogue, ils sont dangereux.

D'autres, sans raisonner davantage, mais sans avoir la foi, sans avoir la même confiance illimitée en eux-mêmes, emploient aussi les mêmes prétendus remèdes, à tort et à travers.

Ils reconnaissent qu'ils ne savent pas très bien si ces remèdes ont une action ou non. Ils les emploient parce que Monsieur X, professeur et médecin en vogue, le fait, ou, simplement parce que le client les réclame, les journaux en ayant parlé. Et, avec tout autant de naïveté, ils disent : « J'ai soigné M. Z en lui faisant suivre telle médication et il s'en est bien trouvé. »

Pourquoi cette médication plutôt qu'une autre ?

³⁶ Comme c'est joliment dit !

Ah mais, c'est celle que X emploie !

Ces médecins-là forment la grande masse.

Puis, vient la troisième classe. Ce sont les médecins qui pendant leurs études et surtout celles-ci finies, ont réfléchi, critiqué, et se sont mis à douter. Ils ont reconnu que les trois quarts des malades guérissaient mieux et plus vite si on ne les droguait pas, mais si, au contraire, on insistait d'une manière énergique sur la toute-puissance du repos et des soins hygiéniques³⁷.

Mais ils ont observé que le repos et les soins hygiéniques seuls, n'étaient pas acceptés du malade et de son entourage, et qu'il fallait masquer cette simplicité. C'est en ayant honte d'eux-mêmes que, quand ils ne peuvent pas s'y soustraire, ils prescrivent, à un malade fébricitant, une potion, dont le *Sirupus rubi* forme la base essentielle, alors qu'il refuserait, comme trop simple, un verre de sirop de framboise.

Ces médecins-là sont des résignés³⁸. Ils sont, en général, aimés seulement de quelques rares personnes, amies autant que clientes, mais ils sont peu connus du grand public. Jamais on ne les voit parader dans les congrès. Quand ils parlent d'un

³⁷ Frank Brocher donne là une excellente définition de l'hygiénisme, professé à son époque par Paul Carton et d'autres médecins. Ce courant de pensées donnant beaucoup plus d'importance au terrain qu'aux microbes est repris aujourd'hui par les homéopathes, les naturopathes et les vaccino-sceptiques.

³⁸ Pourquoi un tel thérapeute devrait-il être résigné? Il peut aussi être rayonnant!

malade, ils disent volontiers : J'ai été appelé à suivre M. X pendant sa maladie, il a heureusement guéri.

Ceux-là sont les vrais médecins.



Encore une de la baronne !

Elle m'écrit aujourd'hui :

« J'apprends, à l'instant, par ma domestique que le petit garçon de Mme Machin a la diphtérie. Mme Machin vient faire la lessive chez nous, tous les quinze jours. Je m'intéresse à cette famille et suis bien aise de savoir que c'est vous qui soignez cet enfant, avec grand soin ; toutefois je vous serai reconnaissante de m'avertir quand il sera guéri, et que tout sera désinfecté chez eux, car je ne veux pas que Mme Machin revienne chez nous avant.

« Vous savez, sans doute, Docteur, que les bacilles de la diphtérie persistent dans la gorge souvent longtemps après que la maladie semble finie. Il ne faudrait faire désinfecter que lorsque les analyses indiqueront qu'il n'y a plus de bacilles. Quand cela sera fait, veuillez m'en aviser, svp.

« Recevez, Monsieur le Docteur, etc., etc. »

Merci, Madame, et trop aimable ! Mais j'aurais été beaucoup plus content si vous m'aviez dit que vous prendriez à vos frais la désinfection ou les analyses bactériologiques.

Je compte ne rien répondre.

C'est ce que j'appelle un cas « d'indiscrétion médicale ».



Bonne journée aujourd'hui, quoique je n'aie pas eu grande besogne ; journée heureuse où l'on se sent fier de sa profession, où l'on a envie de marcher la tête haute, content enfin d'avoir eu l'occasion, une fois, de faire un travail utile et intelligent.

J'ai été appelé, à midi, à l'auberge ; on venait d'y amener un ouvrier qui était tombé et s'était luxé l'épaule.

Je lui fis respirer quelques bouffées d'éther et lui remis son humérus en place. Quelques minutes après, il était réveillé, et, tout joyeux de pouvoir bouger son bras sans souffrir, il me remerciait. Mais, qui fut bien étonné, ce fut Jovial, l'aubergiste. Il n'avait encore jamais assisté à une anesthésie.

— Alors, comme ça, Docteur, me dit-il, si vous lui en aviez donné trop, de cette drogue, il aurait pu ne pas se réveiller, comme c'est arrivé, il y a quelques années, à Artaz, au Dr X, qui en a tué un ainsi, en lui remettant de même une épaule ?

— Mais non, lui dis-je, vous faites erreur, ce n'est pas la faute du Dr X, c'est un accident qui peut arriver à tout médecin, accident très rare, je vous l'accorde, mais accident quand même, absolument indépendant du médecin.

— Alors, comme ça, Docteur, vous voulez dire que l'homme là, quand vous avez commencé à l'endormir, vous saviez qu'il pouvait, peut-être, ne pas se réveiller ?

— Évidemment, cet accident pouvait arriver.

— Et alors ?

— Alors, tout le monde me serait tombé dessus, j'aurais passé pour un ignorant, un maladroit, que sais-je ? peut-être pour un criminel. Et je n'aurais cependant rien eu à me reprocher.

— C'est vrai, Docteur ? Alors... pas chic, votre métier !

— À qui le dites-vous ?

Et pourtant, ce soir, je suis fier de mon métier et content de ma journée.



J'ai rencontré, hier, Mme de Boncœur ; elle m'a prié d'aller à Artaz, visiter un homme auquel elle s'intéresse et qui est malade.

— Ils sont pauvres, m'a-t-elle dit, c'est une visite que le bon Dieu vous paiera.

J'y suis allé ce matin. Le brave homme est bien malade, il a une néphrite³⁹ chronique et un léger hydrothorax⁴⁰.

En l'examinant, j'ai trouvé, sur sa poitrine une place métallique, et il m'a expliqué que, se sentant faible et essoufflé, il

³⁹ Maladie inflammatoire du rein. Terme utilisé à tort pour *néphropathie*: infection du rein de diverses origines, infectieuse ou pas.

⁴⁰ Épanchement séreux de la cavité pleurale (autour du poumon).

s'était acheté cette plaque dynamogénique, annoncée sur les journaux.

— Mais, ajouta-t-il, elle est fort chère et ne m'a rien fait.

— Combien l'avez-vous payée ?

— Six francs.

Est-ce le bon Dieu qui la lui a payée, est-ce une âme charitable ou est-ce lui-même ?

Les conseils du médecin peuvent quelquefois être utiles ; on s'en passe s'ils ne sont gratuits. La prétendue plaque galvanique n'a jamais aucune utilité, et l'on trouve six francs pour l'acheter.

Et comment se fait-il que l'État, qui cherche à propager l'instruction dans le peuple, n'ait pas encore trouvé moyen d'extirper le charlatanisme éhonté des somnambules, magnétiseurs et consorts qui s'étale à la dernière page des journaux ?

Charlatanisme ? Quelle différence y a-t-il donc entre une plaque prétendue magnétique, mais sans aucune vertu quelconque, et la potion que le professeur Bourgeon a prescrite à la mère Trottet ?



Pochon est enfin venu réparer le fourneau. Il y a deux jours déjà que je l'ai prié de passer à la maison.

— Que diriez-vous, lui demandais-je, si, quand vous faites chercher le médecin, celui-ci ne venait que deux jours après ?

— Monsieur le Docteur veut plaisanter, dit-il, c'est bien différent, quand il s'agit de la « vie d'un homme ».

Est-ce quand Pochon réclame le médecin pour un fort mal de cheveux, suite d'une nuit de ribote, qu'il s'agit de la vie d'un homme, ou bien quand il faut réparer un fourneau, dont le tirage va mal et qui menace d'intoxiquer plusieurs personnes ?

C'est ce que je n'ai pas compris.



Ce matin, au moment où je me mettais à déjeuner, Mme Gourdon, notre voisine, me pria par téléphone de venir de suite, pour voir sa fillette.

— Je vais justement partir pour faire mes visites, lui répondis-je, je passerai donc chez vous dans un instant.

Puis j'achevai tranquillement mon déjeuner.

Au moment où j'ouvrais la porte pour sortir de la maison, nouvel appel au téléphone.

— C'est vous, Docteur ? vous aviez dit que vous veniez à l'instant, nous vous attendons.

— ...!

— Docteur, me dit Mme Gourdon, lorsque j'arrivai chez elle, je vous ai prié de passer, parce que nous sommes en train de baigner la petite. Vous deviez venir voir sa vaccine dans la journée, mais comme son pansement est tombé, j'ai trouvé plus

simple de vous appeler, avant qu'on habille l'enfant et qu'on lui refasse le pansement.

Pochon aurait peut-être trouvé qu'il s'agissait là de la « vie d'un homme ». Moi, j'ai songé à la fable du berger qui crie toujours « au loup ».



Jour de guigne ! Ce matin, j'ai pu faire toutes mes visites, personne n'est venu à ma consultation, et personne ne m'a fait demander. Je fus content d'avoir, enfin, un après-midi de loisir, car je désirais étudier et préparer une larve de gyryn⁴¹, que j'avais eu la chance de capturer, il y a quelques jours. Mais, à peine étais-je depuis vingt minutes au travail, que je fus appelé au téléphone :

« Il faut venir tout de suite chez M. Rameau, son petit garçon est devenu tout pâle et a pris mal. »

— Répondez, dis-je à la domestique, que je suis occupé à présent, que je ne puis aller tout de suite, mais que j'irai au plus vite.

Ah ! bien, oui. Dix minutes après, c'était M. Rameau, lui-même, qui arrivait.

— Docteur, me dit-il, ah ! Quelle chance que vous soyez à la maison ! Venez vite, ma femme a peur que notre enfant ne

⁴¹ Voir en annexe les pages sur le gyryn.

prenne une méningite, elle m'a prié de vous ramener tout de suite.

— Mais, lui dis-je, je fais une préparation microscopique que je ne peux lâcher ; je ne puis aller immédiatement, mais dans un quart d'heure, je vous le promets, j'irai. Du reste, tranquillisez madame, les méningites ne débutent pas ainsi brusquement, ce ne sera probablement qu'une indigestion.

— Non, non, Docteur, venez tout de suite ! Votre préparation attendra, mais mon enfant est malade. Venez le voir, vous nous direz ce qu'il faut faire. Je vous attends, Docteur.

Impossible de travailler avec cet homme dans mon cabinet ; je mis donc ma préparation inachevée de côté et, résigné, je le suivis.

Et, marchant côte à côte, pendant le court trajet qui me séparait de chez lui, vaguement, je l'entendais, essoufflé, mais heureux de sentir le médecin avec lui, me remercier d'avoir bien voulu l'accompagner, disant qu'il espérait que l'indisposition de son enfant ne serait rien, puisque j'avais pu venir tout de suite, car, souvent, une maladie était bien moins grave, soignée dès le début.

Tandis que, distrait, en moi-même je pensais : « Ce petit Rameau, je le connais, c'est un bel enfant, solide ; évidemment il a une indisposition passagère, sans gravité. Sinon, si, par hasard, il commence réellement une maladie, ce n'est que dans un ou deux jours que je pourrai m'en rendre compte ; en tout cas, il n'y aura rien à faire pour le moment, rien ne pressait à ce

point. » Et je regrettais ma préparation manquée. Le contraste de nos deux pensées, de nos deux préoccupations à Rameau et à moi me frappa :

Pour lui, j'étais l'être tout-puissant qui pouvait arrêter, couper la maladie, prise au début, tandis que moi, je ne connaissais que mon impuissance.

Je savais que, la plupart du temps, notre science se résume à faire prendre patience à nos clients, en employant même pour cela des moyens plus ou moins honnêtes. Et c'est pour ce néant qu'il faut savoir gaiement tout sacrifier, famille, science, plaisirs ou repos, et accepter d'être souvent inutilement dérangé. Mais comment donc, pensais-je, ayant une idée si différente de l'art médical, clients et médecins arrivent-ils à se comprendre ?

À notre arrivée, la mère souriait. L'enfant, assis dans son lit, était rose et gai ; il avait vomi, il était soulagé, il était guéri.

Mais quand, une fois rentré à la maison, je voulus reprendre mon travail, je vis qu'en mon absence, ma préparation s'était toute gâtée et n'était plus bonne qu'à être jetée.

Des indigestions, j'aurai souvent encore l'occasion d'en soigner, mais reverrai-je jamais une larve de gyryn ?



J'ai fait connaissance aujourd'hui avec un nouveau cercle de l'enfer, non décrit par Dante.

Ce matin, je reçus une lettre de mon confrère Figuier, me

disant qu'il était malade, depuis quelques jours déjà, qu'il n'avait pas pu faire, la semaine dernière, sa visite hebdomadaire à l'hospice des vieillards, que plusieurs pensionnaires réclamaient le médecin, et il me demandait si je pouvais lui rendre le service d'y aller à sa place ?

J'y suis allé cet après-midi, vers quatre heures.

Je n'étais pas encore entré dans cet hospice, situé hors de mon rayon habituel. Il est neuf, bien construit, bien situé, mais l'encombrement s'y fait déjà sentir et les lits sont un peu trop serrés les uns contre les autres.

Tous les valides étant au jardin, je visitai rapidement les dortoirs à moitié vides. Le directeur m'accompagnait en me donnant quelques renseignements :

« Celui-ci est gâteux, il n'y a pas moyen de tenir son lit propre. Celui-ci est en train de mourir,— et il me montra un coin de la salle où, entouré de cinq ou six personnes, un vieux était à l'agonie. Celui-ci, ne vous en occupez pas, il n'a rien, mais se plaint toujours ; il a une peur atroce de mourir et ne peut s'y résigner. »

Une fois la tournée des dortoirs faite, le directeur me pria de passer dans son cabinet. Il me consulta d'abord pour sa propre personne, souffrant de petites misères inhérentes à la nature humaine. Puis, il me pria de voir sa femme. Pendant ce temps, il fit sonner la cloche pour aviser les pensionnaires, qui étaient dehors, que le médecin était là.

Au bout de quelques instants, un brouhaha derrière la porte m'avertit que plusieurs personnes attendaient.

Le directeur fit entrer un vieillard. Il se plaignait d'un point de côté. Je le fis déshabiller, je l'examinai, je l'auscultai, je le fis causer. Je ne lui trouvai, du reste, rien de malade et le congé-diai avec de bonnes paroles.

Un deuxième entra : il avait des douleurs dans le dos. Je lui disais de se déshabiller pour l'examiner, lorsque le directeur me prit à part :

— Docteur, me dit-il, vous leur consacrez beaucoup trop de temps, vous n'aurez jamais fini. Le Dr Figuiet ne fait pas tant d'histoires ; il leur demande : « Qu'avez-vous ? » et sur leur réponse, sans les déshabiller ni les examiner, il leur prescrit quelque chose et ils sont tous contents.

— Combien y en a-t-il qui demandent à me voir ?

Le directeur alla les compter :

— Vingt-cinq, Docteur, onze hommes et quatorze femmes.

« Ah ! oui, pensai-je, dans ce cas, il faut aller plus vite. »

Alors s'accomplit un lugubre défilé de vieillards tremblotants, sales, en désordre, n'entendant pas, voyant à peine, et tous geignant, se plaignant qui de sa tête, qui de son ventre, qui de ses pieds. En trois minutes, chaque malade (?) fut bâclé, examiné (?). Tous eurent leur ordonnance. Je crois et j'espère qu'aucun n'avait de maladie sérieuse, mais quant à pouvoir l'affirmer, après deux minutes d'examen, ce n'est pas possible.

Ma visite à l'hospice avait duré deux heures. Le directeur me pria de repasser à la fin de la semaine.

— Non, lui dis-je, j'espère que M. Figuier sera guéri ; sinon, je le prierai de choisir un autre confrère que moi.

— Mais cette visite vous sera payée.

— Cela m'est égal, je préfère ne pas revenir ; c'est trop loin de chez moi.

Le directeur me regarda étonné, avec de gros yeux interrogateurs ; il ne comprenait pas.

Ah ! Directeur, je reviendrais bien volontiers si vous pouviez répondre à cette question : « Est-ce comme médecin que je serai payé ou comme mauvais plaisant ? » Examiner vingt-cinq malades, ou soi-disant malades, et faire vingt-cinq prescriptions revêtues de ma signature, en une heure et quart, est-ce exercer la profession médicale, ça ?

Non.

Eh bien, ma profession est d'être médecin.



M. Mingot, le grand commerçant, fait des difficultés pour me payer la note des soins que j'ai donnés à sa domestique. Il prétend que je l'ai mal soignée, son doigt étant resté déformé et raccourci.

Bigre, je le crois bien. Elle avait un panaris osseux de la dernière phalange de l'annulaire, ayant fusé presque jusqu'à

la paume de la main. J'ai dû lui fendre le doigt dans toute sa longueur, et elle a éliminé spontanément toute la dernière phalange. Plusieurs fois, j'ai cru qu'on serait amené à lui amputer le doigt ; il a cependant guéri. Déformé, raccourci, c'est vrai, mais avec les articulations non ankylosées et pouvant être utile encore.

Et M. Mingot trouve ce résultat mauvais !

C'est navrant de voir que, plus on se donne de peine, meilleur est le résultat, et moins on est apprécié.

Depuis neuf ans que je pratique à Challens, aucun des panaris que j'ai eus à traiter ne s'est terminé par l'amputation, sauf, il y a trois ans, celui du cocher Guex.

Je le soignais depuis une semaine à peine, lorsque son patron, trouvant que cela durait trop longtemps, vint me proposer d'avoir une consultation avec le chirurgien Couteau. Ce dernier, purement et simplement, lui amputa le doigt. Deux semaines après, Guex reprenait son service. Le patron fut enchanté, le chirurgien bien payé ; moi, je fus navré et passai pour un imbécile. Quant au cocher... il regretta son doigt. Encore à présent, chaque fois que je le rencontre, il me demande :

— Docteur, ne pensez-vous pas qu'on aurait pu, avec un peu de patience, me conserver le doigt ? Cela me gêne beaucoup d'avoir ce trou au milieu de la main ; quand je puise de l'avoine, elle passe toute à travers.

Par bonne confraternité je lui réponds toujours :

— Écoutez, puisque le chirurgien Couteau a jugé bon de vous amputer le doigt, c'est que c'était nécessaire.

Et cela n'est pas vrai, car le chirurgien Couteau est peut-être très habile pour ouvrir des ventres, ce que je n'oserais jamais entreprendre, mais il a probablement beaucoup moins de pratique que moi en ce qui concerne les panaris.



Cette incapacité où se trouve le malade de pouvoir juger et apprécier le travail du médecin et les résultats obtenus est très déconcertante. C'est un des grands ennuis de la profession et souvent un danger. Car, fréquemment, les clients remercient avec effusion et sont reconnaissants envers leur médecin, alors que celui-ci, dans son for intérieur, se fait d'amers reproches et regrette de n'avoir pas agi autrement. Et, en revanche, alors qu'il s'est donné beaucoup de peine et a obtenu un résultat qu'il estime bon, il ne récolte que des reproches, souvent de l'ingratitude, quelquefois de la médisance. C'est un danger parce que le médecin, tiraillé entre sa conscience d'un côté et le désir de ne pas mécontenter le client de l'autre, est souvent très embarrassé.

Je parlais de cela l'autre jour à mon excellent confrère Rochat.

— Voilà, m'a-t-il dit, quelle est ma ligne de conduite. Je me demande toujours : « Qu'est-ce que je désirerais qu'on me fit si c'était moi le malade ? » Et, une fois la question résolue, je

propose la chose au client. S'il accepte, c'est bien ; s'il refuse, je ne m'offusque pas. Le médecin n'est pas un chef qui donne des ordres, c'est un être instruit et expérimenté auquel on demande des conseils médicaux. On devrait le comparer à un guide et le malade à un ascensionniste. Le guide connaît la montagne, il peut en signaler les dangers et souvent les atténuer, mais il ne saurait les supprimer. Le médecin, lui, connaît la maladie ; il peut en prévoir les complications et, souvent, par des conseils et un régime bien entendu, les faire éviter ; mais il ne peut pas supprimer la maladie. Et, de même que l'ascensionniste peut réussir une ascension sans guide, de même le malade peut guérir sans médecin. Tous deux, cependant, s'épargnent de la peine et des souffrances s'ils suivent les conseils de l'homme expérimenté. L'ascensionniste considère son guide comme un compagnon et un ami et accepte en général ses conseils comme des ordres. Pourquoi le malade ne se comporte-t-il pas de même envers son médecin ? Les médecins devraient avoir à cœur d'élever leur profession par leur désintéressement, leur indépendance de jugement et leur absolue probité, faisant toujours passer l'intérêt du client avant le leur. Les défaillances de quelques-uns et les exagérations de beaucoup d'autres n'expliquent-elles pas, dans une grande mesure, l'injuste méfiance envers la profession dont souffrent également clients et médecins ?

Sans doute, confrère, mais vous voudriez que seul le médecin fût honnête, dans ce monde qui ne l'est guère, et vous oubliez cette parole si vraie de Veressaieff : « La faveur du public va de plus en plus à des médecins reniés avec mépris, et

non sans raison, par ceux de leurs confrères qui sont vraiment dignes du nom de médecin.⁴² »

N'est-elle pas logique, cette ambition du médecin : avoir une clientèle et vivre de son travail ? Et tant pis pour le client si, pour nous rester fidèle, il exige d'être trompé !



Mme Bourgeois, la femme du jardinier de M. Bruyère, est venue à ma consultation aujourd'hui. Elle est un peu inquiétée par une petite grosseur qu'elle a au sein, depuis quelques mois déjà.

Effectivement, il y a là une légère induration, intéressant la peau et la glande et qui me donne à penser ; les ganglions de l'aisselle m'ont paru aussi un peu indurés.

Je ne lui ai pas caché, en employant les termes d'usage dans de pareilles circonstances, que le cas me semblait sérieux, que c'était peu de chose, mais que cela pourrait s'aggraver et se changer en tumeur. Je lui ai conseillé d'aller voir un chirurgien, qui, ajoutai-je pour la préparer, trouvera peut-être plus prudent d'enlever cette petite grosseur.

— Mais, Docteur, m'a-t-elle dit, des trois médecins que j'ai vus ces derniers mois, aucun ne m'a parlé d'opération.

— C'est possible.

⁴² *Mémoires d'un médecin.* (NDA)

Elle est partie, non convaincue ; elle aurait voulu une pommade pour faire dissoudre. J'ai refusé.



M. Bruyère est venu me voir, me demander des renseignements, car, me dit-il, cette pauvre femme a été bien effrayée.

Je lui ai donc expliqué ce qu'il en était : cancer fort probable, encore au début, bien limité, opérable, quoique cependant l'état des ganglions, peut-être déjà un peu indurés, rendît le résultat définitif hypothétique. Enfin je l'ai renseigné sur l'urgence d'une détermination rapide, chaque semaine de retard aggravant la maladie et augmentant la difficulté de l'opération. M. Bruyère a compris tout cela et m'a promis d'en parler sérieusement au mari.



M. Bruyère est revenu aujourd'hui. Il ne sait trop que penser. Mme Bourgeois ne se décide pas ; elle lui a raconté avoir vu trois médecins ces derniers six mois, et elle ne comprend pas pourquoi, aucun ne lui ayant parlé d'opération, j'estime moi, tout à coup, qu'il y a urgence à en faire une.

— Pourquoi donc, me demanda M. Bruyère, vos confrères n'ont-ils rien dit, si vous, vous estimez que la chose est si grave ?

— Mais c'est bien simple, lui expliquai-je : Mme Bourgeois

a consulté trois médecins différents ; si elle avait consulté trois fois le même médecin, le résultat eût été tout autre. En avril, elle a vu le Dr Bonnefoy, à Villand. Le Dr Bonnefoy l'a bien examinée et, inquiété par cette petite induration suspecte, l'a minutieusement interrogée sur ses ascendants ; mais il n'a rien trouvé qui confirmât ses craintes. Mme Bourgeois est encore relativement jeune, elle dit avoir eu dans le temps un abcès ; Bonnefoy ne pouvait pas, sur de simples hypothèses, l'effrayer. Il lui a dit de revenir en mai ; à ce moment, il aurait constaté un progrès minuscule qui l'aurait averti. Mme Bourgeois n'y est pas retournée, parce que, dit-elle, le docteur n'avait rien fait et n'avait pas eu l'air de la prendre au sérieux... Au commencement de juin, elle va voir le Dr Richard, en ville. Ce dernier procède absolument de même. Il est inquiet, il trouve la chose suspecte, mais avant d'effrayer la malade, lui aussi désire la voir une seconde fois. Avec un peu plus de mise en scène que Bonnefoy, il prescrit une pommade, dit à Mme Bourgeois de s'en enduire pendant trois semaines, puis de venir le revoir au bout de ce temps, afin qu'il puisse constater l'effet du médicament (comprenez : afin qu'il puisse constater si l'induration a progressé). Mme Bourgeois, mécontente de ce que la pommade ne lui a rien fait, n'est pas retournée chez lui... En juillet, souffrant de l'estomac, elle est allée consulter Gentil, un spécialiste de l'estomac, et en a profité pour lui demander ce qu'il pensait de son sein. Gentil, pas chirurgien du tout, a cependant flairé quelque chose de sérieux. Il a prescrit à Mme Bourgeois des poudres pour son estomac et, se déclarant incompetent en ce

qui concernait le sein, il lui a conseillé vivement d'aller demander l'avis de son confrère, le chirurgien Durand. Elle n'y est pas allée et avant-hier, 1^{er} septembre, elle est venue me voir. De mai à septembre, ce qui était peu net est devenu distinct. Ce que je constate à présent, tous les collègues consultés précédemment le constateraient, et probablement même que Bonnefoy, qu'elle a vu en premier, l'aurait déjà avertie en mai. Voilà ce que c'est que de changer perpétuellement de médecin .

— C'est vrai, me dit M. Bruyère, mais les gens qui n'ont pas étudié la médecine ne peuvent pas se douter de tout cela.

— Évidemment.



Fallait-il parler à M. Bruyère comme je l'ai fait ou devais-je me retrancher derrière le secret professionnel et le congédier avec politesse ?

J'ai eu raison, je crois, de lui parler avec franchise. Il a réussi à décider le mari. Mme Bourgeois est entrée cet après-midi à la clinique Durand. On l'opérera très prochainement.

Si je m'étais tu, j'aurais été le quatrième médecin consulté et, comme les trois précédents, pas cru. Dans un mois, on en aurait consulté un cinquième.

Or, si la discrétion professionnelle existe et doit exister, le secret professionnel m'a toujours semblé être un terme vide de

sens, car le médecin doit être un homme raisonnable et un honnête homme, avant toute autre chose.



Rencontré, ce matin, mon confrère Falaise. Depuis que sa santé l'a forcé de renoncer à pratiquer, il vient souvent se promener dans les environs. La campagne est si belle par ici !

Il marchait le long du bois, tenant un journal à la main et souriant tout seul.

— Ah ! Goujon, s'est-il écrié en me voyant, qu'est-ce que ce journal m'apprend ? Ils veulent fonder un dispensaire antituberculeux, pour dépister les cas de tuberculose au début, et c'est Favre, Picard & Cie qui lancent cette affaire tout à fait drôle !

J'étais absolument de son avis sur le peu de résultats pratiques d'une semblable œuvre, mais, connaissant son esprit caustique, dès qu'il s'agissait de tuberculose, je lui demandai ce qu'il trouvait de plaisant dans cette œuvre humanitaire ?

Lui-même était atteint, depuis sa jeunesse, d'une lésion tuberculeuse du poumon, qu'il supportait, du reste, fort bien, mais qui, depuis quelques années, l'invalidait de nouveau un peu.

— Humanitaire ! s'est-il écrié, mais, Goujon, c'est une œuvre de réclame électorale et professionnelle que vous voulez dire ! Comment dépister une tuberculose au début ? Car qu'est-ce qu'une tuberculose au début ? C'est un rhume, une grippe,

quelques mois de neurasthénie ou d'embaras gastrique : mais tout le monde a été tuberculeux au début, puisque, dans les autopsies de gens morts d'accidents, en pleine santé, on en trouve 97 % atteints de lésions de tuberculose pulmonaire, latentes ou guéries... Mais, Goujon, ce qui me fait rire, c'est que c'est Favre, Picard & Cie qui lancent cette affaire, humanitaire, pour se faire connaître et mettre autour de leur nom une auréole de philanthropie. Et savez-vous ce que je trouve de plus plaisant, c'est que quand j'ai eu ma rechute, il y a quatre ou cinq ans, j'ai vu Favre et Picard comme confrères et même le grand spécialiste Rubin. Ils m'ont ausculté, ils m'ont radioscopé, ils m'ont retourné en tous sens. Eh bien, ne trouvant rien de bien positif, ils m'ont traité de nerveux, de neurasthénique. Le plus malin m'a dit que j'avais, probablement, un peu de dilatation bronchique ! Et ce sont ces gens-là qui veulent dépister une tuberculose au début ! Alors qu'ayant affaire à un collègue, ancien tuberculeux connu, qui leur dit : « J'ai une rechute, je suis malade comme je l'étais il y a quinze ans, je le sais, je le sens » parce qu'ils ne constatent rien de bien positif à l'auscultation, ils répondent : « Vous n'avez rien, c'est nerveux. » Et, si le cobaye⁴³, par deux fois, ne leur avait donné tort, ils auraient fini par le croire... Comment dépisteront-ils une tuberculose au début chez un individu, à eux inconnu, qu'ils examineront au

⁴³ Le bacille de la tuberculose n'est pas facile à faire pousser sur des plaques de culture au contraire de la plupart des bactéries. On utilisait donc la technique dite d'inoculation au cobaye. Quelques semaines après, l'autopsie du petit animal donnait la réponse.

plus pendant un quart d'heure et qui, sans expérience médicale, ne saura pas leur expliquer ce qu'il ressent ? Lésion au début ! avec ça qu'on entend quelque chose aux lésions du début, quand souvent on n'entend presque rien à des lésions déjà très avancées ! Et, par crainte d'une prétendue contagion, qui n'a jamais pu être démontrée, ces tuberculeux, ils veulent les isoler dans des sanatoriums. Ah ! elle est bonne ! Dire qu'une des gloires de la médecine du siècle dernier a été de faire rentrer les aliénés et les lépreux dans le droit commun, de supprimer la clochette de ces derniers, de ne plus les traiter en parias, et qu'à présent certains confrères, pour glorifier notre siècle de progrès, ne rêvent que de retourner d'un siècle en arrière !... Ils veulent construire des tuberculoserias, y parquer les tuberculeux, et, pour un rien, ils seraient d'avis de les signaler au public par un costume spécial. Mais jamais, au grand jamais, ils ne prendront de semblables mesures envers des syphilitiques ou des cancéreux... à cause du secret professionnel !

Et brandissant son journal, il s'est éloigné en murmurant :

— Fumistes ! Fumistes !

Au fond, il a raison. Il a le courage de son opinion et il la dit. Il peut se permettre ça, lui, qui n'a plus rien à faire ni avec ses collègues, ni avec le public. Ah ! l'heureux homme !



Le jeune Bornand a la fièvre typhoïde. Quoique ses parents

habitent à deux pas de chez moi, c'est mon confrère Morrens qui le soigne.

Je n'ai été appelé qu'une fois chez les Bornand, paysans aisés, habitant depuis longtemps la contrée. C'était la première année que je pratiquais à Challens ; leur fils avait alors quatre ou cinq ans. Sa mère me fit chercher parce que, me dit-elle, « l'enfant a des âcretés de sang, il lui sort des boutons qui le démangent et l'empêchent de dormir » et elle me demanda si ce n'était pas le moment, « à présent le printemps venu, de lui faire prendre un dépuratif ». Je fis déshabiller le petit garçon. C'était un bel enfant, bien tenu, propre, avec de grands beaux yeux noirs et de beaux cheveux de la même couleur. Je n'eus pas de peine à reconnaître qu'il était atteint de la gale, légère, bénigne, mais gale quand même.

Je n'en dis rien ; mais j'expliquai qu'il avait une irritation de la peau et prescrivis une pommade « adoucissante » au baume du Pérou. Je ne parvins qu'avec beaucoup de peine à faire accepter la chose par la mère, qui « voulait », non pas une pommade, mais un dépuratif qui agît sur le sang. Au bout de deux jours l'enfant était radicalement guéri ; plus de boutons, plus de démangeaisons, il dormait bien et était content. La mère, cependant, me recevait toujours d'un air rogue qui m'intriguait. Lorsque je pris congé d'eux, elle m'accompagna à la porte :

— Alors, me dit-elle, qu'est-ce que c'est que cette pommade et qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Étonné, je me retournai, la regardant d'un air interrogateur.

— Oui, continua-t-elle, le pharmacien, qui l’a préparée, m’a dit que c’était une pommade contre la gale ; mais mon petit garçon n’a pas la gale, nous sommes des gens propres, nous.

— Madame, lui dis-je, les pharmaciens feraient souvent mieux de se taire que de dire des bêtises ; votre petit garçon était malade, c’est pour cela que vous m’avez prié de venir le voir ; il est à présent guéri, je pense que vous êtes contente. Au revoir.

Jamais je ne fus rappelé dans cette famille, car jamais ils n’ont pu me pardonner l’indiscrétion du pharmacien et le fait d’avoir guéri l’enfant sans lui avoir fait prendre un dépuratif « qui agisse sur le sang », comme le voulait la mère. Et dire pourtant que c’est un des rares cas où le médecin peut réellement agir et « couper » la maladie. Mais voilà toute la reconnaissance qu’il en retire.



C’est curieux comme un même logement peut changer d’aspect suivant les gens qui l’habitent.

J’ai été, aujourd’hui, chez les nouveaux jardiniers de M. Forest et, entré dans la cuisine, je ne m’y reconnaissais pas.

Je me rappelais y être venu, le printemps dernier, alors que je soignais la petite Perron, fillette des précédents jardiniers, malade d’une bronchite. À cette époque, la cuisine était sombre, humide, éclairée seulement par la porte-fenêtre, au nord, et par

une minuscule fenêtre, à l'est ; jamais le soleil n'y pénétrait. Les Perron ne faisaient que s'en plaindre et, attribuant la maladie de leur enfant à leur mauvais logement, ils récriminaient sans cesse contre le propriétaire.

À présent, transformation complète. La chambre est claire, en ordre, tout ensoleillée.

— Monsieur ne reconnaît pas la cuisine, me dit le jardinier, en voyant mon air étonné.

— Mais non, qu'avez-vous fait pour l'embellir ainsi ?

— Nous avons simplement ouvert une fenêtre, qui était condamnée depuis des années, tant que les précédents ont habité ici.

— Celle-là, en plein midi ? Je n'avais jamais remarqué qu'il y eût une fenêtre là.

— Ils avaient fermé les volets, calfeutré la fenêtre, avec des étoffes, et mis un meuble devant, parce qu'elle donnait du côté de la ferme et qu'ils ne voulaient pas qu'on pût voir chez eux.

Il m'est arrivé déjà bien des fois de visiter des logements, à plusieurs années d'intervalle, et de les trouver transformés, lorsque les locataires changeaient. On ne peut nier l'influence d'un mauvais logement sur la santé de ceux qui l'habitent ; mais, suivant moi, on ne parle pas assez de l'influence de l'habitant sur l'amélioration ou l'aggravation des conditions hygiéniques de son logement ; elle est pourtant de toute importance.

La place donnée aux meubles, l'absence ou la présence

de rideaux aux fenêtres, des murs propres ou sales, tout cela modifie beaucoup l'aspect d'une pièce.

J'ai vu une chambre, au rez-de-chaussée, devenue presque une cave obscure, parce que, sur la fenêtre, déjà petite, on avait mis une caisse de terre et semé des capucines. Cette culture, faite en été, avait été oubliée en automne, et, par les sombres jours de novembre, ces plantes mortes et fanées, la fenêtre fermée, avec ses inévitables rideaux rouges, absolument inutiles, enlevaient tout le jour de la pièce. Les habitants, par négligence ou insouciance, ne s'en apercevaient pas ; ils furent stupéfaits de la transformation lorsque je fis tout enlever.

Et les carreaux cassés, recollés ou remplacés par des morceaux de papier ?

Tout pasteur, toute personne qui visite les indigents, et qui dispose d'un fonds de bienfaisance, devrait, comme première dépense, faire venir le vitrier. (Les médecins, eux, n'ont point de fonds de bienfaisance à leur disposition : pourquoi cette chose illogique ? est-ce que peut-être ils n'ont que des millionnaires à visiter ?)

Le vitrier serait quelquefois plus utile que le médecin ; il le serait toujours plus que le pharmacien. Mais, voilà, ce n'est pas encore admis, et le médecin, fonctionnaire de l'assistance publique, pourra encore longtemps procurer gratuitement de prétendus remèdes, avant de pouvoir, pour une dépense infiniment moindre, faire remplacer une vitre brisée.

Et cela ne serait pourtant pas une œuvre inutile.



Ah bien, moi qui me plaignais de n'avoir affaire qu'à des clients incapables de raisonner logiquement ! J'en ai eu un, aujourd'hui, qui m'a fait passer un vilain moment.

Je me suis trouvé dans le tram avec M. Martin, le chimiste.

— Docteur, m'a-t-il dit, vous avez conseillé, hier, à ma femme, de remplacer l'huile de foie de morue, que nos enfants ne supportent pas, tout simplement par de bonnes tartines au beurre, mais, dites-moi, ne craignez-vous pas la contagion ?

— La contagion ? quelle contagion ?

— Eh ! Docteur, vous autres médecins vous êtes étonnants, vous criez à tort et à travers : « Gare à la tuberculose, méfiez-vous, ne prenez que du lait bouilli, » et, d'un autre côté, vous conseillez des tartines au beurre. Mais le beurre, c'est du lait cru.

Comment je m'en suis tiré ?... Je crois vaguement lui avoir dit que la contagion par le lait était prouvée, tandis qu'on n'avait jamais signalé aucun cas de transmission par le beurre (?). (Comment les aurait-on démontrés ?) Mais... mais... la seule vraie réponse était celle-ci :

— Ma foi, mon cher Monsieur, évidemment, dans ce cas-là, les médecins manquent de logique.

Car jamais je n'aurais osé lui dire :

— Les médecins parlent beaucoup de contagion tuberculeuse, mais les neuf dixièmes d'entre eux n'y croient pas⁴⁴.



En passant à Bellevue aujourd'hui, j'ai rencontré Mme Peyret. Je ne l'avais pas revue depuis que je l'envoyai à l'hôpital, il y a plus d'un an. Je ne la reconnaissais pas . C'est elle qui m'a arrêté, elle voulait me remercier de la peine que je m'étais donnée, lorsqu'elle était malade.

Elle a eu une pleurésie purulente, qui l'a retenue trois mois à l'hôpital ; mais, à présent, elle se sent tout à fait bien. Cela m'a fait plaisir de la revoir, et, surtout, j'ai été heureux de constater que quelques malades, au moins savent dire merci ; c'est si rare !



Mme Rose est morte subitement.

Hier, sa chambre resta fermée toute la journée, et aujourd'hui, voyant qu'elle n'ouvrait pas davantage, on entra chez elle. On la trouva, en costume de nuit, étendue, morte, devant son lavabo, sur lequel se trouvait une cuvette d'eau rougie. Elle même gisait sur le plancher au milieu d'une mare de sang qu'elle avait vomi.

⁴⁴ Cette affirmation est étonnante. Y avait-il alors tant de médecins acquis aux idées hygiénistes?

Le diagnostic qui s'impose est : mort subite, causée par la rupture d'un anévrisme⁴⁵ de l'aorte.

Donc cette brave femme était malade, comme elle le sentait et comme elle le disait. Elle avait fini par vivre seule, retirée, ne voyant pour ainsi dire plus personne, énervée qu'elle était, de l'indifférence et de la méchanceté des voisins. Elle se sentait malade, mais avait toutes les apparences de la bonne santé. Elle mangeait bien, dormait bien, n'avait pas de misères apparentes ; elle se plaignait seulement d'être facilement essoufflée, d'avoir des bouffées de chaleur à la tête, froid aux pieds et une sensation désagréable, qu'elle ne pouvait définir dans la poitrine.

Après l'avoir minutieusement examinée, n'ayant rien constaté d'anormal, je lui avais conseillé d'aller consulter en ville. Elle alla voir un médecin, puis un chirurgien, tous deux réputés. Ils ne trouvèrent rien non plus, et elle revint navrée, car, eux aussi, lui avaient dit : « C'est l'âge, c'est nerveux, il faut surmonter ces impressions-là, occupez-vous, pensez à autre chose. »

Sur sa demande, je passais la voir tous les quinze jours environ.

Tout était minutieusement propre et rangé chez elle, car c'était une personne d'ordre ; elle tenait toujours à me payer comptant chacune de mes visites. Chaque fois, en moi-même je me demandais : « Qui est-ce qu'elle paie ? Le médecin qui ne lui fait rien, ou l'ami qui la visite de temps en temps ? Est-

⁴⁵ Dilatation d'un vaisseau sanguin, qui rend la paroi plus fragile.

ce qu'on paie ses amis, à présent, ou est-ce un privilège de la profession ? »

Elle me racontait ses misères, ses sensations angoissantes dans la poitrine, et, surtout, combien elle souffrait de l'indifférence des voisines, qui la traitaient de vieille quinquarne, qui a ses vapeurs. Je l'écoutais sans trop savoir que lui dire, mettant un peu toutes ces sensations sur le compte d'un très léger goitre qu'elle avait et sur lequel j'avais tenté, sans aucun résultat, un traitement par l'iodure.

Eh bien, elle avait raison, et, nous tous, médecins et voisins, nous avons tort. Elle souffrait, et tous, nous avons été peu compatissants pour elle et nous nous sommes trompés. Nous avons été présomptueux, parce que, ne constatant rien, nous lui avons affirmé qu'elle n'avait rien. Nous avons été inhumains, en nous moquant d'elle et en traitant ses souffrances de phénomène nerveux, sans importance.

Ce qui est consolant, c'est que si, par hasard, on avait fait le diagnostic plus tôt, il n'y aurait rien eu à faire qu'à l'endormir par des paroles mensongères ; mais la fin eût été la même.



Je me suis retiré du conseil municipal, et je crois que j'ai bien fait. Je n'ai pas assez de philosophie pour être mêlé à la vie publique. Je ne me rappelle plus quel penseur a dit « qu'à moins d'être un sot, ce qu'on apprend dans la vie politique doit épouvanter ou mettre en fureur quiconque n'est pas réconcilié par

une coquinerie native avec celle qu'il découvre, ou qui n'apporte pas à cette initiation une forte dose de philosophie. »

Or, malheureusement, je ne suis ni assez sot, ni assez coquin, ni assez philosophe. Hélas !

Je crois bien me souvenir que cette pensée est de Challe-mel-Lacour, un philosophe, lui.



J'ai eu, aujourd'hui, un aperçu de ce que pouvait être la clientèle médicale dans une grande ville.

Mme Berget m'a prié de voir sa sœur, Mlle Durand, domestique à Paris, qui est venue, pour un mois, se reposer chez elle.

Mlle Durand était au lit. Elle avait pris froid, était enrhumée et se plaignait de névralgies.

Comme je le fais pour tout nouveau client, je lui ai demandé son nom et l'année de sa naissance.

— Je vous ai prié de venir, parce que j'ai pris froid, m'a-t-elle répondu. Je désire que vous me prescriviez quelque chose pour me faire passer mes douleurs, mais il n'y a pas besoin, pour cela, de faire toute une enquête et de me demander mon âge et mon état civil.

— Mais, Mademoiselle, lui dis-je, il faut bien que je puisse classer les fiches de mes malades, or, j'ai déjà, au moins, cinq Durand, parmi mes clients.

Après l'avoir auscultée et examinée, je pris une plume pour prescrire.

— Docteur, me dit-elle, vous prescrirez en français, pas en latin.

— Si vous le désirez, pourquoi ?

— À Paris, les membres des sociétés de secours mutuels exigent de leur médecin qu'il prescrive en français. Vous comprenez, du moment que le médecin est payé, nous avons le droit de savoir ce qu'il nous fait prendre.

Au retour, pendant que je traversais le village de Creste, le chien de Favrot a sauté à ma rencontre et est venu se frotter contre mes jambes. C'est sa manière de me témoigner sa reconnaissance.

Il y a six mois, je lui ai extrait du pied une grosse épine. Le brave animal s'en souvient, et, chaque fois qu'il me voit passer, il me remercie à sa façon.

Allons, je crois qu'il vaut encore mieux pratiquer à Challens qu'à Paris.



Maigrot renonce, cet hiver, à son séjour de montagne.

Ce qui m'a stupéfait, ce sont les raisons qu'il m'a données.

— Vous comprenez, m'a-t-il dit, depuis trente ans que je suis malade, j'ai réussi à m'arranger à vivre, tant bien que mal, avec

ma maladie. Je ne tousse pas, je ne crache pas. On dit que j'ai une petite santé, mais, en somme, cela ne va pas trop mal.

Je passe pour un original, parce que je demande mes congés en janvier. Je partage et j'écourte ainsi la mauvaise saison, par quelques semaines de repos, à l'air et au soleil.

Mais, à présent, quand on va dans un hôtel de montagne, en hiver, si l'on ne fait pas du sport, si l'on a l'air un peu minable, comme moi, si l'on a le malheur de donner, une fois, un seul coup de toux, le gérant poliment nous informe, qu'ayant mis sur les prospectus que les tuberculeux n'étaient pas acceptés à l'hôtel, les autres pensionnaires désiraient savoir si...

Bref, l'an dernier, on m'a fait comprendre que dorénavant il me faudrait montrer un certificat, constatant que je n'étais pas tuberculeux.

— Alors, lui dis-je, allez dans un Sanatorium.

— Non, me répondit-il, je n'en ai pas besoin ; je ne puis y aller avec ma femme, et c'est trop cher ; ou trop bon marché. Je ne suis pas un assisté. Je me soigne depuis trente ans, je sais prendre les précautions nécessaires, vous le savez du reste bien, Docteur. Mais j'estime que j'ai le droit de me soigner, sans afficher ma maladie. J'y perdrai ma place. Tenez, l'an dernier, j'ai entendu, par hasard, un jeune homme de l'hôtel qui racontait, à un autre, comment il se traitait. Il était vérolé⁴⁶, Docteur. Eh bien, à celui-là, qui est contagieux, on ne lui demandera

⁴⁶ La *vérole* était la syphilis, la *petite vérole* la variole, et la *petite vérole volante* la varicelle.

point de certificat. En exigeant un de moi, qui ne suis pas contagieux, en affolant le public, on m'empêche de me soigner.

Et le pauvre homme s'essuya une larme.

Falaise avait peut-être raison l'autre jour. Pour les tuberculeux, il n'y a plus de secret médical.



Dubois est malade, il est au lit, il a une sciatique.

Lui aussi vient de me poser les trois inévitables questions :

— Docteur, pourquoi est-ce que je suis malade ?

Et, devant le geste marquant mon impuissance à lui donner une explication :

— Pourtant je ne bois pas, je vis hygiéniquement, je prends de l'exercice tous les jours, jamais je n'ai fait d'excès ; pourquoi, à présent, suis-je immobilisé par ces détestables douleurs ?

Au bout d'un moment, résigné, il reprend :

— Docteur, au fond, qu'est-ce que c'est qu'une sciatique ?

Qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'on le sait ? Et, pour ne pas rester muet, je parle de douleurs nerveuses, de nerfs enflammés, de nerfs comprimés ; je lui débite tout un jargon de termes techniques... des mots... des mots... pour déguiser notre ignorance.

— Enfin, Docteur, vous les guérissez, les sciatiques. Qu'allez-vous me faire prendre ?

Et de nouveau mes lèvres parlèrent, je lui conseillai du massage.

— Ensuite, lui dis-je, nous verrons, nous ferons un peu de révulsion⁴⁷ ; le salicylate de soude fait parfois du bien, nous l'essaierons. Surtout, ne vous découragez pas, je vous soulagerai.

En le quittant, déplorant de ne rien pouvoir faire pour le guérir, je songeais avec angoisse à ces quelques semaines pendant lesquelles j'allais avoir à lui mentir à chaque visite. Car, en attendant que la maladie guérisse d'elle-même, il faudra bien l'occuper par des traitements, dont le seul but, inavoué, sera de lui faire prendre patience.

Et je me souvins aussi de la réponse que me fit un jour mon confrère Roublard, auquel je demandais comment il traitait les sciatiques.

— Les sciatiques, me dit-il, je ne connais qu'un seul moyen, il est excellent, je l'emploie toujours.

— Ah! . . et c'est ?

— Je passe le malade à un collègue.

Mais voilà, ici je suis seul, je n'ai point de collègue rapproché, je ne puis pas même employer ce moyen.



⁴⁷ Acte thérapeutique consistant à produire un afflux sanguin dans un point plus ou moins éloigné d'un organe malade dans le but de décongester cet organe

Je me sens extrêmement las. Deux fois, aujourd'hui, des clients m'ont dit qu'ils me trouvaient l'air fatigué. Je devrais prendre quelques jours de repos, mais je ne sais vraiment comment faire, car j'ai des malades que je ne puis abandonner en ce moment. À dîner, j'ai parlé de mon désir de m'absenter quelques jours, pour me reposer.

— Mais, Jean, m'a dit ma femme, tu ne peux pas t'absenter, à présent, en laissant le petit Picot dont la bronchite est loin d'être guérie. Sa grand-mère est déjà assez ennuyée d'avoir la responsabilité de cet enfant malade pendant l'absence des parents. Ils sont partis en te le recommandant. Ils ont toute confiance en toi. Comment peux-tu parler de t'en aller à un moment où il y a tant de malades ?

Oui, je comprends, Picot est professeur, il a régulièrement une dizaine de semaines de vacances par année. Il profite, à présent, de ses douze jours de congé pour aller en Valais, avec sa femme, laissant son enfant peu bien aux soins de la grand-mère et du médecin. C'est admis, c'est logique. Mais si le médecin se trouve fatigué et désire aussi se reposer, s'il veut s'absenter, on trouve le procédé peu aimable. Lui n'a pourtant pas dix semaines de vacances assurées pendant l'année.

Ah ! quand donc pourrai-je me reposer sans abandonner quelques malades ?



J'ai trotté, hier, toute la journée. Il faisait froid, vent du nord en bourrasque, dix centimètres de neige sur le sol.

Rentré un instant, à quatre heures, pour assister à l'arbre de Noël, que ma femme a préparé pour les enfants, j'ai dû ressortir aussitôt après.

Enfin, le soir, ayant mis mes pantoufles, je m'établis fatigué dans mon fauteuil, pensant ma journée terminée.

À huit heures et demie, téléphone :

— Le Dr Goujon est prié de venir à Bellevue chez Lugeon.

— Pourquoi ? Est-ce grave ? J'irai demain.

— Je ne sais de quoi il s'agit, on m'a seulement prié de dire à monsieur le Docteur de venir ce soir.

Je sortis donc. La bourrasque continuait, la neige violemment chassée m'aveuglait. Heureusement, Bellevue n'est qu'à vingt minutes, et, brassant la neige, tant bien que mal, j'arrivai à la demeure des Lugeon.

Je n'étais encore jamais venu chez eux, n'étant pas leur médecin. Je frappai. On vint m'ouvrir.

— Ah ! voilà le docteur ! Entrez. C'est au premier, veuillez monter, s'il vous plaît.

— Qu'est-ce qu'il y a ? De quoi s'agit-il ?

— C'est pour constater le décès de ma mère. Elle est morte à six heures.

Quoique de nature plutôt calme, et malgré les circonstances, je me fâchai presque.

— C'est incroyable, leur dis-je ; vous me faites téléphoner de venir tout de suite à neuf heures du soir, par ce mauvais temps, pour constater un décès que j'aurais aussi bien pu constater demain ou après-demain. N'avez-vous donc point de pitié pour le médecin ? Je suis éreinté de ma journée d'aujourd'hui. Du reste, je dois être convoqué par la mairie. Enfin, puisque je suis là, montons.

Je fis les constatations d'usage et remplis les formulaires ; j'en ai toujours un ou deux dans mon portefeuille.

Les gens parurent un peu surpris de ma mauvaise humeur, mais ils ne firent ni observations, ni excuses. Ils n'avaient pas compris. Je pris congé d'eux et me réacheminai du côté de chez moi.

Et, tandis que je marchais, bataillant avec la tourmente, toujours un peu de mauvaise humeur, regrettant ce stupide dérangement, un dicton allemand me revint à la mémoire : *Gegen die Dummheit der Menschen kaempfen die Götter selbst vergebens*⁴⁸.

« Les dieux, me dis-je... eux-mêmes... en vain ; alors moi... rien d'étonnant. »

Prenons donc philosophiquement notre parti de cette vaine lutte contre la bêtise humaine et de cet inutile labeur.

Et, luttant contre la tempête, tout le long de la route je me répétais : « Les dieux, en vain ! ».

⁴⁸ Contre la bêtise des hommes, même les dieux luttent en vain.



Cette fois, c'est un cas de force majeure.

J'étais si peu bien ce matin, que je ne me suis pas senti la force de partir pour faire mes visites. J'ai affiché sur ma porte que je ne recevais pas. Je me repose.

Hier encore, j'ai marché presque toute la journée et, le soir, j'étais à bout. Nous avons ma sœur à dîner. Elle aussi m'a trouvé mauvais visage et m'a engagé à m'absenter quelque temps.

— Certes, je le voudrais bien, lui dis-je, mais je n'en vois pas la possibilité ; deux dames comptent sur moi pour la semaine prochaine.

— Oh ! alors, Jean, c'est différent ; non, tu ne peux pas les abandonner c'est trop désagréable quand le médecin, sur lequel on compte, vous manque au dernier moment. Mais, dès que tu le pourras va donc passer quelques jours à Montreux.

À la fin du repas, sonnerie du téléphone ; ma femme répond.

— On demande que tu ailles ce soir encore chez la mère Leuba.

— Mais je l'ai vue ce matin, elle ne va pas mal, dis-leur que je suis très fatigué ce soir, que j'irai de bonne heure demain matin.

— Ils disent qu'elle ne peut plus souffler.

— Ah !

— Mais, papa, me dit alors mon petit garçon, pourquoi ne vas-tu pas la voir la dame malade ? C'est tout naturel qu'on te fasse demander, puisque tu es médecin.

Évidemment ! C'est tout naturel.

Je suis allé la voir encore dans la soirée. Mais, des deux personnes en présence, elle au lit et moi, assis sur la chaise, j'avais l'impression bien nette que la plus malade n'était pas celle qui gardait le lit.

Et, aujourd'hui, je vois bien que je ne me suis pas trompé.



Ici se terminent l'agenda et les notes du Dr Goujon.

La dernière page de son calepin fut la dernière page de sa vie professionnelle.

Un cas de force majeure, comme il le dit, — la maladie l'obligea à interrompre ses visites médicales le 30 décembre.

Il ne devait jamais les reprendre.

ANNEXES

Un physiologiste des insectes
Le Dr Frank Brocher
1866 -1936

Dr Arnold Pictet

Paru dans la revue
«Mitteilungen der Schweizerischen
Entomologischen Gesellschaft»
Cahier 12, 1936

Une génération de jeunes gens avait été initiée aux mystères de la biologie des insectes par J. H. Fabre. La génération qui a suivi l'aura été par Frank Brocher.

On a beaucoup mis en parallèle l'œuvre de ces deux naturalistes. À vrai dire, celle de l'entomologiste genevois qui, certes, fut un grand admirateur et un admirateur militant de celui de Sérignan, s'est surtout fait connaître dans une direction que Fabre n'avait pour ainsi dire pas suivie.

L'auteur des *Souvenirs entomologiques* avait expérimenté principalement sur les mœurs, sur la mentalité des insectes et s'était ainsi placé parmi ceux qui ont apporté une large contribution à l'étude du problème de l'instinct. Brocher fut, avant tout, un physiologiste, et un physiologiste extrêmement perspicace, qui appliqua une méthode expérimentale ingénieuse, quoique

avec des moyens fort simples, à la recherche du mécanisme des fonctions de l'insecte. Ce ne sont pas les agissements de l'être qui l'occupent, mais les agissements de ses organes ; ce ne sont pas les réactions psychiques vis-à-vis de l'ambiance où évolue l'animal qui retiennent son attention, mais les réactions de la vie vis-à-vis des forces physiques et chimiques du milieu. À ce point de vue, Brocher a fait œuvre de savant, qui le place parmi ceux qui ont largement contribué à l'étude des problèmes de l'existence.

Comme Fabre, Brocher a voulu connaître l'animal vivant, c'est-à-dire vivant en captivité dans des conditions de milieu équivalentes à celles où la nature le fait vivre. Mais, alors que Fabre poussait le plus souvent ses investigations dans la nature elle-même, Brocher, dont l'état de santé, vers les dernières années de sa vie, l'empêchait de s'éloigner dans la campagne, l'obligeait même, hélas, trop souvent, de garder la chambre durant de longues semaines, devait beaucoup pousser les siennes dans son jardin de Vandœuvres, parfois dans sa chambre, ...uniquement dans sa chambre au terme de sa belle carrière. Il mit à accomplir son oeuvre, son esprit et sa science, mais aussi un grand courage qui ne faiblit jamais.

Sans doute les travaux du Docteur F. Brocher sont-ils techniquement supérieurs à ceux de Fabre. Il était mieux préparé que celui-ci par sa haute culture, par ses études universitaires, par les milieux scientifiques où il fréquentait à Genève, dont en particulier le Muséum d'Histoire naturelle et sa bibliothèque,

aux recherches qu'il allait poursuivre. Néanmoins, c'est quand même à la lecture des livres de l'entomologiste de Sérignan qu'il dut d'être attiré vers l'observation des insectes. Il avait suivi la voie inaugurée par Réaumur ; par ses expériences très exactes et minutieuses, par sa patience et son obstination à rechercher la solution des problèmes, il fut un émule du physicien français. Par ses études si fouillées, il complète dignement la phalange des naturalistes genevois du siècle dernier, qui ont suivi les traces des Charles Bonnet, des Abraham Trembley, des François et Pierre Huber.

Comme Fabre, et comme tout entomologiste digne de ce nom, Brocher fut botaniste. Plusieurs chapitres de ses écrits sont botaniques. La végétation va de pair avec la vie animale. Comment connaître les animaux sans connaître les plantes ? S'étant surtout occupé des insectes aquatiques, qui furent en quelque sorte les compagnons de ses heures de réclusion dans cet *Aquarium de chambre* dont il avait meublé sa table, petit monde d'eau douce offrant sa vie aux observations, l'entomologiste genevois put surprendre les vraies relations qui unissent l'insecte au végétal. On avait bien quelque idée sur ces relations. On savait par exemple que l'oxygène dégagé des parties vertes de la plante et qui régénère l'eau stagnante, est capté par l'insecte. Mais on ignorait presque complètement les mécanismes de cette captation et c'est par un travail minutieux au microscope ou à la loupe, à l'aiguille montée ou au scalpel, travail d'anatomie des organes de la circulation et de la respira-

tion contrôlé toujours par l'expérience, que Brocher était arrivé à percer des inconnues du phénomène des échanges gazeux.

Et comme Fabre, et davantage que lui, Brocher fut plus qu'un entomologiste, un naturaliste aux connaissances variées, qui ne craint pas de quitter momentanément l'insecte pour l'observation d'autres animaux, Protozoaires, Bryozoaires, Vers, Crustacés, Mollusques, Coelentérés (l'Hydre d'eau douce), en train d'évoluer dans l'aquarium ou pour l'étude des Oiseaux qui peuplent son jardin. Et, comme l'ermite de Sérignan, il expose ses travaux, ses découvertes les phénomènes parfois compliqués, dans une langue claire et simple, imagée, précise, non dépourvue de philosophie et de poésie, facilement compréhensible pour le profane, du plus haut intérêt pour l'initié. Il accompagne ses descriptions de figures qui témoignent de son talent de dessinateur exact et de son âme d'artiste.

Cependant, dans l'un des domaines de l'Histoire naturelle, il s'est nettement écarté des idées de Fabre. Brocher ne croit pas à la fixité des espèces. Ses observations physiologiques sur certains insectes qui, bien que pourvus d'ailes ne volent pas, l'encouragent à admettre le mutationisme comme facteur de l'Évolution, alors que Fabre, il est vrai à une époque où les progrès de la science n'avaient pas encore beaucoup orienté les idées vers le mutationisme, est poussé à admettre la conception opposée des théories de Lamarck, de Geoffroy Saint-Hilaire et de Darwin.

Il faut avoir lu les travaux de l'entomologiste de Van-

dœuvres, les avoir suivi au fur et à mesure de leur élaboration ; il faut surtout se représenter l'ambiance où ils furent poursuivis, ambiance familiale dans un entourage de verdure toujours le même au cours des années, vrai laboratoire naturel où les générations des animaux se succédaient devant l'observateur au même rythme que les générations des plantes, pour apprécier l'essence même de ces travaux, la pensée directrice de leur auteur. Son livre, *Observations et réflexions d'un naturaliste dans sa campagne* montre surabondamment tout le profit scientifique qu'il sut tirer des peuplements de ce jardin pour en faire un cours substantiel d'observations inédites d'histoire naturelle. Et les êtres qui ne se trouvent pas dans sa campagne, insectes et plantes aquatiques, il les lui faut sous la main ; il va les récolter dans les environs et en peuple un aquarium, les élève soigneusement, les observe ; avec passion, analyse patiemment leurs fonctions et met en chantier un second cours d'observations inédites, dans un autre livre, principalement à l'usage de la jeunesse, mais digne de figurer parmi les ouvrages d'instruction supérieure, l'*Aquarium de chambre*.

Et comme il a tant tout autour de lui les phénomènes de la nature, il tient à en initier la jeunesse ; un dernier livre, *Regarde*, en fait l'office. Il est tout plein d'enseignements vécus ce livre, récits d'un maître qui conduit son élève dans la campagne et qui lui apprend à voir, à comprendre tous ces mystères qui s'enchaînent, se combinent, s'opposent, se détruisent, s'associent pour concourir à l'harmonie naturelle.

Brocher eut, toute sa vie, à lutter contre un état de santé qui demanda sans cesse les plus grands soins, les plus grandes précautions. Souvent la maladie devait contrecarrer son essor scientifique.

Durant ses quatre dernières années, il est contraint de garder un repos absolu. Il m'écrivait il y a quelque temps « J'ai commencé aujourd'hui mon 320^e jour de lit ! ». Son âme, son esprit restent cependant en éveil, il ne cesse d'observer la nature dans le cadre restreint de sa fenêtre.

Belle vie pour la Science ! Belle activité d'un savant dont le travail dut constamment se doubler d'un courage admirable. Au moment où il allait enfin goûter à la notoriété que ses livres et ses publications lui avaient value, il s'éteignait dans sa villa de Vandœuvres, à l'âge de 70 ans.

Son départ, il était bien connu à l'étranger, notamment en France et en Belgique où il compte de nombreux amis et admirateurs, laisse en Suisse, surtout au sein de la Société entomologique suisse dont il était membre honoraire et parmi ses amis et collègues de Genève, d'unanimes regrets.

Que Madame Brocher et sa famille veuillent bien trouver, ici, l'expression émue de notre profonde sympathie.



Né le 9 juin 1866 à Genève, Frank Brocher se destinait à la carrière médicale. Jeune, il avait seize ans, nous le trouvons

collectionneur d'oiseaux chassés par lui et préparés de sa main dans leur attitude naturelle. Dans les deux volumes de ses *Observations et réflexions d'un naturaliste dans sa campagne*, il narre les circonstances qui l'ont amené à se livrer passionnément à l'entomologie. Il avait poursuivi ses études à Genève ; deux années à la Faculté des sciences (1885 -1887), avec Carl Vogt comme professeur de zoologie et d'anatomie comparée, ensuite à la Faculté de médecine. En octobre 1889, en pleine activité d'étudiant en médecine, une hémorragie pulmonaire l'obligeait à un séjour au bord de la Méditerranée. Il avait choisi Villefranche, près de Nice, parce qu'il s'y trouvait une station de zoologie marine où il pouvait aller travailler. Son séjour, d'une durée de six mois, ayant raffermi sa santé, le voici de nouveau sur les bancs de la Faculté, où il obtient son diplôme de médecin en 1893 et son doctorat en 1896, sur la présentation d'une thèse, *Contribution à l'étude bactériologique de l'impétigo*.

Et le voici médecin au village de Vandœuvres, installé depuis 1895 dans sa villa qu'il ne devait pas quitter de toute sa vie et de laquelle est sortie l'œuvre que nous devons forcément résumer. Jusqu'à près de 40 ans, toujours dans ce même village de Vandœuvres, où il était très estimé, il pratiqua la médecine avec la plus grande conscience et un beau dévouement. Dans *L'inutile labeur*, petit livre qu'il publia sous un pseudonyme en 1909, un examen de conscience et un testament professionnel, il explique comment, malade de la poitrine, ne pouvant plus guère pratiquer l'art de guérir son prochain, n'espérant même

plus se guérir soi-même, il se décida à renoncer définitivement à la carrière médicale.

« Je me défis de mon matériel professionnel et, à partir de ce moment, je me considérai comme n'étant plus un médecin, mais un naturaliste »

Et dès lors commencent ses investigations dans le domaine de l'Histoire naturelle.

Ses premières recherches vont le guider vers les étangs, les mares, les ruisseaux dont la région comprise entre Vandœuvres, Chêne, Jussy et Corsier était constellée avant l'assèchement de cette partie du Canton de Genève. L'étude de la faune aquatique, mais l'étude des conditions d'existence et des fonctions respiratoires et sanguines des insectes d'eau douce, va devenir sa première, et même sa principale préoccupation. La Nèpe, l'Hydrophile, la Notonecte lui fourniront d'emblée matière à de substantielles communications.

À côté des livres de Brocher, dont nous avons déjà parlé, c'est d'après ses publications dans les périodiques scientifiques que nous voulons essayer de donner une idée de son œuvre, en nous restreignant toutefois à l'examen des principaux chapitres d'une activité qui a embrassé plusieurs points de la biologie. Comme nous l'avons relevé ce fut surtout la physiologie qu'il travailla, physiologie expérimentale contrôlée par l'anatomie, physiologie de l'organe en rapport avec le milieu, mécanisme de l'organe en fonction, relations des organes les uns avec les autres.

Il résulte de ses premières observations que, contrairement à ce que l'on croyait, l'air dont les insectes aquatiques sont imprégnés, et que l'on aperçoit sous forme de gouttelettes brillantes parmi les poils, sous les élytres ou fixées aux organes externes, n'est pas forcément utilisé pour la respiration. Cet air, en raison de sa densité inférieure à celle de l'eau, sert à l'insecte à se maintenir en suspension dans le liquide. Voilà une des belles découvertes de la biologie des insectes d'eau douce, établie par ces expériences dont leur auteur a le don.

D'ailleurs les phénomènes capillaires, dont le rôle est de toute importance dans les mécanismes qui conditionnent les rapports vitaux de l'être avec le milieu liquide, n'ont pour l'auteur de ces travaux plus de secrets. Brocher a résolu un problème que les naturalistes considéraient comme fort mystérieux, celui de la respiration de certains coléoptères, les *Hœmonia* en particulier, qui vivent dans le fond de l'eau sans jamais venir à la surface renouveler leur air. L'étude des mœurs de ces êtres est captivante. Leur respiration dépend de l'anatomie particulière de leurs organes. Par exemple, pour réoxygéner leur provision d'air, devenu impropre à son usage en raison de la combustion organique, ces insectes, par l'intermédiaire de leurs antennes, vont mettre cet air en contact avec les bulles d'oxygène que dégagent les végétaux aquatiques. D'autres, comme les *Elmidés*, récoltent avec certaines pièces de leur bouche garnies de poils hydrofuges, les bulles d'oxygène qui suintent des algues.

Bien entendu, ces résultats nouveaux ne manquèrent pas

d'attirer la juste approbation des physiologistes, mais aussi de valoir à leur auteur de l'opposition de la part de quelques-uns d'entre eux. Mais Brocher n'avait pas manqué par de nouvelles expériences de confirmer ses premières déductions et de les rendre certaines.

Il y a aussi beaucoup d'insectes aquatiques qui, eux, remontent à la surface. Leur respiration n'en est pas pour cette raison moins compliquée et c'est encore à l'entomologiste de Vandœuvres que l'on doit d'en connaître les mécanismes. Pour ce qui est des Dyticidés, on sait maintenant que l'air est inspiré par les stigmates abdominaux postérieurs et, ensuite, expiré sous les ailes par les autres stigmates abdominaux. Respiration et suspension dans l'eau vont ainsi de pair. Quant à l'Hydrophile, une très belle expérience montre que les mouvements respiratoires sont thoraciques et non abdominaux. Revenant au Dytique, Brocher a démontré, par des recherches anatomiques, que l'inspiration résulte d'un rétrécissement périodique du métathorax.

D'autre part, les sécrétions des insectes en rapport avec la respiration ne manquent pas de retenir l'attention du naturaliste. Ainsi, la sécrétion tégumentaire blanchâtre des élytres des Dyticidés ne sert pas à graisser les élytres ; au contraire elle sert à en faciliter le mouillage. Il semble que cette observation n'ait pas d'importance. Au contraire, c'est une des trouvailles les plus élégantes de ces dernières années, qui montre que les phénomènes de la capillarité se présentent sous des aspects

fort différents suivant que le revêtement chitineux est mouillable ou ne l'est pas.

Une autre trouvaille, bien que d'un ordre plus particulier et ne jouant pas un rôle dans la respiration, est celle qui révèle le mécanisme de la construction des fourreaux des larves de Trichoptères. La construction de ces fourreaux, qui ont toujours fait l'admiration des observateurs par leur élégance et la variété des matériaux que la larve assemble autour d'elle, laissait subsister un problème, celui des moyens de fixation de ces matériaux sur les téguments. Brocher l'a résolu par une étude anatomique de la corne prosternale dont sont munies ces larves et qui est percée d'un canal s'ouvrant à l'extrémité et servant de conduit excréteur à une ou deux glandes sécrétant une substance, probablement utilisée à agglutiner les matériaux avec lesquels la larve construit son fourreau.

En somme, la faune des insectes aquatiques, avant Brocher, avait été beaucoup plus décrite qu'observée. Ce qu'on savait de sa physiologie était peu de chose et les erreurs ne manquaient pas dans ce peu que l'on en savait. Si l'on connaissait en une certaine mesure l'anatomie des insectes aquatiques, on n'en connaissait guère la physiologie, et surtout pas la physiologie en exercice. L'aquarium de chambre, que Brocher flanquait de plus petits bocal pour l'étude de tel ou tel animal en particulier, l'avait amené aux plus beaux de ses résultats.

Après la respiration, c'est la circulation qui va retenir l'attention de l'entomologiste de Vandœuvres.

Le fonctionnement du vaisseau dorsal fut particulièrement étudié chez les larves d'Odonates et amena aux conclusions importantes que la circulation dans les ailes est sous la dépendance d'organes pulsatiles spéciaux et que, dans les pattes, elle se fait par un mécanisme semblable à celui du coup de bélier. D'ailleurs, chez les lépidoptères, ce sont également des organes pulsatiles méso- et métatergaux, découverts par Brocher, et spécialement étudiés chez le Sphinx convolvuli, qui assurent la circulation dans tout l'organisme. La publication de ces importantes découvertes avait valu à leur auteur l'attribution du Prix Constant de la Société entomologique de France. D'autres études expérimentales suivirent sur le fonctionnement du vaisseau dorsal chez le Frelon, la *Periplaneta orientalis* et la Coccinelle.

Quant à la physiologie des métamorphoses, elle ne devait pas manquer non plus d'être étudiée par l'entomologiste genevois. L'éclosion des Agrionides l'amena à connaître les phénomènes de la déglutition de l'air, du déplissement des ailes et de l'allongement de l'abdomen qui accompagnent cette éclosion. D'autres recherches précisèrent enfin les mécanismes du passage de l'œuf à la larve, et de la larve à l'imago.

Et puis l'observation de la faune terrestre n'a pas davantage été négligée. Momentanément, l'aquarium de chambre est devenu un terrarium, c'est-à-dire rempli d'un terreau emprunté aux troncs de vieux arbres, produits de la décomposition du bois. Campodes, Géophyles, Scolopendrelles, petites Arai-

gnées et Cloportes voient dans cette terre que Brocher a eu l'ingénieuse idée de rendre plus apte à la vie de ses hôtes, en y introduisant un Lombric dont les galeries sont autant de niches et recoins, abris précieux pour leur développement. Dans ce domaine, sans devenir toutefois psychologue, l'entomologiste s'est fait historien, narrateur de vies obscures, mais toujours sans préjudice de l'observation physiologique.

Nous avons déjà dit à quel point l'entomologiste était doublé d'un botaniste, et comment il avait su souvent percer le mobile des rapports qui lient l'insecte au végétal.

Ainsi la Dent de Lion est visitée par un Charançon qui parasite son inflorescence et joue ainsi un rôle dans la dissémination des semences. Le Xylocope est découvert comme étant l'insecte préposé au transport du pollen du Pois sauvage.

Mais c'est de nouveau dans l'aquarium de chambre que Brocher trouve le moyen de résoudre un problème concernant l'ingestion de petits animaux par les plantes carnivores. Une des plantes de cet aquarium était précisément l'Utriculaire, végétal flottant dont les utricules captent les vers et petits insectes. On pensait que les proies se faisaient prendre au hasard. En réalité les utricules les attirent par un mécanisme de dilatation subite et active, provoquant un courant qui entraîne la proie malgré elle. Il est en outre démontré que, contrairement à l'opinion courante, les utricules ne servent pas de flotteurs à la plante ; le gaz qui s'y trouve n'est point le produit d'une sécrétion, mais tout simplement de l'air qui s'y introduit inopinément par la surface

de l'eau. Ces conclusions nouvelles, absolument opposées aux idées générales, furent ensuite confirmées par quelques auteurs.

Nous venons d'analyser l'œuvre du physiologiste des insectes pour cette revue qui s'adresse à des entomologistes. Mais est-ce à dire que Brocher ne fut qu'un entomologiste ? Ce serait peu le connaître que de le laisser croire. Ce serait rendre un hommage incomplet à son activité que de ne pas mentionner, une simple mention toutefois pour ne pas trop s'écarter du cadre qui est celui d'une société entomologique, ses observations sur les oiseaux, dont *Regarde* et aussi l'un des chapitres des *Observations et Réflexions* offrent de saisissants tableaux.

C'est par exemple le colloque avec une Corneille, la description de la nidification du Taquet tarier directement sur la terre, tout prêt à être détruit par le faucheur ; c'est le chant de la Huppe, cet oiseau qui tient habituellement sa huppe rabattue et ne la dresse que lorsqu'il est étonné. Si l'on veut savoir pourquoi il y a moins de Belettes et de petit gibier depuis qu'on a détruit les Aigles, si l'on veut être renseigné sur le cri du Coucou et l'origine du nom latin de cet oiseau, et sur bien d'autres sujets, il faut lire *Regarde* ; on étendra ainsi notablement ses connaissances.



Bien incomplète est ainsi la narration de la vie scientifique de notre collègue ; bien insuffisante est également l'analyse de ses

publications pour donner une idée satisfaisante d'une œuvre très fouillée, poussée dans plusieurs directions, savamment ordonnée, menée avec un grand souci scientifique et qui fait honneur à notre Cité. Relevons encore un trait de son caractère.

Après avoir connu, comme médecin, l'humanité dans ses faiblesses et ses misères, dans son égoïsme et ses penchants intéressés, ce dont il nous fait confiance dans l'inutile labeur, Brocher avait orienté ses vues vers la société animale, plus calme, plus sereine que la société humaine, car la nature est muette, la nature en mouvement, affranchie de drames psychologiques, évoluant librement au grand jour. Et c'est en modeste qu'il était entré dans la voie des observations naturelles.

« Je me rappelle fort bien, écrit-il dans l'introduction à *L'aquarium de chambre*, quel respect et quelle considération j'avais dans ma jeunesse pour les Reamur, les Huber, les Dufour, les Fabre et autres naturalistes, capables d'avoir vu tout ce qu'ils racontaient. Émerveillé, en moi-même je pensais : Qu'ils sont forts ces gens ! Faut-il être habile et savant pour pouvoir faire toutes ces observations. Et, volontiers, je m'imaginai que pour voir ce que ces savants avaient vu et raconté, il fallait "comme eux" être exceptionnellement doué et posséder des instruments précis et coûteux. »

L'œuvre de Brocher ne montre-t-elle pas que « comme eux », il fut, lui aussi, habile et savant, exceptionnellement doué ? Comme eux, ne fut-il pas à son tour le naturaliste capable d'avoir vu ce qu'il a raconté ? Ne mit-il pas, toute sa vie, à l'ob-

servation de la nature une passion égale à celle que mirent ces savants à la gloire de la science ? Pour lui, comme pour ces savants, seule la vie est digne de retenir l'esprit, le cœur, le constant labeur.

« Car, écrit-il encore, et il faut le répéter, l'Histoire naturelle n'est pas — ce qu'elle est malheureusement devenue pour quelques-uns — l'aride classement de cadavres ratatinés ; ou bien une espèce de chimie de laboratoire où l'animal n'est étudié que coloré artificiellement et débité en coupes ; ou l'énoncé et la discussion de théories, plus ou moins hypothétiques, résultant souvent d'un excès d'imagination ! »

Brocher, tout comme les savants dont il parle et qui les ignoraient, ne s'est pas soucié des progrès de la technique moderne de laboratoire, que l'on sait maintenant être l'auxiliaire indispensable de la biologie exacte, technique admirable, source de nos connaissances les plus profondes sur la vie.

Mais cela n'a pas nui à la réalisation de son œuvre importante, digne de celle des savants suisses qui ont honoré notre Patrie. Il a montré que la vraie science peut résider tout autant dans la pensée, dans la réflexion, dans le bon sens, dans l'observation critique des faits, que dans l'utilisation d'un outillage compliqué.

Dr Arnold PICTET

De l'éducation et de l'instruction

Frank Brocher

*Extrait du
« Bulletin de l'Institut National Genevois »
Tome XLIII, 1919*

Le but de l'éducation a été défini : (a) « Mettre » en état de pouvoir se passer de ses parents⁴⁹ ».

C'est pourquoi, dit-on : (b) Il faut donner à l'enfant une connaissance élémentaire de tout ce qui peut lui être utile plus tard, dans la vie. (C'est l'instruction, qui n'est donc qu'une partie de l'éducation.)

Cependant, beaucoup de personnes, reconnaissant la superficialité de cette connaissance élémentaire encyclopédique et, en outre, constatant le peu d'utilité qu'ont, dans la vie, certaines branches (les langues mortes), beaucoup de personnes, dis-je,

⁴⁹ Les pages suivantes — qui concernent le côté théorique de la question faisaient partie du chapitre d'introduction d'un travail que, pour diverses raisons, j'ai renoncé à publier, en entier, sous forme de brochure, comme je me l'étais primitivement proposé. La partie de ce travail qui traite des faits d'ordre tout à fait pratique a paru dans *La Tribune de Genève* du 5 septembre 1918, sous le titre de « L'Éducation et le Collège, réflexion d'un père ».

admettent que, par l'instruction, on cherche, avant tout, à inculquer aux enfants une méthode de travail (c) ; et que l'étude de certaines branches (absolument inutiles, dans la suite, pour la plupart d'entre eux) est (d) une sorte de gymnastique cérébrale qui, prétendent-elles, sert à développer leur intelligence, leur faculté de penser et de raisonner.

J'admets, en principe, la première (a) de ces définitions ; mais je me permets d'avoir, sur les autres (b, c, d), des idées assez différentes.

Pour mieux faire comprendre ma manière de voir, j'aurai recours à une comparaison.

Lorsqu'on plante un arbre, après avoir labouré la terre à sa base, on lui met un tuteur et on l'y attache. Si l'on se contente de faire cela, l'arbre croîtra et produira des fruits. Mais ceux-ci, quoique souvent précoces, ne seront ni aussi abondants, ni aussi savoureux, que ceux que l'on récoltera — mais au bout de quelques années seulement — sur un arbre qui, en outre, aura reçu les soins d'un jardinier expérimenté.

Or, que fait ce dernier ?

Il surveille le jeune arbre ; il enlève les mauvaises herbes qui l'entourent et dépose, à son pied, de l'engrais. Celui-ci contient des substances qui, absorbées par les racines et assimilées par la plante, contribuent à former la sève.

Si certaines branches, se développant trop, attirent à elles la sève, au détriment d'autres plus faibles, d'un coup de sécateur, le jardinier les élague ou, tout au moins, il les taille. En

outre, pendant les premières années, il supprime les bourgeons à fruit ; il ne les laissera que, lorsque le tronc ou la tige ayant acquis suffisamment de force, ils pourront, sans inconvénient, se développer et se transformer en fruits.

Il en résulte que cet arbre produira des fruits plus tard que celui qui a été privé de soins ; mais ces fruits seront meilleurs et plus nombreux, parce qu'ils seront produits par un 1 organisme plus robuste.

Remplaçons maintenant, en pensée, le jeune arbre par l'enfant :

L'éducation peut être comparée au tuteur, auquel s'ajoutent les soins du jardinier, qui, eux, représentent l'instruction.

À mon avis, la meilleure éducation qu'on puisse donner à l'enfant, c'est le bon exemple⁵⁰ ; toutefois, je ne m'arrêterai pas à ce sujet.

Bien que les régents soient aussi des éducateurs (puisque l'instruction n'est qu'une partie de l'éducation), je m'occuperai surtout de leur activité au point de vue de l'instruction proprement dite.

De même que le jardinier ne peut fabriquer la sève et qu'il se contente de mettre à la portée de la plante des substances (engrais) qui lui en facilitent l'élaboration, on ne peut, au moyen de l'instruction, que mettre l'enfant en état d'acquérir des

⁵⁰ Direct, cela va sans dire ; mais aussi, celui qui résulte de la lecture de morceaux choisis.

connaissances ; mais il n'est pas possible de lui faire absorber celles-ci contre son gré.

Après avoir éloigné de lui tout ce qui peut avoir une influence funeste sur son développement (individus, choses, lectures), on doit s'efforcer d'éveiller son intelligence, en lui présentant certains sujets et en attirant sur eux son attention ; afin que, tout de suite ou plus tard, par un travail personnel, l'enfant s'en empare et y applique ses facultés⁵¹.

Ces sujets — comme l'engrais — doivent, naturellement, être faciles à assimiler et, en outre, ils doivent être utiles, dans la suite, à la majorité des enfants.

À mon idée, on devrait leur présenter des objets ou des faits (dessins, travaux manuels, expériences diverses sur les éléments des sciences) qui les amènent à observer, à comparer et à juger, plutôt que de les faire raisonner sur des sujets abstraits (langues mortes, règles grammaticales) qui, à cet âge, sont au-dessus de leur portée et qui, dans la suite, ne serviront (?) qu'à une petite minorité d'entre eux.

Poursuivons notre comparaison.

Admettons que l'enfant ait une éducation normale, mais que son instruction soit insuffisante ou nulle.

Il se développera, dans ce cas, sans harmonie, comme un arbrisseau mal surveillé ; comme pour celui-ci, il peut arriver

⁵¹ Pour cela, il faut que l'enfant dispose de quelques loisirs ; d'où la nécessité de réduire le plus possible les travaux à faire à domicile.

qu'il envoie sa sève dans quelques branches seulement (il peut arriver qu'il ne développe que quelques-unes de ses facultés).

Si l'enfant est bien doué — s'il aime, par exemple, la musique ou les mathématiques — il produira, peut-être, des œuvres précoces, quelquefois très originales ; mais celles-ci seront éphémères, la production tarira vite. Il est possible, qu'à 18 ans, ce soit un enfant prodige : pianiste remarquable ou calculateur extraordinaire ; mais, à part cette production hâtive, le reste de sa vie, en général, sera terne. Il est probable, en outre, qu'il mourra jeune.

Si l'enfant est soumis à la discipline de l'instruction, les choses se passent différemment.

Admettons, comme plus haut, qu'il soit particulièrement bien doué pour la musique ou les mathématiques. Inconsciemment, il tendra à exercer ses facultés dans cette direction seule ; mais, l'instruction intervient. Au lieu de lui laisser consacrer tout son temps à la musique, elle ne lui en permet que quelques heures par semaine ; en revanche, elle lui fait étudier le latin, la géographie et d'autres branches encore.

C'est le coup de sécateur du jardinier qui empêche que la sève ne se porte trop exclusivement sur une branche (une faculté) et qui la force ainsi à se répartir dans tout l'organisme. Mais, au fur et à mesure que l'arbre croît, l'intervention du jardinier diminue ; celui-ci s'abstient de plus en plus et, peu à peu, il laisse son élève se développer librement.



Le but principal de l'éducation étant donc, à mon idée, « la formation d'une personnalité indépendante, *harmonieusement développée*, capable de vivre et de produire par ses propres moyens », on peut dire que le seul critérium du succès de l'éducateur est le fait, qu'arrive à un certain âge, l'élève, tout naturellement, s'émancipe et continue, de lui-même, à se développer normalement.

Ce qui semble paradoxal, c'est que cette émancipation qui caractérise donc le succès de l'éducateur — est parfois un acte de révolte contre celui-ci, s'il n'a pas compris, à temps, que le moment était venu où il devait renoncer à la direction et devenir un collaborateur.

Mais, de même qu'il arrive parfois que, malgré tous les soins du jardinier, un arbre pousse d'une manière défectueuse, il peut arriver aussi qu'un enfant se montre rebelle à toute bonne influence, qu'il s'émancipe trop tôt et que son développement se fasse mal ou dans une mauvaise direction.

C'est un échec. Il ne faut pas toujours en attribuer la responsabilité au pédagogue ou à l'enfant. Il peut être dû à des causes multiples, dont quelques-unes seulement peuvent, parfois, être déterminées : hérédité, influence funeste d'un voisin, maladie, accident, mauvais fonctionnement d'un organe.

Cependant, il faut bien reconnaître que, si le jardinier (le pédagogue) est maladroit, il peut faire beaucoup de mal et com-

promettre le développement de la plante (de l'enfant), soit en élaguant où il ne faut pas, soit en gênant par trop le développement normal de certaines facultés de son élève ; celui-ci peut en pâtir pendant sa vie entière.



Si l'on accepte cette comparaison⁵², on arrive à la conclusion — assez paradoxale et qu'il ne faut évidemment pas prendre à la lettre — que l'instruction a, probablement, une action plus passive qu'active.

On ne peut guère, par son moyen, qu'améliorer les conditions dans lesquelles se développe l'enfant ; mais c'est à ce dernier de savoir en profiter. Lorsqu'il y a réellement intervention, celle-ci (la taille) a un caractère franchement négatif et retardant.

Par conséquent, peu importe, en somme, ce que l'on fait étudier à l'enfant, puisque le résultat que l'on obtient voulu ou involontaire — ce n'est pas l'amélioration du fonctionnement cérébral (d), l'acquisition d'une bonne méthode de travail (c) ou (b) l'obtention de quelques connaissances (aussi vite oubliées qu'appriees) ; mais c'est surtout en disséminant l'activité cérébrale sur un grand nombre de sujets — d'amener le ralentissement du développement intellectuel (tout au moins celui de cer-

⁵² Qu'on ne doit considérer que comme un moyen d'expliquer ma pensée. Car je suis le premier à reconnaître que comparer le développement intellectuel d'un enfant au développement physique d'une plante est pour le moins un peu risqué.

taines facultés), jusqu'au moment où, l'organisme ayant assez de vigueur, l'adolescent peut se servir de ses facultés, comme il l'entend, pour le but qu'il se propose, avec le maximum de rendement.

Quelques pages de *L'Aquarium de Chambre*

Dr Franck Brocher

Les Gyrinidés

Les Gyrins sont de petits coléoptères qui, par leur organisation et leurs mœurs, sont voisins des Dyticidés. On les trouve — souvent réunis en nombreuse société — sur les eaux stagnantes ou à faible courant. Les Gyrins ne marchent pas sur la surface de l'eau, mais ils y nagent avec agilité, en décrivant des courbes et en faisant de nombreuses voltes. Quoique à moitié dans l'eau, leur corps n'est jamais mouillé.

Vu la rapidité de leurs mouvements, les Gyrins sont difficiles à capturer ; d'autant plus, qu'à la moindre alerte, ils plongent. Ils vivent facilement en captivité⁵³ ; nous n'aurons donc aucune difficulté à les observer. Ils nous intéresseront par plusieurs particularités anatomiques et biologiques.

On trouve, dans nos contrées, environ une douzaine d'espèces de Gyrins. Ce sont des insectes de petite dimension (de 4 à 7 millimètres) : le plus commun est le *Gyrinus natator* ; c'est à lui que se rapporteront les renseignements suivants.

⁵³ Il est prudent de couvrir le bocal dans lequel on les conserve, car ils grimpent contre les parois et s'évadent.

La couleur générale du Gyrin est bleu d'acier ; ses téguments sont, au plus haut degré, non mouillables par l'eau. C'est grâce à cette propriété, et non à cause de son faible poids, que l'insecte est maintenu sur la surface de l'eau⁵⁴. C'est grâce à elle aussi, qu'il jouit, dans cette situation, d'une grande mobilité ; car l'eau, n'adhérant pas à son corps, ne le retient aucunement

La forme générale du corps est celle d'une lentille biconvexe, qui serait ovale ; mais la face ventrale est moins convexe que la face dorsale.

Les membres antérieurs sont assez allongés ; ils servent surtout comme organes préhenseurs. Les pattes médianes, et surtout les pattes postérieures sont, en revanche, organisées d'une manière toute spéciale pour la natation. Le tibia et les tarsi sont aplatis ; ils sont garnis sur leurs bords d'une série de poils aplatis, articulés, transformés en palettes.

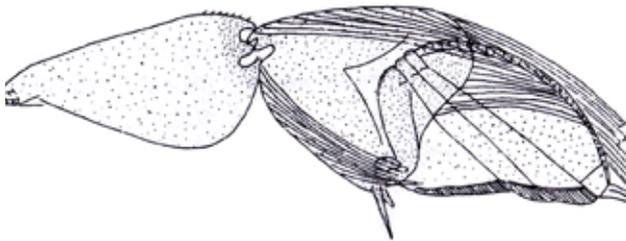


Fig. 62. — Patte postérieure d'un Gyrin, au repos.

⁵⁴ Un gyрин mort flotte sur la surface de l'eau, mais si on le pousse sous la surface, il tombe au fond. Le même phénomène a lieu lorsqu'on fait flotter une aiguille sur la surface de l'eau.

Les tarses, en outre, grâce à une organisation toute spéciale de l'articulation, peuvent se replier les uns sur les autres, comme le font les lames d'un éventail.

Il résulte de cette disposition que, lorsque le membre est porté en avant, — les tarses étant repliés les uns sur les autres et les cils-palettes rabattus, — la surface du membre se trouve fort petite et celui-ci, par conséquent, ne présente à l'eau que fort peu de résistance. Mais, lorsque le membre est porté en arrière, — les tarses se déployant comme un éventail qu'on ouvre, et tous les cils-palettes qui les garnissent s'écartant à leur tour, — la surface du membre se trouve beaucoup augmentée ; celui-ci constitue une rame puissante (fig. 62-63).

Le dernier segment abdominal dépasse l'extrémité des élytres ; il forme une petite surface, garnie de poils hydrofuges, à laquelle une bulle d'air adhère, lorsque l'insecte plonge.

Le mode de respirer des Gyrins n'a, je crois, pas été étudié ; il est fort probable que la respiration se fait, chez ces insectes, de la même manière que chez les Dyticidés.

Les Gyrins sont extrêmement carnassiers et sanguinaires.

En captivité, poussés par la faim, ils se dévorent parfois entre eux. Si l'on jette un insecte sur la surface de l'eau de l'aquarium, on verra les Gyrins rapidement s'assembler autour et, en un instant, l'insecte disparaît, déchiqueté par eux.

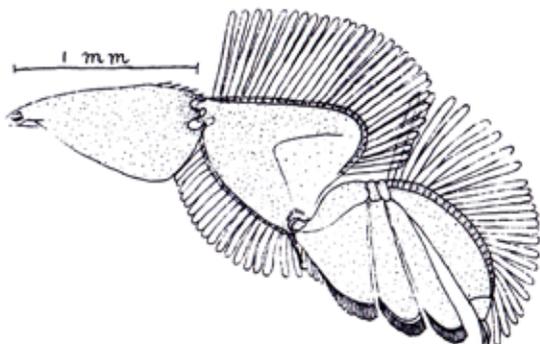


Fig. 63. Patte postérieure d'un Gyrin, pendant sa natation.

Le Gyrin a quatre grands yeux composés ; il en a deux de chaque côté de la tête. Ceux-ci sont franchement séparés l'un de l'autre ; l'un est sur la face dorsale, l'autre est sur la face ventrale ; l'antenne est insérée entre les deux. Cette disposition doit permettre à l'insecte de voir, à la fois, dans l'eau et dans l'air, lorsqu'il nage à la surface de l'eau.

Les Gyrins, comme nous l'avons dit, — par le fait que l'eau, au contact de leur tégument hydrofuge, se déprime autour de leur corps et tend à le supporter, — nagent, en général, posés sur la surface. Mais ils peuvent aussi, — et très facilement, — grâce à leurs puissantes pattes rameuses, plonger et nager au sein de l'eau. Ils le font, surtout, quand ils sont effrayés. Lorsque le temps est couvert, ils préfèrent rester cachés au fond de l'eau ; lorsque le soleil luit, alors ils nagent avec joie à la surface.

La nuit, les Gyrins sortent de l'eau pour s'envoler, dit-on, ils grimpent contre les végétaux (?) et, souvent, à cette occasion ils font entendre une légère stridulation (?).

De même que les Dyticidés, les Gyrins, lorsqu'on les saisit font suinter un liquide laiteux autour de leur prothorax.

Comme c'est le cas, aussi, pour certains Dyticidés, les Gyrins mâles ont la face inférieure des tarsi de leurs membres antérieurs garnie de ventouses.

Les Gyrins passent l'hiver, probablement à l'abri, plus ou moins engourdis ; on les voit réapparaître tôt au premier printemps. À ce moment, les sexes se recherchent et l'accouplement a lieu ; la femelle pond au mois d'avril. Elle dépose ses œufs, bout à bout, tous se touchant, les uns à la suite des autres, en général contre un végétal ou un corps quelconque. Ces œufs sont cylindriques, ovales aux deux extrémités ; leur longueur atteint un tiers de millimètre ; leur surface est toute guillochée. L'éclosion a lieu au bout de deux semaines. À sa naissance, la jeune larve a une longueur de quatre millimètres ; elle nage et gagne de suite, le fond, où elle s'enfouit dans les détritits.

Il est rare de rencontrer des larves de Gyrins dans la nature. Mais il est relativement facile d'en obtenir des jeunes, en captivité. Si l'on récolte, au milieu d'avril, un certain nombre de Gyrins, on a bien des chances qu'il se trouve, parmi eux, une femelle prête à pondre ; celle-ci déposera ses œufs dans le bocal où on la conserve. Les œufs pondus dans ces conditions, éclosent, mais les larves ne vivent pas plus d'un ou de deux jours.

La larve du Gyryn a un port gracieux ; son corps a une forme allongée et élégante (fig. 64).

Après la tête et les trois segments thoraciques — chacun de ceux-ci ayant une paire de pattes, terminées par deux griffes, — il y a dix segments abdominaux, pourvus de chaque côté, d'un long appendice, cilié, transparent, qui est parcouru dans toute sa longueur par une trachée. Ce sont des trachéo-bran- chies ; mais ces appendices servent aussi d'organe natatoire accessoire.

L'avant dernier segment abdominal a quatre de ces appen- dices, placés plutôt en arrière que sur les côtés. Ils sont plus longs que les autres et leurs cils sont beaucoup plus nombreux et serrés ; ils constituent ainsi une sorte de rame postérieure.

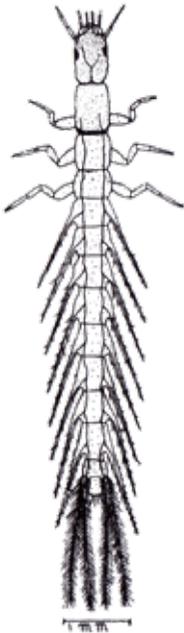


Fig. 64

Jeune larve de Gyryn

Enfin, le dernier segment abdominal est terminé par quatre crochets chiti- neux, brunâtres, longs, minces, recourbés vers la face ventrale. La larve s'en sert lorsqu'elle marche, pour prendre un point d'appui et porter son corps en avant.

La tête et le premier segment thora- cique ont, à la face dorsale — mais seu- lement chez les larves adultes — une plaque chitineuse brune.

Ces larves sont carnassières. Comme

c'est le cas pour celles des Dyticidés, elles sont dépourvues de bouche ; leurs mandibules sont percées d'un canal par lequel elles aspirent les sucs de leur proie.

Le système trachéen est clos ; il n'y a aucun stigmate. Ces larves, n'ayant donc jamais besoin de monter à la surface, se tiennent, en général, cachées au fond de l'eau ; cependant, à l'occasion, elles peuvent nager. Elles le font même très gracieusement, avec de grands mouvements ondulatoires de haut en bas du corps entier ; leurs appendices trachéo-branchiaux, écartés, flottent des deux côtés du corps. Mais ces larves sont forcées d'éviter avec soin de s'approcher de la surface, car celle-ci est pour ces animaux un piège mortel. En effet — leurs téguments étant en totalité, et au plus haut degré, « non mouillables » — si la larve a le malheur d'effleurer la surface, elle y reste collée et ne peut plus s'en détacher.

Les téguments de ces larves étant absolument secs, même lorsque celles-ci viennent de quitter l'eau, elles échappent souvent au naturaliste, quand celui-ci éparpille sur le rivage un paquet de végétaux ou de détritux qu'il vient de retirer de l'eau, et cherche, parmi eux, les animaux aquatiques qui peuvent s'y trouver. Les larves des Gyrins — si, par hasard, il y en a — avec leur corps luisant et sec, ressemblent, à s'y méprendre, à un petit myriapode, dont elles ont, en outre, la forme et la démarche. Seul, un œil exercé les en distingue. Mais, lorsqu'on les met à l'eau, tout doute disparaît ; car elles partent de suite à la nage.

Lorsqu'elles ont acquis leur taille définitive, les larves des Gyrins atteignent une longueur de 12 à 13 millimètres.

Vers le milieu d'août, elles quittent l'eau pour effectuer leurs métamorphoses. Elles s'enferment, dit-on, pour cela, dans une coque, qu'elles fixent aux plantes des rivages.

Complainte de la Seymaz

composée par Jean Brocher

pour la revue locale «Vandœuvres - Allure très modérée... »

*représentée au «bâtiment communal»
les 21 et 22 octobre 1922.*

Autrefois, bien heureuse
Quoique marécageuse,
De l'un à l'autre pré,
Je courais à mon gré !

Aimant mes eaux bourbeuses,
De mes rives fangeuses,
Toute une population
Fit son habitation.

C'était, sur mon rivage,
Rentrant au marécages,
Crapaud, qui s'en allait,
D'un saut lent, lourd et laid.

C'était la libellule,
Qui va, s'en vient, circule,
Avisé fleur ou fruit,
Se ravise et s'enfuit.

C'étaient les écrevisses
Qui dans les interstices,
De mes nombreux cailloux,
Se donnaient rendez-vous.

Et c'était la grenouille,
Qui quand on la chatouille
Avec brin d'roseau
Fait plouf ! et file sous l'eau.

Quelquefois, c'est dommage,
Je n'étais pas très sage,
Et mes inondations
Causaient des émotions.

Pour me tenir en bride
Un jour, on se décide
À m'fourrer du béton
Des pieds jusqu'au menton !

Alors, on me saccage,
On m'ampute avec rage,
Rasant tous les roseaux
Coupant les arbrisseaux.

Près de mes eaux bourbeuses,
Sur mes rives fangeuses,
Nouvelle population,
Fait son habitation.

Ouvrier qui s'installe,
Et de sa main brutale,
Faisant des incisions,
M'inflige des corrections.

Appareil mécanique,
Beaucoup plus énergique,
Par qui de tous côtés,
Mes deux flancs sont grattés.

Petite locomotive,
Qui va, s'en vient, s'active,
Tirant des trains complets,
Emmenant les déblais.

Pompe qui me dévore,
Et d'autres choses encore !
Aujourd'hui c'est fini,
Le ciel en soit béni !

Mais ça n' fait pas l'affaire
Des chasseurs de naguère,
Amateurs des oiseaux,
Cachés dans les roseaux.

Ah ! j'étais bien heureuse
Quoique marécageuse,
Quand j'allais à mon gré,
De l'un à l'autre pré.

Il faut qu'on me console,
Couler dans une rigole,
C'est pas bien rigolo...
Lo... lo... lo...

Table des matières

| | |
|---|-----|
| AVANT PROPOS | 7 |
| LETTRE À MON GRAND-PÈRE | 9 |
| L'INUTILE LABEUR | 11 |
| ANNEXES | 141 |
| Un physiologiste des insectes, Le Dr Frank Brocher 1866 -1936 | 143 |
| De l'éducation et de l'instruction | 159 |
| Quelques pages de <i>L'Aquarium de Chambre</i> | 167 |
| Complainte de la Seymaz | 175 |

Autres ouvrages du Dr Frank Brocher

L'aquarium de chambre, introduction à l'étude de l'histoire naturelle, Payot
Lausanne, 1913

Observations et réflexions d'un naturaliste dans sa campagne, Librairie
Kundig, Genève 1931

*REGARDE, promenades dans la campagne et observations d'histoire
naturelle dans le cours de l'année*, Fernand Nathan, Paris 1935



© Arbre d'Or, Genève, juin 2018
<http://www.arbredor.com>

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS